

Nguyễn Học Đạm Thư

RENCONTRES DANS MA VIE

Hà Nội – 2019

PREMIÈRE PARTIE

L'OBSESSION DE LA GUERRE

Je m'échappe

Dans l'avion, tranquillement assise sur mon siège, la ceinture de sécurité bouclée, je repassais dans ma tête les événements dramatiques de l'année écoulée. Année déterminante, je venais d'avoir dix-huit ans.

Je me souvenais du 17 décembre 1952 pendant le cours de biologie, en classe de terminale au lycée Nguyen Trai je fus convoquée par le surveillant général. Il était bouleversé. Immédiatement je pensais que le service de sécurité du Nord Vietnam avait donné l'ordre de m'arrêter. J'étais repérée. Je ne fus guère surprise car depuis trois ans, engagée dans le mouvement de la Résistance clandestine des lycéens à Hanoï je savais qu'un jour ou l'autre nous pouvions être arrêtés malgré toutes les précautions prises. Les policiers m'escortèrent dans l'une des deux jeeps qui roulaient à toute vitesse vers ma maison au 55 boulevard Phan Chu Trinh.

Ma mère était en train de parler avec ma tante près du balcon de la chambre donnant sur l'allée du jardin. Elle fut très étonnée en me voyant escortée par des inconnus à cette heure de classe. Les policiers se scindèrent en deux groupes. Cinq d'entre eux restèrent dehors, encerclèrent la maison, ne laissant personne entrer ni sortir. J'accompagnais le reste des policiers directement dans la chambre que je partageais avec ma mère et qui nous servait de bibliothèque à ma sœur aînée et moi-même. Ils perquisitionnèrent comme des chiens de chasse fouillant rageusement à la recherche

de leur proie. Quel vacarme! Ils mirent tout sens dessus dessous, livres, cahiers, vêtements etc. Ils entrèrent aussi dans la pièce voisine. J'intervenais avec calme: «C'est la chambre de mes cousines. J'espère que vous rangerez leurs affaires avant de partir.» Je savais bien qu'ils ne le feraient pas mais je devais préciser que cette pièce n'était pas à nous.

L'un des policiers examina les photos d'un coffret. Il y avait une photo de ma cousine Hong Phan qui a deux ans de plus que moi. Il était écrit au dos qu'elle attendait son départ. Après son séjour en prison, elle savait qu'elle ne pourrait plus rester à Hanoï. Hong Phan était la fille de ma tante Vuong, la sœur de mon père et nous étions très proches. Elle avait été arrêtée deux ans auparavant, le jour où les élèves du collège Trung Vuong fêtaient la victoire de la bataille dans les provinces frontalières de Cao Bang, Bac Kan, Lang Son avec des tracts et des pétards et même un drapeau rouge et une étoile jaune étaient hissés sur la fenêtre au premier étage du collège. C'était au cours d'une récréation en Novembre 1950 (un mois après la victoire des Vietminh). Les représailles furent sévères au collège de Trung Vuong. Hong Phan en seconde au Lycée Chu Van An était responsable du mouvement de la Résistance clandestine au collège Trung Vuong. Seize jeunes filles furent arrêtées l'une après l'autre soit à leur domicile soit au collège durant plusieurs jours y compris Hong Phan lors d'une perquisition. Toutes furent torturées avec des électrochocs très violents. A la fin Hong Phan tenta de se suicider en se

sectionnant la veine du bras pour protester contre les tortures et demander la libération de ses amies. Elle affirmait qu'elle seule était responsable de la célébration de la victoire de la bataille des forces armées Vietminh dans les trois provinces frontalières. Elle fut sauvée à l'hôpital Yersin (aujourd'hui Viet Duc). Cet événement fit beaucoup de bruit dans toute la capitale. Les étudiants de l'université et les lycéens de différents lycées préparèrent une grève à Hanoï. Devant cette situation alarmante, le gouverneur du Nord donna l'ordre de libérer toutes les collégiennes de Trung Vuong mais de garder Hong Phan dans la Maison centrale Hoa Lo. Comme Hong Phan était encore mineure (17 ans), après deux mois d'emprisonnement à la Maison Centrale elle fut relâchée, mise sous la surveillance de sa mère mais expulsée du lycée Chu Van An. Il y a quatre mois elle était partie en zone libre et m'avait envoyé une lettre parlant des péripéties de son parcours. Heureusement cette lettre était cachée sous la couverture d'un livre. Je pensais que ce policier était peut-être l'un des nôtres. Cependant un vrai mouchard voulut voir le coffret. Il l'écarta d'un geste disant qu'il l'avait déjà fait. Je lui indiquai une autre bibliothèque dans la chambre opposée mais ceux du dehors les pressaient de partir car il y avait encore d'autres domiciles à perquisitionner. Comme on était proche du jour du 6e anniversaire de la Résistance le 19 décembre 1946, la police déclencha une rafle générale. Pas de documents suspects mais ils m'emmenèrent quand même. Ma

mère fut très inquiète quand l'un d'eux précisa qu'il fallait emporter une petite couverture ouatée pour la nuit.

Alors j'étais prisonnière. J'étais tranquille car les journaux *Tien Phong* et une pétition pour rendre la liberté à l'avocat Nguyen Huu Tho qui venait d'être déporté à Lai Chau, avec des signatures d'une dizaine de mes amies n'avaient pas été trouvée. Je les avais dissimulés dans un coin sous un tas de souliers et de sabots poussiéreux.

Dans la jeep qui m'amenait au service de sûreté du Nord Vietnam au 87 boulevard Tran Hung Dao, je me demandai pourquoi j'avais été arrêtée. L'un des policiers me demanda pourquoi une lycéenne du collège Trung Vuong s'appelant Toan avait des journaux *Tien Phong*, et pas moi? Ainsi je savais que Toan faisant partie de notre trio avait été arrêtée. Elle avait trois ans de plus que moi. Son père avait été mis à mort par les français quand ceux-ci avaient occupé son village près de Hanoï. En 1946 il était le chef du comité populaire. J'étais sûre qu'elle ne me dénoncerait pas.

Dès l'arrivée on m'amena à la salle où un métis aux cheveux frisés et à l'air rusé conduisait les interrogatoires. Il me donna un papier à remplir mon curriculum vitae. Il fut étonné d'apprendre que j'avais déjà passé la 1re partie du bac à 17 ans. Comme je n'écrivais rien sur mon arrestation il me dicta: « Activite's pour la résistance».

- Mais quoi? Qu'est ce que j'ai fait?

- Vous allez voir. Il prit des électrodes, je savais qu'il tâcherait de m'arracher des aveux avec des électrochocs comme mes copines au collège me l'avaient raconté il y a deux ans.

- Je ne serai pas responsable de mes paroles si vous m'infligez des électrochocs ...

Il me gifla tellement fort que je chancelai. J'avais des vertiges et des bourdonnements d'oreille.

- Rien que la force ici. Pas de raisonnement. Vous comprenez hein? hurla l'interrogateur.

Je me disais: « les tortures commencent». Des chocs électriques passaient dans mon corps. Des convulsions s'ensuivaient et je criais.

Alors l'interrogateur tira une lettre du tiroir en me disant:

- Qui a écrit cette lettre?

Je reconnus tout de suite mon écriture, j'avais écrit cette lettre aux étudiantes en médecine au Viet Bac en zone libre, racontant nos activités de soutien à la résistance au sein de Hanoï. Et j'avais signé seulement représentante des élèves du collège Trung Vuong avec un pseudonyme. Alors pas de trahison, pas de confrontation. Inutile de nier ça. Je lui dis que c'était moi qui avais écrit la lettre.

- Nous avons mis deux mois pour trouver à qui appartenait cette écriture. Maintenant nous attendons votre déclaration.

- Donnez-moi du papier - Je disais d'un ton neutre en pensant de faire durer le temps pour éviter les tortures.

Il acquiesça de la tête en me donnant quelques feuilles de papier. J'entendis qu'il balbutiait « Plus de bon sens que l'autre. » Je me disais: « Toan n'a encore rien dit. Tant mieux. »

Je commençai à raconter mon enfance et mon adolescence entourée des soins de ma mère, que la lecture était mon hobby, que j'étais toujours assidue et sage en classe et excellente en littérature, que ma mère contrôlait mes relations amicales... J'avais presque fini la première page. L'interrogateur qui tournait autour de moi jeta un coup d'œil sur la page et ... Hop... d'un coup de règle en cuivre il me frappa à la tête.

- Hors sujet, cria-t-il.

Ce coup m'avait fait très mal à la tête... Je posai le stylo et je mis les mains sur ma tête, je craignais d'avoir une fracture du crâne. Heureusement le gong sonna. C'était l'heure de la fin du travail. L'interrogateur classa vite les papiers dans le tiroir. Un autre policier entra. Celui-ci m'emmena dans la salle voisine, il enleva mes pinces à cheveux, la ceinture de mon pantalon car ceux-ci pouvaient être utilisés en cas de tentative de suicide. Puis je fus conduite au grand portail à l'entrée de la prison. Le policier dit au gardien: mets la dans une cellule vide et ne la laisse pas communiquer avec l'autre lycéenne. Après avoir traversé la grande cour on m'a mise dans une cellule où une vieille dame était assise sur le plancher. La cellule mesurait environ trois mètres sur deux, avec deux planches de bois de fer sur les deux côtés; les murs étaient badigeonnés au goudron noir.

Je passai une nuit blanche pesant les circonstances de mon arrestation et cherchant comment me défendre. En tout cas il fallait garder intact notre réseau secret que j'avais eu tant de peine à construire. J'étais responsable de douze lycéennes au collège Trung Vuong de trois classes inférieures à la mienne qui avaient échappé aux représailles à la fin de 1950. Nous distribuions des chansons, des journaux venus de zone libre. Par la suite nous avons eu un journal *La sève* de la ligue clandestine des lycéens de Hanoï pour la résistance, imprimé à la ronéo. C'était la voix de la jeunesse à Hanoï contre la mobilisation des bacheliers formant des officiers pour l'armée de Bao Dai... En revanche nous envoyions des chandails tricoter par nous-mêmes chaque hiver pour nos soldats au front, nous collections des bons d'emprunt des pro-Vietminh, éditions notre journal et le distribuions aux sympathisantes etc...

Après les représailles à la fin de 1950 nous prenions beaucoup de précautions et formulions d'avance de fausses déclarations pour détourner les soupçons de la sûreté en cas d'arrestation. A ma connaissance la plupart de nos engagées avaient des frères, des cousins et cousines dans la Résistance. Tous voulaient participer à l'indépendance et à la libération du pays et savaient garder les secrets dans le travail clandestin. Seulement Toan habitait seule avec sa mère presque aveugle, elle n'avait pas pris certaines précautions, d'autre part, elle ne s'était engagée pour notre cause que depuis un an. Je savais que je restais seule responsable dans ce cas. J'inventai le scénario

suisant: Hong Phan m'avait laissé un livre pour que je transmette à une jeune fille inconnue qui devrait venir me voir après son départ en zone libre il y a deux mois. Et c'était cette fille qui m'avait demandé de rédiger un brouillon de lettre puisque j'avais une bonne écriture... Je ne savais rien de plus. J'essayai d'apprendre par cœur ce scénario. La nuit fut bien longue mais je n'avais aucune envie de dormir. Dans ma cellule, je ruminais ces pensées sous l'attaque des moustiques avides de sang.

Le lendemain il faisait encore noir quand le gardien laissa sortir dans la cour tous les détenus vers le grand bassin rempli d'eau avec des robinets pour se laver. Heureusement je retrouvai ma copine Toan. Nous nous sommes cachées derrière le bassin et je lui expliquai mon scénario. Nous sommes tombées d'accord sur le faux agent de liaison présentée par Hong Phan, et qu'il n'y avait aucune liaison entre nous, que le contact avec l'agent de liaison ne s'était fait que depuis deux mois, après le départ de Hong Phan. Toan avait été arrêtée pour cause d'écriture aussi, de plus on avait trouvé chez elle des journaux clandestins et des «laissez-passer» en zone libre pour les déserteurs qui prenaient la fuite afin d'éviter l'ordre de mobilisation.

Chacune devrait faire de telle manière que le scénario soit rendu plausible et que nous ne changions pas de paroles pendant les interrogatoires, que les échanges avec l'agent de liaison, avaient eu lieu au parc, pas à la maison. Nous devons observer strictement les règles

de la clandestinité et de ne dénoncer aucune personne pour garder intact le secret.

Les interrogatoires se poursuivirent pendant trois jours, séparément pour Toan et moi. Le deuxième jour ce fut avec d'autres policiers. Parmi eux le Gros Jean, un métis costaud qui était connu pour ses tortures cruelles envers les détenus – il me torturait psychologiquement. Il infligeait des électrochocs prolongés à un jeune homme qui avait une banderole avec le slogan: «Victoire à la Résistance» et la photo du président Ho Chi Minh dans sa maison. (A chaque bruit de manivelle, une décharge électrique: des convulsions s'ensuivaient pour la victime. J'agrippais mes mains au rebord de la table afin de tempérer les convulsions. Certes pas par crainte mais par empathie pour le jeune homme torturé. Au fond de moi-même je bouillonnais de colère. Notre travail clandestin était fait pour la paix, pour les négociations avec le gouvernement Ho Chi Minh. Non pour la guerre. Et pourtant nous subissions des tortures atroces.

J'ai rempli les papiers avec le scénario déjà écrit dans ma tête. On me montra la photo de Hong Phan avec un numéro d'immatriculation sur une plaque devant la poitrine. Un policier hautain, hochait la tête et regardait la banderole et le portrait de Ho Chi Minh en ricanant: - Ha... ha... ha..., vous organiserez votre anniversaire de la Résistance ici même. Puis il tapait fort sur ma lettre et continuait: Venez ici haïr les envahisseurs... Ha ... Ha... Ha...

- Il faut bannir le nom des Sœurs Trung au collège Trung Vuong sans quoi les élèves intraitables suivront toujours leur exemple. Vous allez passer votre jeunesse en prison, poursuivait un autre.

Je me disais: il sait donc que nous défendons une juste cause. Il avait parlé des deux sœurs Trung, deux héroïnes nationales qui avaient repoussé les envahisseurs Han en l'an 40 de notre ère.

Le policier continuait:

- Aha! Même les aiguilles et les cartes postales sont *Made in France* et vous parlez d'indépendance.

Oh mon Dieu! Me disais-je: La vérité sur la fausse indépendance de Bao Dai est démasquée par ces hommes qui croient à la raison du plus fort ici.

Le matin du deuxième jour, la police convoqua ma tante Vuong, la mère de Hong Phan. On lui demanda pourquoi elle avait laissé partir Hong Phan dont elle avait la responsabilité de la surveiller. Elle répondit simplement que sa fille avait 19 ans, qu'elle était responsable de ses actes. A midi ma tante était dans la cellule à côté de la mienne, dans la cellule où Hong Phan avait tenté de se suicider il y a deux ans. Le gardien raconta à la mère de Hong Phan ce qui s'était passé. C'était lui qui la surveillait. «Pendant quatre jours Hong Phan n'avait pas dit un mot durant toutes les séances d'interrogatoire. Le cinquième jour on lui avait donné du papier pour la laisser écrire ses déclarations dans sa cellule à l'isolement ainsi qu'un bol de soupe sur sa demande. Hong Phan écrivit une dernière lettre aux autorités dans laquelle elle protestait

vivement contre les tortures puis elle cassa son bol et avec un morceau de porcelaine, elle se coupa la veine du bras... Le gardien qui la surveillait fut ahuri en voyant tant de sang sur ses vêtements et sur le plancher. On donna l'alerte et elle fut transportée à l'hôpital Yersin non loin de la Sûreté.» Il gardait encore en mémoire cette scène terrifiante. Ma tante fut libérée dans l'après-midi du même jour après avoir visité la cellule où sa fille avait frôlé la mort.

Pendant trois jours de suite je n'ai pas mangé le moindre grain de riz, je n'ai bu qu'une gorgée d'eau le premier jour car après les interrogatoires les repas des détenus étaient déjà distribués. Dans les cellules les gardiens ne nous connaissaient que par des numéros. Nous n'étions plus des personnes. Tant pis si l'on avait faim et soif. La vieille dame de ma cellule fut relâchée le troisième jour. La pauvre était marchande ambulante de soupe au poulet. Dans une rafle on l'avait trouvée avec un billet de banque de la zone libre avec la figure du président Ho Chi Minh. Elle m'a dit qu'un soldat de Bao Dai l'avait payée pour un bol de soupe. Certes il avait mangé mais sans payer et de plus elle avait écopé de trois jours de prison.

Le soir du troisième jour, Toan partagea ma cellule. Nous savions que nos déclarations avaient été acceptées, en attendant de remplir le dossier. Une nuit calme pour l'esprit. Depuis le quatrième jour nous étions ensemble dans une salle dite «violon» avec une dizaine de femmes détenues politiques ou de droit commun. La salle était d'environ cinq mètres sur

quatre. En dehors d'une ouverture carrée permettant au gardien de nous surveiller, il y avait une fenêtre donnant sur le passage conduisant à l'endroit où se déroulaient les supplices les plus durs dits «tàu ngàm» (sous-marin). On me raconta que la victime était mise dans un fût rempli d'eau froide où on envoyait des décharges électriques et que l'homme, comme un poisson, frétilait dans l'eau. La chose la plus navrante pour moi pendant ces jours au violon, fut sûrement les fosses d'aisance. On était quelques centaines de détenus pour six latrines seulement. Les excréments débordaient toujours et s'épandaient sur toute la surface où grouillaient un nombre incalculable de larves de mouches. Une fois j'ai attrapé une dysenterie bacillaire. C'était embêtant de frapper à la porte et d'appeler le geôlier pour aller à la selle au fond de la cour plusieurs fois. J'ai dû rester une bonne demi-heure dans les latrines et en revenant dans la salle tout le monde se plaignait des odeurs fétides de mes vêtements! Des mois après je faisais encore des cauchemars de ces latrines nauséabondes. Nous n'étions jamais tranquilles sauf le dimanche. Notre salle était tout près du mur qui séparait la prison du bâtiment de travail au dehors. Une salle d'interrogatoire était à l'opposé de ce mur. Pendant les heures de travail nous entendions les hurlements des bourreaux qui se mêlaient aux cris des victimes.

Au dehors ma mère avait fait de nombreuses démarches pour ma libération puisque j'étais encore mineure. Après Noël, toujours pas de signe de

libération. Je commençai à demander du travail en prison. Comme ma mère m'apportait du ravitaillement tous les trois jours à la grande porte sans me voir, grâce au porteur des aliments je lui ai demandé en plus de l'alimentation, un manuel de physique de G. Eve en français pour mes études, de la laine pour tricoter un chandail. Le jour du Nouvel An j'avais fini de broder, sur un coin de mon mouchoir blanc le portrait de la statue de la Liberté à NewYork portant une torche lumineuse d'une main et de l'autre une chaîne brisée avec des fils colorés qu'une jeune femme m'avait donné le jour de passage à notre *violon* une nuit avant sa libération. Les détenues n'avaient pas de crayon, je brodais donc la statue de mémoire. J'aurais voulu garder le mouchoir comme souvenir de mon emprisonnement. Par malchance une détenue temporaire trafiquante d'opium, me l'a volé le jour de sa libération. Et je devais refaire un autre mais cette fois-ci sans statue de la Liberté. Comme les soirées étaient très longues sous la lumière fade et que nous connaissions un répertoire de chansons et de poèmes des célèbres poètes révolutionnaires, Toan et moi chantions ensemble et récitions des poèmes. Les codétenues nous accompagnaient.

Une fois un groupe d'inspecteurs de police vint nous voir. Ils nous demandèrent si nous avions des plaintes à déposer. Sans avoir eu le temps de réfléchir j'ai saisi cette occasion pour dire deux choses:

1. Je demande des journaux à lire car nous étions des suspects d'affaires politiques.

2. De ne pas laisser les prostituées entrer dans notre salle la nuit. Nous étions trop souvent réveillées chaque nuit à cause des bruits grinçants de serrure, des coups dans la porte, des injures de ces femmes. Je savais qu'elles devaient être à part en attendant le jour où elles seraient conduites au dispensaire réservé aux prostituées pour dépistage des maladies vénériennes. Mais les geôliers ne voulaient pas aller loin quand il faisait un froid hivernal pour les amener dans des cellules vides tout au fond de la cour.

Sans doute, les geôliers avaient-ils rapporté aussi aux inspecteurs que, le soir, les deux lycéennes faisaient de la prison «une sorte de club de jeunesse» car venaient d'arriver deux marchandes ambulantes de notre âge et nous jouions et rions bruyamment. Un jour, un sévère geôlier est venu crier à notre fenêtre: «Voulez-vous vous taire! Ici c'est une prison, pas un club.» Trois jours plus tard, la mère de Toan et la mienne étaient convoquées au bureau de police pour signer la garantie de surveillance de leurs filles en attendant la convocation du tribunal militaire pour notre procès. Nous avons été libérées deux semaines avant la fête du Têt (la fête du Nouvel An traditionnel). Peut-être selon les inspecteurs, il n'était pas efficace de nous laisser en prison. Il valait mieux nous laisser au dehors et nous piéger si nous entretenions des communications clandestines. Mais le jour même de mon retour à la maison, ma mère recevait une réponse du gouverneur du Nord qui refusait ma sortie de prison. Je devais attendre le procès au tribunal.

La liberté n'était que temporaire et j'étais sous la surveillance très stricte de ma mère. Je fus expulsée du lycée Nguyen Trai quelques jours après mon retour au lycée. Le proviseur Dao Van Trinh était un vieux professeur d'histoire et j'étais sa meilleure élève en 1948-49 avant d'entrer au collège Trung Vuong. Je me souviens qu'une fois il nous avait donné comme devoir: "L'influence du Bouddhisme, du Confucianisme et du Taoïsme au Vietnam.» J'avais parlé de l'influence du bouddhisme et du confucianisme sur moi. Nous les pratiquions dans ma famille mais je ne savais rien du Taoïsme. Mon texte avait reçu la meilleure note et le professeur avait cité ma rédaction en classe. Le jour de mon renvoi du lycée, le proviseur avait eu un entretien avec moi dans son bureau. Il avait reconnu le nom de son ancienne élève. Il m'encouragea à bien préparer les examens en candidate libre et me laissa ma carte de lycéenne pour l'oral au cas où je serais reçue à l'écrit. Je vis un livre d'histoire du Vietnam de 1940 à 1952 de P. Devillers sur son bureau. Je savais qu'il était sympathisant de la résistance donc j'étais tranquille. Evidemment cela m'éviterait des ennuis à l'oral comme c'était le cas avec les suspects d'activités pro-vietminh du lycée français A. Sarraut.

Il me restait quatre mois pour la préparation des examens à la maison. J'ai dû emprunter les cahiers de notes de mes camarades de classe du lycée et acheter les livres en français du programme de la 2^e partie du bac en sciences expérimentales pour me préparer toute

seule. Je me sentais à l'aise en travaillant avec les livres de professeurs renommés en France, très bien rédigés avec de belles illustrations. Finalement j'ai réussi mes examens avec mention assez bien tandis qu'un tiers de mes camarades de classe au lycée était recalé.

Ma mère fut très heureuse de ma réussite et elle croyait qu'avec mon bac elle pourrait me faire aller en France pour entreprendre des études universitaires. Mon frère qui était à la classe de Maths spéciales au lycée Louis le Grand à Paris m'avait envoyé tous les papiers nécessaires pour entrer en MPC à la faculté des sciences de Paris. Le service du bureau de police du Nord me refusa catégoriquement le visa de sortie sous prétexte que j'étais sous surveillance. En France le mouvement de soutien au gouvernement de Ho Chi Minh avait pris de l'ampleur et il ne fallait surtout pas «relâcher le tigre dans la forêt.»

Je me disais: «Dans ce cas il faut avoir des liaisons secrètes afin de passer en zone libre.» J'étais tourmentée à l'idée de vivre à Hanoï sans rien faire pour la résistance. A cause des bombardements intenses en zone libre, l'afflux des gens de la campagne venus se réfugier à Hanoi, sans métier, rendait l'écart entre les riches et les pauvres très sensible. Il y avait une foule de mendiants devant les pagodes. Tandis que des boîtes de nuit, des bordels, des dancings, des restaurants, des hôtels pour les richards se développaient rapidement. C'était écœurant.

En attendant l'occasion de renouer des liaisons avec l'organisation clandestine, je me suis inscrite à la faculté de pharmacie comme ma sœur aînée qui voulait suivre la voie de mon père. Il était diplômé pharmacien de 1re classe à la faculté de pharmacie à Paris en 1933 puis après il avait coopéré avec un collègue de sa promotion pour avoir une pharmacie à Hanoï. En tout cas nous voulions faire de la recherche scientifique plutôt que du commerce. En première année de pharmacie nous devions faire un stage d'un an dans une pharmacie. Je rentrai à la pharmacie Chuong Van Vinh qui se trouvait entre les deux rue Hang Bai et Hang Khay juste devant le lac Hoan Kiem. Les clients étaient nombreux et les stagiaires complétaient la main-d'œuvre. Le préparateur avait travaillé vingt cinq ans dans le labo du temps du pharmacien français Chassagne qui fut le premier pharmacien de Hanoï dans les années vingt. Il me reconnut, car mon père avait fait un stage ici même.

La plupart de notre temps était consacré à la vente des médicaments. Le dépôt des médicaments se trouvait au fond de la cour, le pharmacien nous demandait de courir très vite pour aller les chercher quand il en manquait en vitrine. Au bout d'un mois je tombai malade et j'avais perdu du poids. Pendant les jours de repos je me disais: pourquoi ne ferai je pas une carrière d'enseignante en littérature ou en histoire-géographie? Depuis mon enfance j'aimais beaucoup ces matières ainsi que les langues vivantes. Dans notre grande famille, tout le monde avait fait soit de la médecine soit

des mathématiques ou des sciences expérimentales. Nous n'avions aucune idée des sciences humaines. De notre temps, il n'y avait pas d'orientation professionnelle.

A cause du refus de la police pour mon visa de sortie, ma mère n'était toujours pas tranquille. A mon retour j'avais confié à ma mère que la victoire finale serait du côté de Ho Chi Minh, car en prison j'avais remarqué le rassemblement des diverses couches de la population pour la résistance. Parmi eux se trouvaient des jeunes ouvriers, des lycéens, et même un bonze et un devin etc. Ma mère redoutait plus que tout la prison. Elle avait un cousin très proche qui était orphelin et c'était mon grand-père maternel qui l'avait élevé jusqu'à l'adolescence. Il était entré à l'école technique de Haiphong. A la sortie de l'école il travaillait comme dessinateur technique à l'atelier de réparation des automobiles AVIAT à Hanoï puis à Haiphong. Il était doué pour le dessin, le français, la peinture et il écrivait des poèmes. Ma grand-mère et mon oncle maternel savaient bien qu'il s'était engagé dans une *association clandestine patriotique* car de temps en temps il cachait une valise avec des tracts et même un pistolet dans le fond de l'autel des ancêtres chez ma grand-mère et il collectait de l'argent pour la cause. Il fut arrêté avec d'autres camarades en 1931 avant la journée internationale du travail le 1^{er} Mai à Haiphong. Pendant la perquisition de son domicile la police avait trouvé beaucoup de tracts et une machine d'imprimerie. Les représailles furent atroces. Il fut jugé par la cour

suprême avec ses collègues du Parti communiste, envoyé aux travaux forcés au pénitencier de Son La à la fin de 1931. Cette prison avait mauvaise réputation. Ma mère m'a raconté que mon oncle était grand et sportif mais après des mois de détention il contracta la malaria et la dysenterie, il perdit sa force. Il décéda en 1933 à vingt-sept ans.

La hantise de la prison et les châtiments infligés à son cousin préféré la faisait redoubler d'efforts dans ses démarches pour mon départ en France. Elle présenta une requête au Haut-Commissariat de l'Indochine à Saïgon en démontrant que j'étais toujours excellente élève, et que ma conduite était exemplaire. J'avais reçu un prix d'excellence en troisième et eu l'honneur d'être représentante de mon collège à la distribution solennelle des prix à l'Opéra de Hanoï. Et puis à 18 ans j'avais passé le bac en candidate libre avec mention tandis que beaucoup d'autres avaient échoué. Etant de santé fragile comment pourrais-je supporter la prison? Il valait mieux me laisser partir faire des études en France. Les dossiers pour la Sorbonne à Paris étaient déjà prêts... Par chance l'administrateur français à Saïgon, responsable de l'éducation au Haut-Commissariat était un ancien élève du lycée A. Sarraut de la même promotion que mon père. L'affaire était résolue. Début octobre 1953 j'obtins le visa de sortie pour la France par ordre de Saïgon et le service de police de la région Nord fut contraint de me laisser partir.

En ce temps l'avion était un luxe. Ma mère avait encore peur des tracasseries qui pourraient survenir avant mon départ d'avion. Elle avait dû vendre une maison dont je devais hériter de mon oncle mort très jeune pour acheter le billet d'avion et le nécessaire pour mon départ hâtif. Elle me prit la première place disponible dans l'avion. Peut-être à cause de cela, on me mit dans le premier vol spécialement réservé aux officiers français. Déjà à l'aéroport Gia Lam j'étais terrorisée à la vue de la salle d'attente bondée de militaires. Ceux qui partaient étaient heureux. Les autres étaient sombres et soucieux. Partir pour rentrer chez soi au pays c'était s'épargner les combats, échapper à la mort; demeurer c'était risquer de mourir. Quant à moi j'étais totalement déstabilisée par ce voyage forcé. J'avais l'impression d'être sur le point d'être emprisonnée dans une cage d'acier, entourée de militaires.

Des souvenirs plus anciens me revenaient. J'avais de la haine envers les militaires étrangers depuis l'enfance. J'avais six ans quand les troupes japonaises envahirent Hanoï. A cause de leur présence nous avons subi des raids aériens et des bombardements américains dans les années 1943-1945. A la suite de la capitulation japonaise ce fut la Révolution d'Août puis la proclamation de l'indépendance prononcée solennellement par le président Ho Chi Minh le 2 septembre 1945 sur la place Ba Dinh à Hanoï. Sur suggestion de l'Oncle Ho à la jeunesse de Hanoï, une

grande et superbe fête de Mi- automne fut organisée pour les enfants.

Toute la population était en liesse. Les jeunes guidaient les enfants dans les rues décorées avec des lanternes en cellophane colorées et faisaient la danse au lion devant le palais Bac Bo Phu où l'oncle Ho se présentait pour partager la joie avec les enfants – les futurs citoyens du Vietnam libre - Puis les enfants affluaient au bord du lac de «l'Épée restituée» pour feindre des combats, armés de grenades en écorce de pamplemousse à la ceinture faisant mine de repousser les envahisseurs qui débarquaient pour la reconquête du pays nouvellement libéré. Après la victoire, autour du Lac Hoan Kiem, les mères et les grandes sœurs du Vieux Quartier nous régalaient des gâteaux traditionnels et de fruits bien préparés. Avant, la fête était seulement célébrée en famille. Et les demoiselles du Vieux quartier déployaient leur talent décoratif avec des papayes transformées en fleurs colorées, de jolis chiens de pamplemousse. Grande était leur compétence dans la préparation des gâteaux, des galettes... Le festin se passait sous les vérandas ou dans la cour au clair de lune. On invitait les jeunes gens à venir apprécier l'adresse des demoiselles et c'était aussi l'occasion de choisir une épouse, un mari.

Avec la révolution, le mode de vie avait changé. Jamais auparavant, pour nous les enfants et les adolescents de la capitale, la fête n' avait été aussi merveilleuse ! Ce souvenir est resté indélébile malgré les dures années de la guerre. La joie fut éphémère. Quelques jours plus

tard, 200.000 soldats chinois entrèrent au Vietnam pour désarmer les japonais. Ils étaient très nombreux. A vrai dire c'étaient des gens affamés, maladifs, sans discipline qui venaient pour trouver de quoi manger. Dans le même temps ils semaient des maladies infectieuses telles que le typhus transmis par les poux, la fièvre jaune par les moustiques. Dès que nous entendions l'arrivée des troupes chinoises se groupant devant l'université le soir, nous étions très curieux de les voir. Oh! Que la sonnerie des trompettes était funèbre et leurs vêtements en piteux état. Et pourtant ils étaient nos alliés venus pour désarmer les japonais beaucoup plus disciplinés. Aux derniers rangs, des gens en haillons portaient des palanches sur l'épaule avec des paniers d'ustensiles. Encore des bouches à nourrir après la famine catastrophique de l'été. Les soldats chinois s'emparaient des écoles et lycées pour leurs campements. Ils détruisaient les fenêtres pour en utiliser le bois. Nous, nous étudions dans les maisons communales et les pagodes aux alentours de Hanoï.

Après les accords du 6 Mars 1946, ce fut la relève des troupes chinoises par l'armée française bien équipée par les américains avec des blindés modernes avec à leur tête le général Leclerc, héros de la libération de Paris en juin 1944, commandant en chef en Indochine dès 1945. Le général Leclerc avait le sens des réalités et une vue large, il voulait la paix et négocier avec le gouvernement de Ho Chi Minh, ne pas faire une guerre d'enlèvement tandis que l'Amiral d'Argenlieu, Haut-commissaire et commandant en chef des forces armées

françaises en Extrême-Orient était pour la reconquête de l'Indochine. Le général Leclerc fut envoyé en Afrique pour une autre mission et il n'y a pas eu de paix. Après les combats de Lang Son puis de Haiphong, nous avons dû évacuer Hanoï en attendant les résultats des négociations. Mais la guerre éclata le soir du 19 décembre 1946 à Hanoï. Après quelques jours de préparation ma mère nous emmena dans la famille des cousins germains de mon père à Thanh Hoa à 160 km de Hanoï. D'abord en sampan à Ninh Binh puis en train de nuit vers Thanh Hoa. A ce moment les combats faisaient rage à Hanoï et Nam Dinh. Nous commençons à appliquer la tactique de la terre brûlée dans les chefs-lieux des provinces et la destruction des ponts et des routes pour une résistance de longue durée afin de ralentir les convois blindés et empêcher les tanks de l'ennemi de circuler librement.

Après le Tet, le 17 février 1947 le président Ho Chi Minh était venu à Thanh Hoa, d'abord pour une réunion avec les cadres à Rung Thong aux alentours du chef-lieu puis le soir à la maison de l'information avec la population. Depuis l'évacuation de Hanoï j'avais l'habitude d'écrire mon journal pour noter les événements et mes impressions sur les changements. C'était aussi un loisir car nous étions «au chômage» sans classe. Ainsi je notai le discours du président Ho Chi Minh. Il avait fait un appel à la solidarité entre la population locale et les évacués venus du nord. La production devait être doublée et l'épargne appliquée à tous les secteurs pour une résistance de longue durée.

Dès le lendemain les bombardiers français attaquèrent Rung Thong et toute la ville fut mise en émoi par les vrombissements des avions juste au-dessus de nos têtes. Cet évènement accéléra la destruction des maisons en ville. Chaque famille dut fuir à la campagne et se charger elle-même de la destruction de sa maison. Ainsi nous avons fui jusque dans des régions reculées au pied de la montagne Nua, jusqu'au village natal de Dame Trieu qui, avec son frère, avait fait l'insurrection contre les chinois au 3^e siècle. Ma sœur aînée et moi devions travailler dans une petite fabrique de cigares pour avoir de quoi vivre.

Ne voulant pas nous laisser abandonner les études, ma mère envisageait de retourner à Hanoï. Elle prit le risque de rentrer toute seule puis après deux mois, fin décembre, elle revint à Thanh Hoa nous chercher. Elle avait retrouvé ma grand-mère maternelle et mes tantes et oncle sains et saufs tandis que notre maison avait été pillée par les légionnaires dès les premiers jours de la guerre. Ils avaient emporté tous les objets précieux, les porcelaines et avaient brûlé notre bibliothèque avec tous les livres et les albums de famille. Ils voulurent même brûler notre maison mais les résidents français du voisinage les en empêchèrent de peur que le feu ne s'empare de leurs maisons. Notre maison fut occupée par un métis ayant habité une maison qui servait maintenant de bar-dancing pour le corps expéditionnaire.

Nous recevions de tristes nouvelles. Un ami de mon père le Dr Nguyen Van Luyen avait été fusillé avec son

fil dans sa maison à Hanoï par les légionnaires. Le Dr Luyen était très actif dans les activités sociales avec mon père. Il avait écrit un livre sur la maternité très pratique pour les mères, le beau-père de mon cousin Tan le Dr Au avait été tué avec son fils étudiant en médecine pendant qu'ils portaient secours aux blessés de guerre dans une tente de la Croix-Rouge à Son Tay. Au début je ne voulais pas retourner à Hanoï occupée par les Français. Je disais à ma mère que le jour de la proclamation de l'indépendance le 2 septembre 1945 nous avons juré solennellement de ne pas collaborer avec les Français s'ils s'activaient à la reconquête de notre pays. Ma mère avait dû me persuader: «Tu es trop jeune, tu ne peux pas servir à la résistance. A ton âge, on étudie. Après la victoire on aura besoin de main-d'œuvre compétente pour la reconstruction.» Sur le chemin du retour nous sommes passés par les villes de Thanh Hoa et de Ninh Binh. Tout était rasé sauf l'église. Je me souviens qu'un an auparavant, quand j'étais passée à Thanh Hoa, la ville était dynamique avec son grand marché vivant et prospère. On y trouvait des produits de la plaine, de la montagne et des fruits de mer très variés. Je n'avais jamais vu des seiches blanches et des crevettes aussi grosses et aussi fraîches! Et des buffles et des bœufs aussi! Et des objets de toutes sortes en bambou et en rotin, bien tressés à la main, de grande qualité! Ma mère a gardé pendant dix ans pour la couture, un panier en bambou et rotin de Thanh Hoa très joli. Et le cher pont Ham Rong (la mâchoire du dragon) entre les deux

montagnes qui rend le paysage pittoresque avait disparu à jamais. Avec la tactique de la terre brûlée, les sacrifices de la population étaient immenses et innombrables dans sa détermination à reconquérir l'indépendance et la liberté.

Nous nous sommes arrêtés une nuit chez le cousin de mon père dans un village aux alentours de Hanoï. Comme tous les villages au bord du fleuve Rouge il y avait beaucoup de verdure mais juste après une opération de ratissage par des soldats originaires de diverses colonies françaises, c'était devenu catastrophique. Toutes les réserves de paddy après la moisson, toutes les huttes en bambou avec leurs toits en feuilles de latanier avaient été brûlées. Les arbres étaient jaunis et affaissés. Des jeunes filles, malgré leurs visages maquillés de boue, avaient été violées par des soldats africains qui, du fait de leur taille, nous semblaient «énormes».

C'était la fin de décembre. On avait froid jusqu'aux os. Nous devions passer la nuit en plein air, avec une natte au-dessus de nos têtes. On nous avait dit que le moyen de pacification des chefs de poste français était de nettoyer les Vietminh en semant la terreur dans la population. Au contraire et malgré les apparences, la plupart des citoyens étaient du côté des Vietminh. Le lendemain matin, en quittant le village j'étais très triste en voyant les mottes de paddy brûlées à moitié noire à moitié jaune tout le long du chemin du village. Deux ans après j'ai su que Ho, le premier né du cousin de mon père avait été fusillé à vingt ans par les Français,

suspecté d'être guérillero. Il venait de se marier. Je me souvenais de ce beau gaillard souriant et plein de vie. Quel destin! En temps de paix il aurait eu une vie paisible entouré de sa femme et de ses enfants. Et ses parents auraient peut-être eu un petit fils.

En rentrant à Hanoï, il nous a fallu plusieurs mois pour redevenir maître d'une partie de notre maison dans le quartier français. Le couple Litov qui occupait notre maison nous octroyait les trois chambres du premier étage au fond de la cour. Avant ces chambres étaient réservées aux jolies cavalières du dancing. Huit ans auparavant, ma mère avait fait détruire la partie inférieure de la villa qui était délabrée pour construire une maison à un étage avec trois chambres en plus des pièces qui étaient réservées à mes cousins de diverses classes qui échappaient ainsi à la surveillance de ma grand-mère paternelle. Le couple qui occupait notre villa s'enrichissait grâce au bar-dancing.

Je me rappelle que du temps de la colonisation, les troupes françaises restaient dans leur caserne dans la Citadelle, tandis que les officiers sortaient soit en uniforme impeccable soit élégants en civil. L'administration française habile, ne faisait pas sentir trop violemment son emprise sur la population. Mais pour la reconquête c'était différent. Partout on voyait des militaires comme au temps des Japonais. Et ils étaient libres d'accompagner les prostituées dans la rue. Les Litov avait employé un ex-légionnaire pour la gestion du dancing. Il était de souche allemande avec un air hautain et sévère. Un jour j'ai vu qu'il torturait

une souris. Il lui mettait des fils électriques aux pattes pour lui faire des chocs électriques. Ensuite il imbibait d'essence la pauvre souris et il allumait le feu afin qu'elle devienne une torche vivante qui courait partout. Le bourreau ricanait de bon cœur (!). Après beaucoup de démarches et avec une indemnité ma mère avait pu récupérer notre maison avec une vingtaine de livres français *rescapés* de la bibliothèque de mon père. Le cours de mes pensées fut coupé par le flot d'officiers qui surgirent dans l'allée de la cabine. Je me sentais perdue en regardant les militaires en uniforme kaki, avec leur calot ou képi sur la tête qui continuaient de prendre place dans l'avion. L'avion n'avait que quatre sièges à chaque rang, avec une allée au milieu. Je collai mon visage au hublot pour oublier la réalité et surtout pour ne pas perdre l'occasion de regarder pour la première fois de ma vie l'avion qui décolla. Tout à coup j'entendis une voix douce près de mon siège:

- Cette place est libre?

- Je tournai la tête et je vis un jeune homme français, svelte, aux cheveux châtain et une paire de lunettes à monture noire, en veston de velours noir rayé et en pantalon gris... J'acquiesçai en grommelant:

- Oui, c'est libre.

Je m'étonnai de m'entendre parler français. On m'avait prévenue: je serais la seule vietnamienne dans l'avion. J'étais forcément séparée de mon pays. Même le lien avec ma langue maternelle était rompu. Par chance

mon compagnon de voyage était un civil. Cela me soulageait.

Le jeune homme déposa prestement son sac à main dans la case en dessus. Après avoir soigneusement examiné sa ceinture de sécurité il se tourna vers moi pour me demander amicalement en vietnamien:

- Co... sang... Phap... hoc? (vous partez en France pour faire des études?)

Je hochai la tête retenant un fou rire qui me chatouillait la gorge à cause du vietnamien sans accent du jeune Français.

- Oui, je suis inscrite à la faculté des sciences en Sorbonne. Et vous?

J'avais répondu en Français ayant des doutes sur sa maîtrise du Vietnamien.

- Je suis ingénieur électricien à l'usine d'électricité de Yen Phu. Je rentre en France tous les ans pour les vacances.

Un éclair dans ma tête: Il s'occupe de l'éclairage de toute la ville, c'est bien. Mon frère voulait être ingénieur. Mais je ne pus retenir un soupir: bientôt il serait chez lui avec les siens et moi? Un départ sans retour. Il me sembla qu'il avait dit son nom mais je ne l'ai pas retenu.

Le vrombissement de l'avion était très fort et l'avion était secoué. Je collai mon nez au hublot. Au revoir Hanoï. En un clin d'œil j'ai vu le lac Hoan Kiem beau comme une émeraude avec le temple Ngoc Son et la Tour de la Tortue. Je tentai de trouver dans ce fouillis d'arbres épais le toit de ma maison mais je ne pus

discerner que le toit brun pointu du Musée Louis Finot, le toit de l'université du Vietnam et le grand toit grisâtre en ardoise de l'Opéra. O mon Dieu! Pour nous cet Opéra n'était pas un lieu paisible pour les représentations artistiques. Dès mon enfance, j'avais été impressionnée par les hurlements de ses huit sirènes qui donnaient l'alerte. Alors vite, vite dans les tranchées. Surtout la nuit, réveillée en sursaut, j'étais tellement bouleversée que j'avais du mal et heurtais les murs au lieu de sortir. Je savais que ma maison était dans ce groupe d'arbres et que maman était là. En ce moment, à quoi pensait-elle?

«Je m'en vais maman» chuchotai-je. Cœur en morceau. Cœur chaviré.

Voilà le fleuve Rouge qui rampe comme un grand serpent au milieu des rizières en pleine moisson. Ce fleuve si cher avec sa digue non loin de ma maison était un lieu de loisir pour nous, les gosses qui cherchions de l'air frais les soirs de chaleur étouffante.

L'avion suivait la route N° 5 vers Haiphong.

Le matin cette route offrait un spectacle tumultueux et trépidant. On distinguait les voitures, les cyclistes, les charrettes minuscules vues de haut, petits points bougeant au ralenti, et le train paressant sur ses rails. Tout ressemblait à des joujoux d'enfants des Magasins Réunis Godard sur la rue Trang Tien dans le quartier français près du petit lac Hoan Kiem. Je me rappelai qu'à l'occasion de Noël et du Nouvel An, mes cousins et cousines plus âgés m'emmenaient admirer les jouets, exposés dans les vitrines réservées aux enfants. Comme

tous les enfants j'étais hypnotisée par toutes ces lumières et tous ces jouets. Mais nous nous contentions de les contempler et de rêver, sans en acheter. Petits rêves d'ours en peluche, de poupée, de trains et automobiles en miniature etc... Du temps de mon père, il reste une poupée avec des yeux qui clignotaient et le petit vélo rouge de mon frère. Parfois j'ai entendu mon cousin Tan qui disait: Si oncle Hai était en vie, certainement nous aurions des jouets de ce magasin. Et oui, du temps où mon père possédait une voiture Renault. Je revoyais la dernière photo de mon père avec ma sœur et mon frère au-devant de sa voiture Renault au Jardin des plantes. Mes cousins regrettaient beaucoup cette voiture moderne tandis que moi je n'ai aucun souvenir de ces années dorées.

Nous devions prendre l'avion pour un parcours de cent kilomètres de l'aéroport Gia Lam à l'aéroport Cat Bi. Je me consolais en regardant le paysage du delta du fleuve Rouge qui s'étalait sous mes yeux en ce matin de fin d'automne sans nuage. Des paillotes minuscules se cachaient dans des villages touffus entourés de haies de bambous. Le fleuve Rouge et d'autres rivières serpentaient autour des rizières couvertes d'épis dorés, s'écoulant avec nonchalance, chargés d'alluvions roses. Quel spectacle paisible. Mais cette quiétude n'était qu'apparente.

La route N°5 n'était pas sûre. Les convois militaires risquaient des embuscades ou des sabotages par des mines vietminh. Probablement ce vol était réservé aux militaires. Mon voisin et moi étions les seuls civils.

Même dans l'avion impossible d'oublier l'atmosphère de guerre. En réalité la guérilla était intense au delta du fleuve Rouge. Ma mère avait l'habitude d'acheter du riz à une demoiselle qui rapportait du riz de Ban Yen Nhan à dix-huit kilomètres sur la route N°5. Elle était joufflue, les yeux vifs. Elle nous racontait les exploits des guérilleros sur cette route. L'armée française n'arrivait pas à sécuriser cette route. Des trains militaires étaient détruits par les mines vietminh. Après de tels évènements, les opérations de repréailles des troupes françaises aux villages d'alentours étaient atroces, ils fusillaient les suspects et beaucoup de maisons étaient brûlées, le riz, le bétail et les volailles pillés... Je me disais que peut être cette femme était un agent de liaison entre la zone occupée et la zone libre. En prison j'avais fait la connaissance d'une agent de liaison qui vendait des légumes au marché de Hanoï, en même temps elle escortait des déserteurs africains ou légionnaires en zone libre. Elle avait été arrêtée pour la deuxième fois. Elle fut torturée aux électrochocs, battue jusqu'à perdre à jamais la faculté d'avoir des enfants.

L'avion a atterri doucement à Cat Bi. On changea d'avion pour le parcours international plus long. Sur la passerelle, j'étais bouleversée en voyant tant de bombardiers sur l'aire de stationnement. Appuyée par l'aide intensive des Américains, le général Navarre qui succédait au général De Lattre, avait le projet fou pour battre les troupes régulières du Vietminh de les entraîner dans une bataille décisive, de les écraser et de

mettre fin à la guerre dans l'honneur. Comme le général de Lattre, le général Navarre ne tenait pas compte de l'esprit combattif des soldats vietminh et de la signification de cette guerre où toute la population était mobilisée pour une juste cause, sur le sol de ses ancêtres contre les envahisseurs étrangers. L'historien Philippe Devillers qui a écrit «Histoire du Vietnam de 1940 à 1952» a bien analysé la situation au Vietnam. Il avait anticipé l'échec de Bao Dai. Cette guerre sanglante a duré sept ans. Tant de morts des deux côtés. Le général Leclerc avait bien dit en 1946 que des négociations avec le gouvernement Ho Chi Minh étaient la meilleure solution. Par la force, jamais de victoire. Après sept années de guerre, tant de sang perdu. Et pourtant la guerre atteignait son paroxysme. Je fus très étonnée de rencontrer ma tante Vuong et mon cousin Tan dans la salle d'attente. Ma tante était en visite chez son fils aîné à Haiphong. Mon cousin travaillait à la douane du port de Haiphong et dans les années 51-52, nous avons passé quelques jours de vacances chez lui. Comme il avait fait du scoutisme il aimait nous organiser des excursions. Une fois il avait emmené Hong Phan et moi visiter l'entrepôt Sau Kho au port de Haiphong. Je n'ai jamais pu oublier les rangées de bombes au napalm alignées, marquées USA sur le quai. Elles allaient être jetées sur les régions tenues par la Résistance. Une autre fois en allant à la plage de Do Son à 23 km de Haiphong en vélo, j'ai vu une colonne de prisonniers de guerre vietminh qui portaient sur leurs épaules des pierres jusqu'au sommet

des collines pour la construction de nouveaux postes et blockhaus, sous le soleil ardent de l'été. Les souvenirs de guerre étaient atroces. Selon la radio vietminh «les français utilisait la guerre pour nourrir la guerre» et nous voyions bien que Bao Dai devenait une machine de guerre civile par la mobilisation des jeunes bacheliers et étudiants dans les écoles de formation des officiers.

Ma tante fut très contente de savoir que j'avais été reçue avec succès à la seconde partie du bac et que je pouvais aller en France pour des études universitaires. Elle se rappelait que j'étais une enfant chétive en primaire, et comme j'étais souvent malade elle avait dit à ma mère de ne pas me forcer à faire des études jusqu'au brevet. Mais ma mère n'était pas d'accord avec elle. Elle avait nettement affirmé que dans ce cas il faudrait que je poursuive des études pour avoir un métier et gagner ma vie avant de me marier, que ma vie serait meilleure que celle de ma tante qui était dépendante de la famille de son mari. Et ma tante m'a dit en souriant: «Je suis surprise car en un laps de temps assez court tu as passé tes deux bacs.» Elle m'avait donné en récompense de ma réussite un éventail en soie avec un dessin très fin de fleurs d'abricotier. A Hanoï j'ai une autre récompense de ma tante Hao: un petit livre du Kieu, le célèbre roman de Nguyen Du. Celle-ci m'avait recommandé de le lire quand je serai nostalgique et de faire des devinettes quand j'en aurai envie.»

Quelques militaires de plus embarquèrent lors du transfert. Je restais cependant la seule femme dans l'avion à l'exception de l'hôtesse de l'air. Les places restaient inchangées, même celle de mon voisin. L'avion quitta la ville vers neuf heures du matin. C'était le premier beau jour de fin d'automne et le ciel était clair. Avec de l'altitude je distinguais clairement les estuaires mouchetées de voiles mauves. L'estuaire rougeoyait d'alluvions où surgissaient quelques rochers calcaires. Des îles et îlots verts se dressaient non loin de Haiphong. Là-bas la mer qui n'avait plus d'alluvions était d'un bleu verdâtre. Mais l'avion se dirigeait vers l'ouest. Après la plaine ce furent des régions parsemées de villages entourés de bambous denses. Au-dessus des collines moutonnaient des nuages fins. Puis l'avion survola les régions montagneuses: l'eau de la rivière Noire (Song Da) était verte, d'un vert bleuâtre différent des fleuves de la plaine. De temps à autres la barre d'écume d'une cascade marquait d'une raie blanche le cours de la rivière.

Depuis ce matin j'avais vu de l'avion tant de paysages variés. En dépit du plaisir de découvrir mon pays tant aimé dans toute sa diversité j'étais profondément affligée par ce départ sans retour prévu qui me séparait des miens et de ma patrie. Les paysages resteraient-ils les mêmes, après la guerre avec tous ces monstrueux bombardiers et les bombes au napalm? Dès l'enfance j'ai toujours eu peur des alertes et des raids aériens. Le bruit du moteur de l'avion m'oppressait, mettait

soudain mes nerfs à vifs. Tout à coup j'eus la chair de poule en réalisant que du sol nous devons faire le même bruit que les bombardiers. A-t-on alarmé la population?... Et les cris des vieillards appelant les enfants aux tranchées...

Pour ma génération, l'avion ne pouvait être considéré comme un moyen de transport efficace, il était d'abord l'objet des désastres et de la mort. Violent, terrible, implacable, il était impossible de lui échapper, il était impitoyable et précis. Les cousins de Thanh Hoa qui fuyaient les bombardements nous avaient rejoints à Hanoï. Mon cousin avait une fille de quatre ans mais elle avait une taille de deux ans. Peut-être était-ce à cause des raids aériens intensifs jour et nuit pendant la grossesse que sa femme avait mis au monde cette petite fille qui ne voulait pas grandir. Le plus dur dommage était les catastrophes causées par des bombes au napalm larguées dans les villages suspectés de regrouper des troupes militaires. Je me rappelai dans la prison, une infirmière militaire de la région «en arrière de l'adversaire» de Thai Binh qui avait été arrêtée dans sa tranchée avec deux soldats blessés. Elle m'avait raconté les atroces brûlures dues au napalm, cette sorte d'essence solide. Elle sentait une douleur déchirante chaque fois qu'elle enlevait le pansement des brûlures des soldats. La plupart de ces jeunes soldats étaient morts après quelques jours ou semaines après avoir supporté tant de souffrances par manque d'antiseptique. Les quelques rares survivants avaient les figures déformées par des cicatrices profondes à tel

point qu'on ne pouvait pas les reconnaître. Je pensais qu'après la guerre en Indochine dans le bilan qui serait fait des morts et des blessés par le napalm venu des Etats-Unis, le chiffre ne devrait pas être inférieur à ceux dus à la bombe atomique d'Hiroshima au Japon.

J'étais encore nourrie de ces idées noires lorsque mon voisin s'étira, regardant par le hublot et murmura à mes oreilles: «Nous sommes au-dessus de la frontière du Vietnam et du Laos. Vous pouvez encore sauter en parachute, si le cœur vous en dit!»

Je tournais la tête et le regardais: son visage à la peau claire, yeux bruns avec des cils recourbés pétillants de malice derrière ses lunettes.

Cette plaisanterie n'était pas de bon goût. Pourtant cette blague de collégien était le reflet exact de mes pensées. Mon compagnon de route avait-t-il suivi le cheminement de mes pensées? Depuis combien de temps m'épiait-t-il? Me devinait-il pendant que les yeux collés au hublot, je regardais en silence le ciel, hors du monde, fermée comme une huître close. Dédaignant ce qui m'entourait. Vraiment je n'étais pas prête pour ce voyage en Occident.

- Je ne veux pas quitter le pays mais le sort en est jeté maintenant. Et je poussais un profond soupir. Je me refusai à des explications. De nouveau je collais mon nez au hublot. En bas des chaînes de montagnes et le vert des forêts denses auréolées de mystère.

Enfin la séparation d'avec mon pays était définitive.

Loin de la patrie

Une tristesse m'envahit. Je n'avais aucune envie de parler. Je savais que mon compagnon voudrait me consoler. J'étais seule et lui aussi. Selon notre éducation traditionnelle, une jeune fille ne doit pas parler amicalement avec un jeune homme. Même au lycée, nous n'étions que cinq filles dans la classe terminale, nous nous groupions dans le même banc, nous ne regardions jamais en arrière et à la récréation les jeunes filles se trouvaient à part. Le seul garçon à qui je parlais c'était le délégué de la classe. Ici le cas était plus difficile: un étranger. Pourtant je pensais qu'il était sérieux et courtois. Et j'étais curieuse; je voulais bien parler français et lui demandais des renseignements sur le voyage. Depuis le coup de force japonais en Mars 1945 je n'avais plus l'occasion de parler français. Comme toutes les écoles étaient fermées, j'avais tout le temps de fouiller les bouquins dans la bibliothèque de mon père. Et j'étais passionnée de lecture: La Fontaine, Alphonse Daudet, Molière, Anatole France, Victor Hugo, Honoré de Balzac même La Rochefoucauld avec ses maximes. J'appris les proverbes dans le Petit Larousse illustré . En ce temps la famine pesait sur le Nord. Nous ne mangions pas à notre faim. Le riz était rationné et la qualité était très médiocre. Tant pis. J'avais les aliments spirituels qui me comblaient. C'est dommage que la bibliothèque de mon père ait été détruite le jour où les légionnaires s'emparèrent de notre maison en fin décembre 1946. Je me rappelle que le président Ho Chi Minh avait fait

une visite au collège des jeunes filles Trung Vuong au début d'Octobre 1946. A ce moment les relations franco-vietnamiennes étaient tendues. Il était entré dans une classe à l'heure de français et il avait insisté que malgré les mésententes nous estimions la culture française et le français... Je recommençais à me refermer telle une petite huître. La voix de l'hôtesse de l'air se fit entendre: « Au-dessous de nous c'est Mandalay, l'ancienne capitale de la Birmanie.» Je m'étirai pour mieux regarder en bas. Quelle splendeur! La ville capitale bouddhique dans l'ancien temps et son architecture magnifique! Le cours d'eau entourait les murailles du palais impérial. Des temples bouddhiques avec leurs tours pointues dorées luisant sous le soleil ardent s'élevaient vers le ciel. Je remerciais intérieurement l'hôtesse de l'air qui s'occupait non seulement du bien-être matériel mais aussi du côté culturel pour les passagers.

A l'atterrissage à la première escale qui était Calcutta, j'étais très étonnée de voir tant d'usines avec des colonnes de fumée échappées des hautes cheminées. La ville est la capitale du Bengale, sur le Gange qui se jette sur le golfe du Bengale. C'est aussi le pays natal de Rabindranath Tagore qui était le premier écrivain et poète de l'Asie ayant reçu le prix Nobel de littérature en 1913. Par les conversations entre mon oncle maternel et des Indiens de son voisinage, rue de la Soie, j'avais appris que sous l'empire colonial des Anglais, l'Inde avait eu des industries tant lourdes que légères. Et ils ont eu la chance d'avoir obtenu

l'indépendance en 1947 des Anglais sans violence en restant dans le Commonwealth.

Mais nous sommes seulement restés au restaurant de l'aéroport. Ma montre indiquait 14h tandis que l'horloge de l'aéroport disait 12h. Ma première épreuve en sortant du pays c'était l'utilisation du couteau et de la fourchette pour le repas au lieu des baguettes. Maladroite, je piquai la fourchette dans le morceau de mouton au curry. J'appuyai de toutes mes forces sur le couteau. Mais je n'arrivais pas à faire le désossement. Je regrettai de ne pas suivre mon compagnon de voyage à table. Il était discret et courtois en me laissant aller seule à ma guise à une place à l'écart des autres voyageurs. En plus de mon embarras avec le couvert, un serveur indien était venu me demander d'une manière assez grossière: "Do you have dollars?" Je faisais l'air de ne rien comprendre mais il insistait encore en parlant plus fort:

- Do you have dollars ...dollars?

Alors j'ai dû répondre à la hâte:

- No...o...no dollars. En hochant la tête de gauche à droite, de droite à gauche successivement afin qu'il s'éloigna le plus vite possible.

En réalité, pour mon départ, je n'avais pu échanger que certains billets de francs et de livres sterling pour les escales. Je ne savais même pas à quoi pouvait ressembler un dollar. Malgré la faim, le déjeuner n'avait rien d'attrayant. Je n'avais pas de goût pour le mouton. A la maison, ma mère avait fait la sauce de curry avec le poulet ou le porc. Nous n'avions

pas de mouton chez nous. Mais ici en Inde, peut être à cause des interdits selon les religions, on préfère le mouton au curry très piquant. Comme je n'arrivais pas à manipuler mon couteau pour le désossement, je me contentais de prendre quelques morceaux de pomme de terre et un banane. C'était tout pour le premier déjeuner hors de mon pays.

Nous continuions le vol en direction de New Delhi. Tout l'après-midi nous longions le delta du fleuve Gange qui sillonnait entre les bancs de sable éclatants. Le Gange est le grand fleuve qui avait comme origine des hautes montagnes d'Himalaya. Cela me rappelait le fleuve Rouge qui venait des montagnes de Yunnan en Chine. C'était la saison sèche et le fleuve se rétrécissait et on voyait les bords très larges. Je me rappelle au printemps des années 1949-50, j'étais avec des copines on était montées sur les dunes de sable du fleuve Rouge. On faisait des escalades et prenait des photos. L'âge d'or était disparu. Ici la moisson était finie et on ne voyait que de la terre mauve. Quelque chose d'austère. Pas de verdure.

Je pensais à ma mère. J'appréciais sa largeur de vue. Depuis le matin voyageant seule, je n'étais pas sourde pas muette, pas aveugle, et c'était grâce à elle. Elle m'avait encouragée à apprendre les langues vivantes, à lire les livres français et anglais en même temps elle m'interdisait de lire les livres vietnamiens dits bon marché. Quand ma soeur aînée entra à l'université, elle avait la carte d'emprunt des livres à la bibliothèque nationale et j'avais pu élargir ma culture en littérature

anglaise, américaine, allemande... traduites en français. J'avais lu avec passion "Autant en emporte le vent" de Margaret Mitchell à l'âge de dix-sept ans et beaucoup d'oeuvres de Pearl Buck en ce temps. J'avais lu très peu de Tagore mais j'aimais bien son style captivant et sa bonté, son indulgence envers les enfants. Je me disais qu'en France j'aurais pu goûter les oeuvres de Tagore pendant mes loisirs.

Nous passions de l'est à l'ouest, ainsi il me semblait qu'on poursuivait le coucher du soleil sans arrêt. Le ciel était toujours de couleur dorée et rouge pourpre. C'était splendide! Quand la lumière s'éteignit à l'horizon et la terre était noirâtre, je me sentais envahir par la nostalgie. Le poème dit: "Coucher du soleil nostalgique "de la dame du sous-préfet à Thanh Quan, une poétesse renommée au 19ème siècle traduisait bien mon état d'âme. Mais je ne croyais pas qu'elle était totalement isolée comme moi en ce moment, loin de ma patrie, loin des proches et coupée de la langue maternelle. Toute la journée j'étais comme la petite chèvre de M. Seguin dans les Lettres de mon moulin d'Alphonse Daudet. Elle s'était réjouie dans la montagne, avait brouté l'herbe fraîche, gambadé en liberté et puis le soir venu, elle avait eu peur du loup, elle avait voulu rentrer dans son logis. Je fermais les yeux en essayant d'imaginer la soirée à la maison. O mon Dieu! Qu'une seule journée, pourtant je me sentais comme une petite voile dans l'océan immense. Impossible de retourner au bord...

Tout d'un coup la voix du haut-parleur s'annonça: "On va atterrir à New Delhi. Réveillée en sursaut, je collais mes yeux au hublot. Mon cœur battait des coups tumultueux. "Est-ce que je me suis égarée dans un royaume de contes de fées? Les lumières comme des étoiles colorées en jaune en bleu en rouge en pourpre embellissaient les palais, les monuments dans la nuit. Jamais je n'avais vu un tel spectacle. Je savais que j'étais arrivée au joyau de l'ancien Empire britannique, la 2^e puissance de l'Asie. Elle avait une civilisation très ancienne qui avait beaucoup influencé les pays du Sud-est asiatique. Après le dîner, j' eus l'occasion de lécher les vitrines dans l'aéroport qui étalaient les produits de l'Inde, bien éclairés, bien garnis, cela était très nouveau pour moi car derrière les comptoirs les vendeurs étaient des hommes exclusivement. Ce qui me semblait bizarre car au Vietnam ces emplois sont plutôt réservés aux femmes. Des demoiselles sveltes en sari de voile flottante qui erraient devant les vitrines de soies aux rayures dorées, argentées rendaient le spectacle captivant. En entrant dans le monde de l'orfèvrerie je me sentais comme le jeune Aladin avec la lampe magique dans les contes "Milles et une nuit". J'étais en train de découvrir des trésors inimaginables avec des diamants, des pierres précieuses, des bijoux en or, en argent, de l'ivoire. Tous montraient la variété, l'adresse et la prospérité.

De New-Delhi à Karachi (capitale du Pakistan) pendant la soirée j'étais encore impressionnée par mon parcours à travers les autres pays d'Asie. Le Laos,

couvert de forêts, puis la Birmanie, avec des collines onduyantes de thé vert, des monuments magnifiques, des temples bouddhiques. Puis l'Inde avec l'étalage de son commerce prospère trépidant. Ce qui me frappait c'était que notre pays était plutôt un pays d'agriculture arriérée et on appréciait le milieu lettré mais sous-estimait le milieu commercial. Je me rappelle que la rue de la Soie à Hanoï où ma grand-mère maternelle avait une petite boutique de soie naturelle, toutes les marchandises étaient faites par le tissage à la main. Et on laissait le petit commerce aux femmes. Mais la soie naturelle était en décadence devant la concurrence des étoffes, des tissus venus de France depuis la colonisation. En Inde les britanniques construisent des usines de sidérurgie des fabriques de produits alimentaires et de textiles très diversifiés... mais les Français emportaient nos matières premières en France et nous ramenaient les produits finis à acheter. Hanoï était une ville de consommation. Une fabrique d'allumettes, une usine de réparation de voitures et une pour les trains. Rien d'autre. Une fabrique textile et une fabrique de fils à Nam Dinh dans le delta du fleuve Rouge surpeuplé. La ville de Haiphong n'avait qu'une cimenterie et quelques petites fabriques. Aucune industrie dans le Sud. C'était le lieu d'exportation du caoutchouc, du café et du riz.

Et quel résultat désastreux quand la seconde guerre mondiale éclata. Comme le chemin de France en Indochine par voie maritime était coupé nous subissions la pénurie de tout. Je me rappelle que nous

n'avions plus de savon de Marseille, plus de brosse à dent, plus de fils à coudre etc... Ma mère avait dû acheter une boîte de lait condensé Nestlé au marché noir chaque fois que j'étais malade... La nuit, elle nous laissait utiliser des habits déjà usés. Mais j'avais remarqué qu'elle ne nous laissait jamais manquer de cahiers et pas de rupture de l'école aux temps des bombardements à Hanoï. Les écoles françaises s'évacuèrent à Ha Dong à onze kilomètres de Hanoï et au début nous étions obligés d'aller par le tramway de bonne heure et rentrer tard le soir. Après quelques mois ma mère avait pu louer un «studio» pour nous -sept élèves- dans le village La Khe aux environs du chef-lieu de la province Ha Dong. Nous partagions la cour avec une fabrique de tissage du coton fait à la main. En ce temps de guerre mondiale, par manque d'étoffe venu de France, on devait se suffire à soi-même en utilisant les produits faits avec les matières premières indigènes tels que le coton, le fil des vers à soie, les huiles d'arachide pour l'éclairage au lieu du pétrole, etc. Au village ni électricité ni eau potable. On devait utiliser l'huile d'arachide pour l'éclairage qui donnait une clarté faible avec beaucoup de fumée noire. L'eau stagnante de l'étang était polluée et on la clarifiait dans une jarre avec de l'alun.

Malgré la vie sans confort nous vivions en toute liberté. Ma mère n'était venue qu'une fois par semaine pour le ravitaillement d'alimentation et les livres pour les élèves publiés par «l'association de diffusion de la langue nationale». Nous réglions l'emploi du temps

nous-mêmes. Plus de précepteur. Le soir après avoir fini les devoirs nous avons le temps libre pour lire à haute voix une brochure en vietnamien pour les élèves. Je me rappelle encore les soirées d'hiver où nous nous mettons en rond, adossés à des matelas et chacun écoutait attentivement celui qui lisait l'histoire à tour de rôle. Au dehors le vent soufflait impétueusement et se glissait à travers les trous de la toiture en feuilles de latanier. En ces mois du début de 1944 jusqu'au mois de mars 1945, je me sentais réjouie de me décharger de deux fardeaux: le lourd programme de catéchisme & Histoire Sainte à l'institut Sainte Marie et les corvées d'accompagner ma grand-mère régente si despotique dans ses visites aux pagodes .

Quand les troupes japonaises entrèrent en Indochine, nous savions que l'ère du colonialisme français touchait à sa fin. En 1941 les camions japonais se trouvaient partout dans les rues. Tandis que la garnison française restait dans la Citadelle. La nuit sous la loi martiale, nous entendions de temps en temps un bataillon japonais marteler notre boulevard et les soldats chantaient à tue-tête. Leurs voix traînaient de façon lugubre. Notre peuple se trouvait sous les deux jougs français et japonais. La France perdait son prestige car sous son protectorat, elle a laissé les Japonais faire la loi. Ils forçaient nos paysans à arracher le riz pour cultiver le jute afin de le fournir à leur «machine de guerre». La moisson de fin 1944 était perdue pour nous car les Français et les Japonais faisaient le stockage de riz pour leur besoin à eux.

Au soir du 9 Mars 1945 sur la route principale de Ha Dong, nous avons compté les convois militaires remplis de soldats japonais avec fusils munis de baïonnettes qui s'élançaient de Hoa Binh à Hanoï. Toute la soirée jusqu'au matin nous entendions des fusillades du côté de Hanoï. Nous sommes sortis de la maison pour nous disperser dans les rizières pour regarder vers Hanoï dont le ciel était tout rouge de feu. Le lendemain les écoles étaient fermées. Plus de voitures d'enseignants français venant de Hanoï. Le coup de force japonais avait réussi. Deux jours après l'évènement ma tante aînée de Phuc Yen nous envoyait un guide pour nous emmener au village de Cu An dans la province de Phuc Yen de l'autre côté du fleuve Rouge par crainte du débarquement des alliés. Nous étions six élèves sur trois vélos avec un guide envoyé par ma tante Vinh de Phuc Yen. De Ha Dong à Cu An nous évitâmes les grandes routes et passâmes le fleuve avec un sampan. Cu An était un village tout près du village natif des deux Sœurs Trung qui repoussèrent les envahisseurs Han au début de notre 1^{er} siècle. Ainsi nous avons assisté aux festivités dédiées à ces deux héroïnes nationales. Des parades puis des jeux populaires et trois soirées de théâtre traditionnel. Ma grand-mère nous rejoignait. Depuis deux ans elle était chez ma tante aînée en province. Neuf personnes étaient entassées dans une salle chez un notable du village. J'ai dû partager le lit avec ma grand-mère et une cousine. La nuit je restai raide comme le tronc de

bois de peur de toucher ma grand-mère. Ma mère me manquait. Elle gardait la maison à Hanoï.

Quand ma grand-mère sut que les Français étaient renversés par les Japonais et que notre pays était indépendant, elle fut consolée. Elle nous racontait les tristes jours où les troupes françaises s'emparèrent de Hanoï la 2^e fois en 1882. Elle avait seize ans. Sa famille élargie se composait de marchands de papier, riches de longue date. La maison de ses parents se trouvaient sur la rue du Coton et rue du Chanvre très peuplée du Vieux Quartier de Hanoï. Lorsque les canons de la marine française au bord du fleuve Rouge visèrent la Citadelle, toute la population du Sud de la Citadelle avaient reçu l'ordre de brûler sur-le-champ leurs paillottes, leurs maisons en brique avec toiture en feuilles de latanier pour enrayer la marche des troupes de l'ennemi. Ainsi, tous les tas de papier, les toitures en bambou, en feuilles de latanier et les biens de sa famille furent réduits en cendres, mais c'était peine perdue. Les obus avaient fait éclater le stock des armes et des balles dans la Citadelle. C'était fichu. Et le gouverneur de Hanoï s'était pendu devant la porte de l'Est de la Citadelle.

Elle se souvenait encore qu'une fois mariée, sur le chemin de retour le soir de la rue du Coton où elle vendait du papier et des pinceaux à la maison des beaux-parents à la rue Kham Thien elle était poursuivie en guise de taquinerie par un soldat français qui était à de garde près de la gare. En ce temps elle portait une jupe noire longue jusqu'aux chevilles, ses

sabots étaient courbés le devant et une main un chapeau ronde de large bord en feuille de latanier, une corbeille l'autre. Elle était tellement épouvantée qu'elle courait au plus vite en lâchant le chapeau et les sabots. Je me disais qu'elle aurait gardé toutes ces histoires secrètes si elle n'avait pas su que nous étions dégagés de l'oppression française. Un mois après, elle était décédée à l'âge de soixante-dix-huit ans dans sa maison. Elle ne savait pas qu'après soixante-trois ans, l'histoire se répéterait. Dans les premiers jours de la Résistance générale en Décembre 1946, la maison qu'elle avait fait construire dans le quartier français avait été pillée et tous les biens disparus à la suite de l'irruption des légionnaires du Corps expéditionnaire français.

Au bout de deux semaines comme il n'y avait pas de menace de débarquement des Alliés nous retournions tous à Hanoï. Comme les écoles étaient fermées, ma mère nous enseignait les caractères idéogrammes chinois. Les japonais répandaient l'idée «L'Asie pour les asiatiques» et les caractères idéogrammes chinois était à la mode pour l'entraînement des enfants. Nous commençons par les phrases simples exactement comme du temps où ma mère avait appris grâce à son frère aîné dès l'âge de 5-6 ans. C'était tellement compliqué d'apprendre l'écriture idéographique avec l'encre chinoise sur du papier mâché. Chaque caractère doit être bien encadré et chaque trait correct. Afin d'écrire correctement je devais recouvrir l'écriture modèle de ma mère, en rouge, par de l'encre noire

avec un pinceau en poil de lapin. Le rouge était fourni par le grès ferrugineux dur broyé avec de l'eau sur une assiette rugueuse. Il me fallait beaucoup de temps pour avoir cette encre rouge et l'encre était vite absorbée sur le papier mâché. J'ai appris les caractères chinois pendant trois mois tandis que ma sœur aînée les abandonnait dès les premiers jours. En dehors de cette corvée qui forgeait ma persévérance j'avais tout le loisir de bouquiner à la bibliothèque de mon père. J'étais fascinée par cette découverte.

Les fascistes japonais se montrèrent très durs. La famine était devenue grave quand ils obligèrent les paysans du delta à verser leurs dernières réserves de paddy dans le stock des troupes japonaises. Cette famine avec presque deux millions de morts nous a montré la férocité des fascistes. Nous étions sûrs que ni les colonialistes français ni les fascistes japonais n'étaient dignes de confiance dans les moments critiques. Jamais de ma vie je n'avais vu tant de cadavres dans les rues de Hanoï en cet été 1945. Des hommes et des femmes affamés affluant du delta en quête de nourriture traînaient dans les rues puis ils tombaient comme de la paille devant les portes des maisons. Des enfants dépouillés de vêtements étaient comme des squelettes qui bougeaient. Chaque jour j'ai vu à midi une remorque qui au lieu de transporter des ordures emmenait des cadavres. Ils étaient couverts par des nattes mais on pouvait voir des jambes maigres comme du bois sec d'un côté, des cheveux ébouriffés de l'autre côté. La voiture se dirigeait vers le cimetière

puis on les ensevelissait dans une large fosse commune.

En ces jours lugubres notre ration de riz était très stricte ; pour montrer la compassion envers nos compatriotes affamés nous laissions de côté chaque jour quelques poignées de riz et les jeunes scouts venaient collecter le riz épargné dans les familles puis ils préparaient des bouillons de riz pour les affamés. Nous savions bien que seule l'entraide entre les compatriotes était importante. À l'appel du Front Vietminh (La ligue pour l'indépendance nationale) toute la population était unie pour faire la Révolution d'Août 1945. Et le président Ho Chi Minh a proclamé l'indépendance du Vietnam place Ba Dinh puis à la fin tout le monde a prêté solennellement le serment de sauvegarder l'indépendance par tous nos moyens. Si les autorités françaises en France qui n'avaient pas les illusions des colons et des ex-administrateurs coriaces avaient compris l'enchaînement de ces événements historiques, la paix aurait pu l'emporter.

Pendant la seconde guerre mondiale, les pays d'Asie avaient pris conscience de leur désir d'indépendance, et d'auto-détermination. Ils ne voulaient plus être opprimés par les colonialistes étrangers. En Asie les Anglais qui avaient de plus larges vues et un sens plus aigu de réalité, ne s'opposèrent pas à la lutte pour l'indépendance de l'Inde, de la Birmanie... et ces pays ont obtenu leur indépendance successivement en 1947 et en 1948. Ils ont fait la reconstruction dans la paix après les dures années de la seconde guerre mondiale.

Malheureusement pendant huit ans notre pays a été encore ravagé par une guerre de plus en plus redoutable.

Le ciel et la terre dans un tourbillon de vent et de poussière

L'avion descendit sur Karachi, capitale du Pakistan. On nous emmena passer la nuit dans un hôtel aux environs de la capitale. Du thé de Ceylan chaud fut servi avec quelques tranches de citron jaune. J'étais rafraîchie quand nous prîmes notre chambre à coucher au premier étage. Je la partageais avec l'hôtesse de l'air. Moustiquaire baissée, elle s'endormit immédiatement. Pour moi, impossible de fermer l'œil, c'était ma première nuit passée hors du pays. Il faisait chaud et le plafond était assez bas. Les standards de construction étaient de toute évidence différents dans les colonies anglaises et françaises. À Hanoï les maisons de construction française étaient plus aérées avec de larges fenêtres et de hauts plafonds. Tandis qu'ici le ventilateur au plafond trop bas, faisait un bruit irrégulier qui m'énervait.

Je me glissais hors du lit. À travers la fenêtre, je voyais la lune qui inondait d'une lumière douce le jardin fleuri. Je m'assis sur une chaise sur la véranda, cherchant un peu de fraîcheur. Du restaurant en bas montait de la musique indienne très lyrique qui ressemblait beaucoup au son du monocorde de chez nous. Je ressentais comme les lamentations d'une jeune fille à la beauté envoûtante qui se plaignait de son sort

fatal. N'était ce pas le sort des jeunes filles que j'avais rencontrées en prison dans le tourbillon de la guerre?

Dans la geôle où nous étions réunies il y avait une jeune femme qui s'appelait Cuc, emprisonnée depuis six mois avec son petit garçon de deux ans. Comme il n'y avait personne à qui confier l'enfant, celui-ci avait suivi sa mère en prison. Son père beaucoup plus âgé que sa mère était lui aussi emprisonné, à côté. Ces parents avaient transporté illégalement des médicaments de la zone occupée à la zone libre. Comme cette famille n'avait personne qui les ravitaillait, je faisais de mon mieux pour partager des aliments fournis par ma mère avec le petit car la nourriture de la prison était médiocre et comment un enfant aurait-il pu s'en contenter? La jeune femme de vingt-six ans, au visage ovale et aux beaux yeux noirs m'avait raconté sa vie tourmentée. Avant la guerre elle était infirmière dans une fabrique à Haiphong. Elle venait juste de se marier à un ouvrier de la même fabrique quand la guerre éclata. Son mari s'engagea dans l'armée et elle dans un dispensaire militaire à Thai Binh. Un jour la rumeur de la mort de son mari avait couru. Elle avait beaucoup pleuré puis par hasard son mari était venu la retrouver pour une brève visite d'une nuit. Sous le clair de lune, elle avait pleuré à chaudes larmes sur son épaule. Lui en fut très étonné. Elle pensa à un mauvais présage, car ce fut leur dernière rencontre. Quelques mois plus tard, il fut tué d'une balle dans une embuscade à Thai Binh. Comme sa santé se dégradait après tant d'opérations de ratissage

par les français, elle dut changer de travail. Elle transporta des médicaments de Haiphong vers la zone libre. Pendant ces parcours elle fit la connaissance de Thi qui devint son second mari. Lui et elle, étaient en prison mais ne pouvaient communiquer que de vue. Un geôlier au bon cœur durant son tour de garde laissait le petit rejoindre son père un moment et le garçon pouvait répéter à son père ce que disait sa mère et vice versa. Après ma sortie de prison, je n'ai pas su quel avait été le sort de cette famille démunie de tout et combien de temps elle était restée en prison.

Chaque nuit en prison, le gardien jetait quelques prostituées dans notre salle. C'était des femmes sans carte d'autorisation et après une nuit en geôle elles étaient emmenées dans un dispensaire spécial pour le dépistage de maladies vénériennes. Nous ne dormions jamais tranquilles avec le bruit de la serrure qui grinçait à l'improviste et la porte qui claquait en se refermant. Au lieu de leur faire passer la nuit dans les cellules vides au fond de la cour, les geôliers par paresse les mettaient avec nous tout près de la porte d'entrée. La plupart d'entre elles étaient des jeunes filles venant de la campagne qui avait été détruite par des opérations de ratissage. Sur les photos de leur carte d'identité on voyait qu'elles portaient des habits de la campagne avec un turban sur la tête et une chemise courte. En ville elles devenaient servantes dans les restaurants populaires ou porteuses d'eau entre les fontaines publiques et les familles demeurant dans les rues sans

eau courante. Certaines étaient vraiment dévergondées avec un langage grossier, d'autres étaient pudibondes. Un soir je fus toute surprise de voir une belle fille égarée dans cette salle de prison badigeonnée de noir sans meuble sauf une planche de la longueur du mur. Ce n'était pas ce qui convenait à cette fille de vingt-ans qui avait une allure élégante avec un «ao dai» de brocard vert parsemé de fleurs dorées, un pantalon blanc et de jolis souliers brodés en velours. Cette nuit là elle me fit part de ses tourments. Elle était issue d'une famille aisée qui cultivait des oranges précieuses dans la région de Bô Ha, en zone libre. Au début de la guerre ses parents l'envoyèrent elle et son frère dans un collège évacué loin de la maison. Malheureusement une bombe était tombé juste sur sa maison et ses parents ainsi que ses deux jeunes sœurs furent tués sur le coup. Tous leurs biens avaient disparu et le verger fut anéanti. Elle dut emmener son frère à Hanoï pour demander de l'aide à des parentés, mais ceux-ci avaient déménagé dans le Sud sans laisser d'adresse. Sans ressource, elle était devenue cavalière dans un bar-dancing et comme elle parlait un peu le français ; elle gagnait bien sa vie avec les officiers étrangers. Son frère avait pu poursuivre ses études jusqu'au baccalauréat. Mais il fut mobilisé en 1951 et elle, dans le même temps, capturée à Hoa Binh pour devenir objet de distraction du corps expéditionnaire dans cette région montagneuse éloignée. C'était une vie de

chienne. Au début de 1952, le jour où les troupes françaises se retirèrent de Hoa Binh en toute hâte, les prostituées furent abandonnées dans le camp sans aucune explication. Sous la menace de l'artillerie Vietminh elle s'accrocha à un camion en déroute qui filait à toute allure tandis que les balles sifflaient de partout. Quand elle fut hors de danger, le camion s'arrêta et elle tomba évanouie par terre.

Souvenirs d'enfance

La musique lyrique comme une plainte, un pleur, persistait. La nuit embaumait de différents arômes de fleurs. Une mélancolie diffuse s'empara de moi: parmi les parfums je reconnus l'entêtant et familier jasmin de notre jardin du temps de la paix avant 1941 quand les troupes japonaises n'avaient pas encore envahi Hanoï. Je me laissai porter vers ces années lointaines de mon enfance. Du balcon de la chambre de ma grand-mère en face de l'allée qui conduisait à la cour intérieure, il y avait un grand jardin avec ces fleurs traditionnelles que l'on plaçait sur l'autel des ancêtres les premiers et quinzièmes jours du mois lunaire. Mon oncle, amateur de botanique, avait aussi choisi beaucoup d'autres plantes médicinales qui étaient aussi des plantes ornementales. Lorsque je m'étais inscrite à la faculté de pharmacie, ayant visité le jardin expérimental de la faculté, j'ai retrouvé bon nombre de plantes et d'arbres de notre jardin fleuri. Ma sœur aînée m'a raconté que mon oncle avait l'habitude de l'emmener au jardin et

lui apprenait les noms et les caractéristiques des feuilles et des fleurs tout en lui inculquant le sens de l'observation scientifique. Pour ma cousine Hong Phan et moi c'était un lieu de promenades idéal qui stimulait notre imagination. Au printemps et en été, le jardin était rempli de toutes sortes de fleurs et j'étais heureuse comme Alice aux pays des merveilles. Les oiseaux y faisaient leurs nids et chantaient joyeusement. Les papillons et les abeilles y voltigeaient à l'aise. Et au sol je découvrais les différentes sortes de fourmis : des noires, des brunes, des grosses, des petites, des méchantes, des sages. Comme on était en pleine pénurie de jouets, Hong Phan et moi inventions des jeux de restaurants ou d'épiceries avec des feuilles et des fleurs diverses. Malheureusement ce grand jardin si précieux pour nous avait dû être détruit pour devenir une tranchée servant d'abri à une douzaine de personne dès 1942 quand les raids aériens américains commencèrent à menacer le ciel de Hanoï. Adieu l'âge d'or et les rêves d'enfant. A la vue des buissons de roses et autres plantes fleuries coupés que l'on emportait sur des charrettes j'étais bouleversée et pleurais comme sur des êtres chers disparus. Pourtant il restait encore quelques platebandes de jasmins autour de la tranchée et sur la façade de la maison. Mon oncle avait planté systématiquement des plantes à fleurs colorées qui grimpaient à différentes hauteurs sur les grilles du mur.

Après la mort de mon père au Nouvel an 1937, mon oncle Hac Doanh a réparé une vieille villa que ma

grand-mère avait achetée à un officier français à la retraite qui rentrait au pays. La villa et la maison adjacente derrière occupaient près de 180m² de terrain tandis que le jardin qui entourait la villa sur le côté droit avait une superficie de 600m². Le jardin était exotique avec des badamiers et des longaniers qui donnaient de l'ombre et des arbustes tels les camphriers, les bambous etc... La villa de type colonial avait été construite vers la fin du 19e siècle dans le quartier Don Thuy, le premier quartier cédé à la Marine française à Hanoï après la première attaque des français en 1873. Ma mère m'a raconté que la villa avait une véranda à l'avant et à l'arrière mais qu'il n'y avait que trois chambres car les français craignaient la chaleur tropicale et le soleil ardent. Il leur fallait beaucoup d'ombre. Chaque chambre sur le côté était de 18m²² celle du milieu de 24m. Mon oncle avait transformé la véranda de devant en trois pièces de 10-12-10m² et celle de derrière en deux pièces dont l'une était la salle de bains. Les trois grands badamiers puis le grand palmier sans fruit avaient été coupés et remplacés par des rosiers et autres plantes ornementales.

Ma grand-mère occupait seule un tiers de la villa avec le balcon qui donnait sur le grand jardin fleuri, mon oncle l'autre partie avec le petit jardin ombragé par le grand longanier. Il y installa une barre-fixe et des barres parallèles, deux longues cordes sur la branche du longanier pour faire une balançoire pour les enfants. La vaste chambre au milieu était réservée à la fois au salon et à la salle à manger et le soir ma sœur et mon frère y

dormaient. Ma mère y avait dans un coin son petit bureau. La petite salle au milieu de la façade, qui avait une porte donnant sur la porte d'entrée de la villa, au lieu de servir de vestibule était tout le temps fermée. Là, ma mère et moi partagions le lit «Hong Kong» à ressort, avec un encadrement de fer très solide. Une autre porte de la salle communiquait avec la chambre du milieu sans fenêtre. Quand la porte était fermée, nous manquions d'air.

Je me rappelle que cette salle était très encombrée par le grand lit d'un côté, une grande armoire de l'autre, avec quelques valises comme dans un entrepôt. Lorsque j'étais malade j'étais coincée dans cette salle mal aérée et mal éclairée. Comment ma mère avait elle vécue cette situation comparativement au temps où mon père était encore en vie et maître de la maison, je me demanda. Un an après notre installation dans cette villa, mon oncle est parti en France, en 1938, pour continuer ses études de pharmacie. Sa place a été prise par mon cousin Tan et d'autres cousins et cousines, enfants des deux sœurs aînées de mon père qui étaient venues faire leurs études primaire et secondaire au lycée. Nous étions huit sous la surveillance de ma mère. Pour moi il n'était pas juste que ma grand-mère occupe toujours la grande chambre et deux pièces pour elle seule comme son royaume tandis que nous nous entassions dans les deux tiers restant y compris le salon et la salle à manger.

Nous avions comme chef de file mon cousin Tan, le fils aîné de ma tante Vuong. En ce temps là, il était au

lycée Buoi (nom donné au lycée du Protectorat car nous gardions le mot vietnamien du quartier Buoi ...)
Tous les noms des rues de Hanoï avaient été donnés par les français mais les habitants utilisaient toujours les anciens noms. C'était peut-être la sauvegarde de l'identité nationale et régionale. Avec les nouveaux boulevards tels que notre boulevard Rialan qui était dans le nouveau quartier français situé sur les berges du fleuve Rouge, on disait toujours «près de la tête» de la rue Lo Duc ou Lo Duc tout court - dans l'ancien temps c'était le lieu où l'on frappait la monnaie en laiton. Dans ma famille «Lo Duc» signifie le lieu où l'on forge le caractère, la personnalité, en vue d'études assidues. Mon cousin Tan était un éclaireur actif. Il entraînait mon frère et mes cousins dans des jeux sportifs sur les barres laissées par mon oncle pour fortifier nos muscles et l'adresse de nos mains. Comme j'étais la cadette trop jeune encore, j'ai appris en imitant les autres. Il nous initiait au vocabulaire français avec le Petit Larousse illustré en jouant avec des images et des cartes de géographie. Je me rappelle de ce jeu avec la carte de l'Océan Pacifique où l'on introduisait les cuirassés ou les torpilleurs américains et japonais dans des combats sur mer. Après avoir vu une séance de cirque, grâce à lui nous apprenions quelques jeux de corde et cela nous passionnait. Il nous enseignait aussi des chansons qui suscitaient l'amour de la patrie en glorifiant les héros nationaux dans leurs combats contre les agresseurs comme le combat sur le fleuve Bach Dang, lieu de la

victoire navale du général Tran Hung Dao sur les Mongols au 13^e siècle.

Tan avait la chance d'être loin de la chambre de ma grand-mère paternelle. Tandis que nous, les plus jeunes, lorsque nous faisons beaucoup de bruit en jouant avec le chien ou entre nous, elle se mettait en colère. Elle avait un bâton enveloppé aux deux extrémités par un morceau de cuivre. Lorsque nous entendions le bruit de son bâton sur le sol, nous nous dispersions sur-le-champ. Comme j'étais la plus petite, je courais moins vite que les autres ou par maladresse je me cachais dans un coin près de l'armoire, alors elle me saisissait par le bras et pouf ... pouf ... quelques coups douloureux sur mes fesses. J'étais pourtant sa préférée. Quand elle cousait, elle me demandait de glisser le fil dans l'aiguille ou de chercher l'aiguille qui tombait ou la bobine de fils qui roulait par terre. Quelquefois elle me donnait une poignée de cacahuètes en récompense.

Tout le monde appréciait les absences de ma grand-mère, on était enfin libre de faire ce que l'on voulait. Moi je devais l'accompagner chez ses parentés qui habitaient depuis toujours le Vieux Quartier. C'était une sorte de corvée que ma sœur aînée m'avait transmise. Dès l'âge de sept ans je devais l'aider en particulier, à monter et descendre de son pousse-pousse. Durant ses visites, elle restait des heures à parler avec ses nièces du même âge, du commerce ou des histoires de famille. Tandis qu'elles causaient en mâchant du bétel, je restais dans un coin en agitant les

bras pour éviter les piqûres de moustiques et écoutais leurs histoires en silence. Pas de camarades de jeux comme lors des visites avec ma mère chez ma grand-mère maternelle ou chez mes tantes rue de la Soie... qui me régalaient de pains d'épices ou d'un bol de «pho» fumant. En comparaison avec le quartier français très calme avec ses villas entourées de jardin, le Vieux Quartier était toujours trépidant, bondé de monde avec de nombreuses marchandes ambulantes. Ma grand-mère paternelle m'oubliait complètement durant ces visites. Pas une goutte d'eau, rien. Elle ne comprenait pas que les enfants aiment jouer ou manger des friandises. En revanche, j'apprenais beaucoup sur les mœurs et coutumes et beaucoup d'histoires de famille. J'avais remarqué que ma grand-mère ne faisait jamais de visite à nos grand-tantes du côté de mon père. Elles habitaient aux environs de Hanoï. Elle laissait ma mère remplir cette tâche familiale envers ces parentés dans le besoin. Par exemple l'oncle cadet de mon père n'a pas fait d'études comme mon grand-père. Il devait rester à la maison pour s'occuper de sa mère paralysée et de son père aveugle. Ses parents disparus, il se maria à la fille d'un sous-préfet qui avait une bonne éducation, et qui remplissait les devoirs familiaux du côté de son mari. Lui est resté oisif, solitaire, taciturne. Tandis qu'il avait le loisir de contempler quelques plantes ornementales et buvait de l'alcool aux repas, son épouse active et débrouillarde s'occupait de tout. Elle avait une boutique avec toutes sortes d'objets en papiers votifs colorés qui servaient d'offrandes aux

mânes des ancêtres les jours fériés. C'était amusant de savoir que ces objets en papier qui représentaient des taëls d'or, de la monnaie, des vêtements etc. pouvaient satisfaire les besoins de nos ancêtres dans le monde des défunts. Je me demandais ce qu'il en était pour les ancêtres des gens pauvres, si leur vie ne serait qu'un cercle vicieux de pauvreté y compris dans l'autre monde? Ma grand-mère y croyait, pas ma mère. Mais ma mère savait que grâce à cette boutique ma grand-tante avait pu élever cinq enfants malgré son mari alcoolique.

Grâce aux visites de ma grand-mère je connaissais les coutumes pérennes du Vieux Quartier. Les larges maisons des deux neveux de ma grand-mère, l'une rue du Chanvre, l'autre rue du Sucre près du Grand marché avaient gardé leur style de vie familiale. Les chefs de famille avaient des chignons et de longs ongles recourbés, et étaient toujours vêtus du costume national d'autrefois. Quand ils sortaient, ils portaient une longue tunique en soie ou en coton et à la maison une chemise à col droit avec des boutons tressés et des pantalons larges. Ils étaient oisifs. Leurs distractions favorites étaient les jeux d'échecs avec des amis ou la collection de plantes d'agrément. Le jour du Nouvel An lunaire chacun d'eux faisait étalage de fleurs de narcisse qui s'ouvraient juste pour le Réveillon. La gestion de la famille était la tâche de l'épouse qui s'occupait de l'économie familiale pour nourrir toute la famille, pousser les études des garçons jusqu'à l'université et choisissait les mariages de leurs enfants.

Mme Duong vendait du papier en gros, elle avait douze enfants à élever tandis que Mme Xuyen vendait des farines de céréales avec huit enfants à charge. Je pensais que dans leurs vies elles n'avaient jamais eu de loisirs. Et selon notre adage «Un garçon vaut mieux que dix filles». L'homme était le maître de la maison, sa présence servait de pilier principal, symbole de l'autorité patriarcale. M. Xuyen accrochait toujours deux bâtons en rotin sur le mur. L'un servait de fouet pour les garçons et l'autre était réservé à son épouse. Mais Dieu seul sait s'il tapa sa femme. C'était un secret

Tragédie familiale

Ma mère nous a toujours raconté qu'en famille ma grand-mère exerçait son autorité de maîtresse de maison et mon grand-père simplement et paisiblement la laissait faire à sa guise, peut être par gratitude. D'après le livret généalogique, mon grand-père était issu d'une lignée de mandarins. Quand les Français ont établi leur domination sur le Tonkin (Nord du Vietnam) mon arrière-grand-père était fonctionnaire, responsable de la trésorerie de Hanoï puis Son Tay. Au bout d'un certain temps il dut prendre sa retraite. La famille ne possédait qu'une maison toute simple avec un jardin près de Hanoï sans autres ressources. Sa femme était malade et paralysée. Mon grand père était l'aîné de cinq. Les quatre autres enfants de la famille étaient encore adolescents ou en bas âge. La famille sombra dans la misère. Il était bachelier, il passa ensuite le concours mandarin. On l'appelait le

«bachelier Lapin» car aux fêtes de la Mi - Automne il vendait des corbeilles de petits lapins en coquilles d'œufs enveloppés de coton blanc et ornés de papier coloré, le tout de sa confection. Par manque d'argent, souvent la famille devait se contenter de bouillon de riz mélangé à de la citrouille pour soulager la faim. Sans pétrole, mon grand-père avait accumulé des coquilles d'œufs dans lesquelles il mettait des lucioles pour étudier tard le soir.

Lorsqu'il s'est marié à ma grand-mère qui était la fille cadette d'un riche commerçant en papier, celui-ci légua à sa fille deux maisons rue du Coton où elle avait une petite boutique. Elle y vendait des pinceaux et du papier aux étudiants au cours des deux dernières décennies du 19^e siècle. Grâce à elle, mon grand-père put se consacrer à ses études. Après avoir reçu son diplôme de licence-ès-lettres, il fut nommé directeur responsable de l'éducation du district Cho Bo dans la province montagneuse de Hoa Binh. A cause du climat rude et comme ma grand-mère était atteinte de malaria, elle perdit ses trois premiers nés en très bas âge. Ma grand-mère nous a raconté qu'elle avait fait un pèlerinage à la pagode des Parfums et que la Déesse de la Compassion avait exaucé ses vœux car, par la suite, naquit ma tante aînée Vinh en bonne santé qui vécut longtemps. Puis tour à tour naquirent ma deuxième tante Vuong, mon père Hac Hai, mon oncle Hac Duong et mon oncle cadet Hac Doanh dans différents districts du delta du fleuve Rouge correspondant au parcours de la carrière de mon grand-père. Sans doute aimait-il

vraiment son épouse très choyée par ses parents. Ce fut un vrai sacrifice pour elle qui était dynamique et très débrouillarde de quitter le Vieux Quartier trépidant, débordant de monde et de marchandises pour l'accompagner dans les districts où sa vie sans activités était banale et moins confortable. Ce fut le drame de ma grand-mère. Déprimée elle se plaignait sans cesse de douleurs d'estomac, ou de rhumatismes. Sans doute, est-ce l'explication de la tolérance de mon grand-père envers les exigences de ma grand-mère.

Ma mère vécut trois ans de sa jeunesse dans la province de Quang Yen avant la mort de mon grand-père. Elle appréciait sa bienveillance, sa simplicité et son indulgence. C'était tout à fait le contraire de ma grand-mère qui était très exigeante. Il voulait prendre sa retraite et mener une vie paisible en province dans la rue des Ecoles au chef-lieu de la province de Quang Yen. Non loin de la mer le climat y était doux avec ses collines de pin à l'ouest de la ville. Il était doué pour la pédagogie et l'éducation. Pourtant après l'abolition du système éducatif traditionnel en caractère chinois, mon grand-père, sous la domination coloniale, a dû entrer dans l'administration ce qui ne lui convenait pas du tout. Comme il pratiquait la médecine traditionnelle en utilisant les plantes médicinales, il conseilla à mon père et à mon oncle cadet de choisir plutôt une carrière libérale telle que la médecine ou la pharmacie pour combiner les méthodes orientales et les méthodes occidentales et utiliser à bon escient et en priorité les plantes du pays. Ma mère se rappelait qu'à Quang Yen,

lors d'une épidémie de diarrhée grave, mon grand-père avait mobilisé toute la maisonnée y compris les serviteurs-soldats pour préparer les médicaments traditionnels afin d'enrayer à temps la maladie extrêmement contagieuse. Ma tante aînée récitait par cœur un poème populaire qui avait été écrit par la population du district de Kim Son (Ninh Binh) pour mon grand-père sous-préfet et qui avait toujours secouru les personnes dans le besoin, ce qu'il avait pu faire grâce à ses fonctions et ses initiatives. Quelques années plus tard notre tante Vinh nous a encouragés à ranger ce poème dans le livret généalogique de la famille.

Mon grand-père consacrait ses loisirs à traduire ce livret de famille dont le premier ancêtre Nguyen Nhu Do avait été grand mandarin à la Cour du roi Le Thanh Tong au 15^e siècle. Selon l'historien Phan Huy Chu: Nguyen Nhu Do avait été 2^e lauréat au doctorat de premier rang du concours mandarin (*bang nhan*) en 1442 à l'âge de 19 ans. Son nom est inscrit sur la première stèle au Temple de la littérature de Thang Long-Hanoï. C'était le 1^{er} concours de la cour du roi Le Thai Tong après la reconquête de l'indépendance. À cause des changements profonds dans le système éducatif mon grand-père conseillait aux jeunes de la famille élargie jusque dans la campagne de bien étudier non seulement la langue nationale mais aussi la langue française et d'essayer d'avoir un métier. Il insistait sur l'adage: «avoir un métier dans la vie est mieux que posséder des rizières.» Du temps colonial Quang Yen

n'était pas seulement le chef-lieu de la province mais aussi de la région houillère et côtière du Nord-Est. A Quang Yen et Hong Gai le climat était doux, c'était le lieu de villégiature des officiers français et de garnisons. Les marins du Corps expéditionnaire s'y entraînaient. Les fonctionnaires français y étaient nombreux. Comme mon grand-père ne voulait pas trop dépendre d'un interprète il apprit le français. Il envoya mon père et mon oncle cadet à l'internat du lycée Albert Sarraut après le primaire à Hanoï. Ma tante Vĩnh racontait une anecdote: un fonctionnaire français lui avait demandé de lui enseigner notre langue nationale. Mon grand-père ne voulait pas être dérangé. Il exigea une condition : le fonctionnaire devait prononcer le mot *bây giờ* (maintenant), *bây giờ* (à ce moment) et *bây giờ* qui signifie sept heures, avec le bon accent sinon pas la peine d'apprendre le *quoc ngu* (écriture vietnamienne romanisée). La plupart du temps c'était trop difficile pour un étranger, ainsi il se retirait tranquillement.

Mon grand-père n'a pas vécu jusqu'à sa retraite. Il est mort en 1927 à cinquante-neuf ans à Hanoï après trois jours de fièvre. Il croyait avoir attrapé une simple grippe au cours de son trajet en train de nuit. Il ne voulait pas de visite de médecin. Seul mon oncle cadet âgé de quinze ans était auprès de lui quand il est mort. Au retour de Toulouse mon père pensait qu'il avait eu une commotion cérébrale. Sa vie n'avait été qu'une suite de drames. Dès l'adolescence sa famille s'était appauvrie. Puis ce fut ce mariage mal assorti avec ma

grand-mère très débrouillarde et économe mais trop autoritaire. Sa carrière dans l'administration sous la domination française fut aussi dramatique. Sur ses photos, j'ai remarqué qu'il ne souriait jamais et à cinquante-neuf ans il en paraissait quatre-vingt. Ma mère subit un choc à cette perte imprévue. Plus de soutien moral pendant l'absence de mon père qui poursuivait ses études à la faculté des sciences de Toulouse. Il dut revenir à Hanoï après la mort de mon grand-père.

Ma mère se souvenait de ses premiers jours chez ses beaux-parents à Quang Yen. Que d'épreuves à cause de ma grand-mère. Par exemple le jour de la commémoration de la mort de la grand-mère de mon père, elle devait préparer toute seule les mets... Bien sûr, avant son mariage, elle avait appris à faire la cuisine mais chaque famille a ses habitudes et coutumes. A seize ans c'était difficile pour elle de satisfaire aux exigences de sa belle-mère. Heureusement mon grand-père avait volé à son secours et l'avait encouragée. Dans ses temps de loisir mon grand-père lui racontait les histoires de la famille, lui donnait des conseils et lui prodiguait ses vœux pour l'éducation de ses petits-enfants. Il avait choisi et inscrit dans le carnet généalogique, dix noms de filles et dix noms de garçons pour ses petits-enfants, choisis pour les qualités que ces noms représentaient. Ses trois petits enfants sont nés des années après sa mort mais ma mère prit à cœur de nous transmettre ses aspirations et de faire de son mieux pour réaliser ses vœux. Il avait

souligné que malgré les péripéties de la vie les parents devaient toujours s'occuper de l'instruction et de l'éducation des enfants. Les biens peuvent disparaître mais l'héritage spirituel ne se perd pas. Ne jamais laisser les enfants oisifs. Tout travail manuel ou intellectuel est bon. Un bon métier mène à une vie stable et digne... Dans sa vie il avait vu des gens vivre des biens légués par les parents surtout le premier-né qui gardait l'autel des ancêtres et comme «l'oisiveté est mère de tous les vices», ceux ci se droguaient ou se perdaient aux jeux et s'endettaient.

Mes deux grand-pères étaient collègues, préfets de district en province et d'autre part mes arrière-grand-pères avaient fait connaissance à la Cour de Hue. Ils avaient arrangé les fiançailles de ma mère et de mon père dès que mon père avait eu seize ans et ma mère douze ans. Selon la coutume, ma grand-mère paternelle devait offrir des cadeaux selon la saison. Dans un pays d'agriculture c'était des gâteaux de riz gluant avec du pâté de porc (*banh chung, gio lua*) et des confits de grains de lotus pour le Nouvel An lunaire, et à la fête de Mi-Automne des gâteaux frits, du riz gluant précoce grillé (*com*) avec les fruits de kaki rouge. À la fête de Doan Ngo (le 5e jour du cinquième mois lunaire) c'était une paire d'oies et des petits pois, et au mois d'octobre après la moisson dix kilogrammes de riz gluant avec des pigeons. Ma mère disait que ma grand-mère avait tenu ses comptes pour les cadeaux versés pour ces rites! Quand ma mère eut quatorze ans, ma grand-mère voulut que mon père se marie avec ma

mère car elle avait besoin d'une bru pour prendre soin d'elle, surtout pour les massages.

Malgré l'influence de la culture française, mon père accepta, par piété filiale, le mariage arrangé par ses parents. Il pensait que ma mère avait été bien éduquée et que ma grand-mère maternelle était bienveillante et laborieuse. Ma mère m'a raconté qu'il était curieux de voir le visage de sa future épouse, il passait et repassait devant la boutique de soie où sa fiancée et ses sœurs aidaient leur mère. Il voyait bien le va et vient joyeux des jeunes filles mais ignorait laquelle lui était promise. Pourtant mon père refusa ce mariage précoce. Malgré les plaintes de ma grand-mère il essaya de la persuader d'attendre quelques années en disant qu'une fille de quatorze ans ne pouvait pas encore prendre soin de sa belle-mère.

En ce temps là mes deux tantes étaient déjà mariées. Comme mon père faisait ses études loin, ma grand-mère guignait mon oncle Hac Dương qui n'avait pas encore seize ans pour le marier à son tour. Comme mon oncle restait près de ses parents, ne pouvant plus supporter les lamentations de sa mère, il dut céder à ses caprices. Il a écrit des lettres très émouvantes où il relatait ses souffrances à la perspective de ce mariage trop précoce et forcé. Mon père avait gardé ces lettres et des années plus tard je les ai retrouvées dans sa bibliothèque. Je les ai lu en pleurant sur le sort de mon oncle. Il avait vu que rien de bon ne sortirait de ce mariage mal assorti avec la fille d'un grand commerçant à Hanoï qui avait une éducation moderne,

tandis que lui qui avait le même âge vivait en province. Mais personne n'aurait pu dissuader ma grand-mère autoritaire et intransigeante. Le mariage prit fin quelques jours après les noces et les victimes n'étaient que deux adolescents de seize ans. Le mariage avait eu lieu à Hanoï. Après les noces, la mariée fut vraiment très déçue quand elle apprit que son mari n'était pas comme mon père, vêtu à l'européenne, qu'il n'était qu'un simple écolier de classe supérieure de primaire en province et qu'elle devrait mener sa vie en province. Ne pouvant pas le supporter, le jour où la famille dût retourner à Quang Yên, la jeune mariée voulut à tout prix rentrer chez elle. Comme ma grand-mère s'y opposait, la jeune bru mit sur-le-champ un verre de pétrole devant sa belle-mère et son mari et elle les menaça de se suicider. Alors mes grands-parents la laissèrent repartir chez elle. Ce fut une séparation définitive pour ce couple mal assorti.

Après cette tragédie mon oncle Hac Duong se sentit tellement humilié qu'il ne revint plus à l'école et se retira du monde. Un jour, il vit un canot naufragé non loin du port de Quảng Yên. Des gens qui ne savaient pas nager s'étaient noyés. Il demanda à mon grand-père la permission d'apprendre à nager dans l'étang derrière la maison en prévision de tels accidents. Un tronc de bananier lui servait de flotteur. La dernière fois ce fut le jour de l'anniversaire de la mort de sa grand-mère. Après le déjeuner alors qu'il avait mangé des mets copieux et du melon d'eau il fit son apprentissage tandis qu'au bord de l'étang sa nièce Tam et deux

soldats-serviteurs regardaient comment il nageait. Lorsqu'il se retira du flotteur pour aller au fond de l'étang tout le monde pensa qu'il plongeait. Mais quelques minutes après, tout le monde pressentit qu'un accident était arrivé. Les deux serviteurs affolés plongèrent pour le rechercher mais il était déjà trop tard. Tous les moyens pour le secourir furent employés. Il s'était noyé après un bon repas. La mort subite de mon oncle Hac Duong a laissé non seulement de la tristesse mais aussi beaucoup de remords dans toute la famille d'autant plus que cet événement survint seulement quatre mois après son mariage brisé.

Un an après, ma mère apprit cette histoire à travers le récit de sa nièce Tam - la fille de ma tante aînée - qui habitait chez ses grands-parents depuis des mois. Celle-ci avait assisté aux noces de mon oncle ainsi qu'à son décès tragique. Ces souvenirs restèrent indélébiles dans la mémoire de Tam qui était une enfant de sept ans. Quant à moi, des années après, je suis encore hantée par cette mort. Après avoir lu les lettres de mon oncle adressées à mon père, souvent je tournais et retournais dans ma tête la cause de cette mort. S'agissait-il d'un accident ou d'un suicide ? Sans doute d'un suicide. Cet oncle se trouvait dans une impasse. Il avait eu le pressentiment que ce mariage serait fatal pour lui et pour la jeune fille moderne qu'il ne connaissait pas. Mais il s'était résigné, et ce fut sa perte.

Je pensais aussi que l'apprentissage de la nage n'avait été qu'un scénario pour ce suicide qu'il voulait cacher à ses parents: ce n'était pas par inattention qu'il avait

ôté le flotteur car dans le cas où sa vie était en danger, par instinct il aurait certainement fait un geste de la main pour appeler au secours, surtout sachant les serviteurs sur place. Mais il n'a rien fait. Il sombra doucement. Ainsi tout le monde pouvait croire qu'il plongeait. Une autre hypothèse : il glisse, le flotteur se détache et en un éclair il aurait compris que c'était pour lui l'occasion de mourir tranquillement et passivement, il se serait laissé mourir.

Dès l'enfance je pensais souvent à la mort. Dans les albums de famille j'avais vu les photos des obsèques de mon grand-père et de mon père. Par curiosité je demandai des explications à ma cousine Minh sur la mort et elle me dit qu'après la mort on était enseveli dans le sol et qu'on habitait avec les vers de terre. C'était terrifiant pour une petite fille ! En plus j'avais trouvé dans les fables de La Fontaine le dessin de la Mort qui venait près du bûcheron pour le faucher. J'avais très peur de ce squelette vêtu d'un drap noir et brandissant une faux. Je me rappelle qu'à l'âge de sept ans, je fus tellement malade qu'on m'avait fait beaucoup de piqûres sans résultat. À un moment je sentis que j'étouffais et je pensais: si je dors je vais rencontrer la Mort face à moi comme le pauvre bûcheron. Envahie par la peur je criai: «Maman». Elle était en train de dîner dans la salle voisine. Elle courut à mon lit, me prit dans ses bras et me tapa le dos. Je survécus. Dans le cas de mon oncle je pensai qu'il avait voulu mourir tant il était déprimé et qu'il n'avait pu échapper à la Mort. Il ne voulait pas laisser à ses

parents le scandale d'un suicide. Son amour filial ne lui permettait pas de se suicider surtout que les ragots allaient déjà bon train dans la petite ville où mon grand-père avait un poste important.

Ma grand-mère eut-elle du remord après la mort de son fils? Elle était trop orgueilleuse pour l'avouer. En tout cas, elle a sacrifié à beaucoup de rites dédiés à ses mânes à la pagode Kim Lang qui se situait au sommet d'une colline au dessus du cimetière provincial. En 1923, l'année de sa mort, sur la pente, il y avait un grand tombeau en brique entouré d'une balustrade émaillée avec quatre frangipaniers aux quatre coins. Mon mari et moi avons visité ce tombeau en 1971 lors de notre voyage à la baie d'Halong avant le retour des bombardements de Nixon. Les frangipaniers ont donné de l'ombre au tombeau et les fleurs embaumaient l'air calme du cimetière. Du luxe puisque de son vivant les parents avaient considéré que le mariage n'était qu'un devoir. On ne pensait pas au bonheur du couple. Des années après, les gens autour de l'étang avait construit un pagodon tout près de l'étang où mon oncle s'était noyé et chaque mois au premier et au quinzième jour lunaire on venait dire des prières, apporter des fleurs et brûler des baguettes d'encens.

Ma mère ne savait rien de tout cela. Après la mort de mon grand-père, quatre ans plus tard, la famille rentra à Hanoï et dès lors personne ne revint à Quang Yen. Il ne resta dans cette ville que ce pagodon et une stèle en caractère chinois pour rendre hommage à mon grand-

père et aux donateurs qui avaient contribué à la construction de la pagode et du cimetière. Le tombeau disparut quand la colline fut coupée pour élargir la route principale vers la baie d'Halong. On m'a dit que les restes de mon oncle avaient été mis avec les autres dans un coin au sommet de la colline et que la grande stèle en calcaire devant son tombeau avait été perdue.

Un an après la mort de mon oncle Hac Duong, mon père dut se marier. Il n'a pu retarder son mariage que de deux ans. À cinquante-six ans ma grand-mère se sentait faible. Elle avait besoin d'une bru pour la soigner. En fait plus que tout elle craignait de mourir sans descendant mâle. Mes deux tantes lui avaient donné six petits-enfants. Et ma tante aînée avait envoyé tour à tour ses deux filles aînées à Quang Yen pour l'aider. Mon père aurait voulu passer son bachot avant de se marier. Il l'avait raté, traumatisé par la mort de son frère. Mais ma grand-mère était inflexible. Elle ne bougeait pas d'un iota, campée sur ses positions. Il lui fallait cette bru qui n'avait que seize ans. Nous gardons encore le portrait de mon père à vingt ans et où il avait inscrit au dos en français «je suis déjà vieux». C'était vrai. Il avait l'air sombre d'un homme sérieux de trente ans.

Je ne sais pourquoi nous n'avons que des photos de funérailles, aucune de mariages. L'accueil de la mariée de la rue de la Soie à la rue du Coton s'était fait en pousse-pousse. La mariée avait une amie du même âge qui l'accompagnait. En ce temps là ma mère suivait la coutume: les dents laquées noires, la coiffure avec le

turban en velours noir, la tunique de brocart pourpre. Dès l'âge de douze ans elle aidait ma grand-mère qui avait une petite boutique de soie naturelle pour femmes et hommes, puisqu'à cette époque là les coutumes étaient encore conservées.

Ma grand-mère maternelle était native de Kim Bai, le chef-lieu du district Thanh Oai, Ha Dong, un endroit où l'on cultivait beaucoup de mûriers au bord de la rivière. Etant orpheline de père puis de mère dès quinze ans elle menait une vie autonome en vendant de la soie sur le marché de Kim Bai. Elle avait vingt-quatre ans quand elle se maria avec mon grand-père qui était déjà veuf deux fois et qui avait trois fils à charge. Mon grand-père maternel était issu d'une famille de mandarin-lettrés depuis dix générations, dont huit docteurs ont leurs noms inscrits sur les stèles au temple de la Littérature à Hanoï et à Hue. Parmi eux deux Premier ministre et Premier ministre-adjoint, quatre ambassadeurs. Il était le fils de Nguyen Tu Gian qui fut ministre du personnel à la Cour du roi Tu Duc et avait reçu son doctorat à vingt et un ans sous le règne du roi Thieu Tri. Il était renommé pour ses dissertations philosophiques consacrées au jeune roi, ses initiatives pour la sauvegarde de l'indépendance, pour la résistance lorsque les français attaquèrent Danang en 1858. Par son prestige de haut-mandarin de la Cour, il encouragea les modernisations diplomatiques, militaires, administratives, dans le commerce extérieur, l'éducation et la formation des jeunes etc... avec des jeunes élites catholiques Nguyen Truong To et Bui

Vien mais sans résultat. Quand Bui Vien mourut subitement, dans son oraison funèbre il était écrit: «Même dans cette autre vie vous ne cessez de défendre la Patrie. Même si votre ardente aspiration de modernisation fut confiée à la mer et aux montagnes.»

Après quarante ans de vie mandarinale tumultueuse (1844-1884) à un tournant de l'histoire du pays, il se retira dans la pauvreté sans aucun héritage. Il consacra la fin de sa vie jusqu'à ses soixante-sept ans à ses œuvres en vivant de leçons particulières. Parmi ses fils, le premier qui ait reçu son doctorat travaillait à l'académie sous le règne de Tu Duc et les trois autres licenciés furent mandarins en province et dans le district. Mon grand-père maternel était son sixième fils. Il n'avait pu recevoir le grade de licencié qu'après avoir été bachelier-double, bachelier-triple etc. Quand il s'est marié à ma grand-mère qui assurait le soutien matériel de la famille il put se consacrer à ses études et il obtint sa licence en 1900 à l'âge de quarante ans. En ce temps là, l'administration coloniale était bien implantée au Nord du Vietnam, il fit d'abord un stage dans l'administration dans le Bureau du Résident supérieur du Tonkin à Hanoï puis il fut promu sous-préfet, et ensuite préfet dans les provinces autour de Hanoï. Comme ma grand-mère voulait rester autonome, elle ne suivit pas son mari en province d'autant plus que celui-ci avait trop de charge familiale. Les deux premiers fils de son mari vivaient toujours à la charge de leur père en province après avoir échoué aux concours mandarinale même après

leurs mariages. Elle tint sa boutique de soie et la transmit à ses filles et sa bru en 1940. A la retraite dans les années vingt, mon grand-père retourna chez elle rue de la Soie. De nombreuses femmes qui avaient leurs propres boutiques rue de la Soie et rue du Chanvre étaient autonomes tandis que leurs maris poursuivaient leur carrière mandarinale en province. Elles restaient à Hanoï et ne retrouvaient leur mari à Hanoï qu'à sa retraite. Ces rues étaient dénommées, le quartier des mandarins en retraite.

Je garde un bon souvenir de ma grand-mère maternelle toujours bienveillante, laborieuse et active. Je me souviens de sa mine souriante avec ses dents laquées noires comme des graines de pommes cannelles. Mes grands-parents suivaient l'éducation traditionnelle des lettrés pour les filles aussi, tant que les caractères idéographiques ne furent pas abolis. Les enfants restaient avec la mère dans la petite enfance. Comme leur frère, mes tantes aînées et ma mère furent envoyées ensuite au district et une nourrice les escortait pour rejoindre leur père. Elles commencèrent à apprendre les caractères idéographiques dès l'âge de cinq ans avec leur frère aîné qui avait raté plusieurs fois sa licence et qui se consacrait à l'enseignement en famille. On appelait cette première année l'éclairage du cœur et de l'esprit. Les enfants étaient initiés à la lecture et s'attachaient à l'instruction et au perfectionnement de la morale. Ensuite de six à douze ans, comme les garçons elles apprenaient les livres fondamentaux abrégés du confucianisme. Cette culture

de base est importante pour leur propre éducation et l'éducation de leurs enfants dans l'avenir. Après cette étape, les filles retournaient à Hanoï afin d'apprendre l'économie familiale et le ménage, l'art culinaire, le commerce avec ma grand-mère et chez les cousines compétentes. Les critères pour l'éducation des filles étaient très stricts et minutieux. Elles devaient être à la fois laborieuses et vertueuses: il fallait qu'elles prennent soin de leur mine, leur allure, leurs gestes et que leurs paroles soient gracieuses et convenables, qu'elles aient un bon comportement dans les relations en famille et parentés. Après quelques années d'apprentissage, elles étaient prêtes à se marier et à prendre en charge les tâches dans la famille de l'époux. Si l'époux était le chef de la lignée c'était un dur labeur avec beaucoup de responsabilités dans la famille élargie.

A l'époque des mariages arrangés, malgré les fiançailles, les échanges de cadeaux, les époux ne se découvraient que le jour du mariage. Devaient avoir lieu au préalable la cérémonie des ancêtres, la cérémonie des parents, et la cérémonie de la première nuit de noces pour qu'enfin ils se retrouvent l'un en face de l'autre. Ma mère m'a raconté qu'elle ne pourrait jamais oublier cette première nuit de noces. Mon père avait mis le temps pour lui parler amicalement de son parcours de vie, de ses aspirations à une bonne entente dans la vie familiale et l'harmonie conjugale. Il lui avoua toutes les difficultés qu'avait causées sa mère. Il encouragea son épouse à supporter

sa mère malade et capricieuse. De sa part il ferait de son mieux pour être un époux attentif et compréhensif. Ma mère fut très touchée par cette première nuit et de ce premier entretien avec ce jeune homme en qui elle pourrait avoir confiance pour la vie. En une soirée toutes ses appréhensions furent effacées pour la vie. Ma mère lui a parlé de ses ennuis. Comme elle était la meilleure élève de son frère aîné, il suggéra à son père de l'envoyer à l'école de jeunes filles à Hanoï pour faire ses études primaire et secondaire. Elle pourrait devenir institutrice. Malheureusement il reçut une douche froide de la part de son père qui lui répondit: «A quoi bon offrir des études aux filles. Les filles connaissant le *quoc ngu* (écriture nationale) s'en servent pour écrire des lettres à leur petit ami. Sa place est dans la famille de son époux, pas dans la société.» Elle fut très déçue car elle aurait voulu être autonome comme sa mère. Ne pouvant pas être institutrice comme elle le désirait, ma mère dit à mon père qu'elle aimerait quand même avoir des connaissances générales et apprendre.

Et depuis ce jour mon père fut non seulement son conjoint pour la vie mais aussi son aimable précepteur. Après les noces ma mère quitta Hanoï pour aller vivre chez mes grands-parents à Quang Yen, tandis que mon père finissait sa classe terminale section mathématiques au lycée Albert Sarraut. Mon père était passionné par les livres. Dès le secondaire il commença à créer une bibliothèque. Il aimait la philosophie et la littérature, mais il savait bien que ce qui nous manquait c'était

l'esprit scientifique. Il faut acquérir une logique, l'exactitude, le sens de l'observation, le goût de l'expérimentation en apprenant les sciences mathématiques et les sciences expérimentales sous la direction des professeurs dans les écoles, tandis que la culture s'acquiert tout au long de la vie. De Hanoï, par voie postale mon père envoyait régulièrement des livres, la revue mensuelle Nam Phong, le magazine Trung Bac Tan Van etc... Parmi ses souvenirs de Quang Yen, ma mère m'a dit que chaque après-midi du mercredi, elle attendait avec impatience le courrier venu de Hanoï via Haiphong et lorsque la sirène du canot postal retentissait «...Tou... tou...tou...» à l'embarcadère de Ben Ngu, son cœur se mettait à battre joyeusement car elle allait recevoir lettres, journaux, livres de mon père - aliments spirituels nécessaires - pour ses journées sombres auprès de sa belle-mère irascible. La vie était très paisible en comparaison de la rue de la Soie si animée avec le tramway qui passait en traversant le cœur du Vieux Quartier. Et ma grand-mère maternelle était toujours souriante et affable avec sa clientèle. Elle se rappelait ses journées très occupées qui ne lui donnaient qu'une brève interruption pour le déjeuner vers 13h. Il avait tant de marchandes ambulantes qui étaient prêtes à servir des petits plats de vermicelles avec de la viande grillée ou un bol de *pho* etc.... selon l'heure de la journée.

Le couple s'entretenait par correspondance. Normalement mon père était pensif, anxieux, avare de paroles. Avec ma mère qui avait aussi le goût pour la

lecture et qui lui demandait des explications, il échangeait ses idées, donnait des appréciations sur tel poème, telle comédie... elle était son amie intime. Pendant ces trois années à Quang Yen entre seize et dix-huit ans elle a lu beaucoup de livres. Non seulement elle aimait la littérature vietnamienne mais elle avait pu aussi lire des œuvres littéraires françaises traduites en langue nationale grâce à Nguyen Van Vinh, traducteur talentueux, comme les fables de La Fontaine ou des comédies de Molière telles que «Le bourgeois gentilhomme», «l'Avare», «Le malade imaginaire»... Honoré de Balzac avec «La peau de chagrin», Victor Hugo avec «Les misérables», «Notre Dame de Paris» etc. et tant de connaissances du passé jusqu'à l'époque contemporaine, de l'Orient à l'Occident lues dans la revue Nam Phong et d'autres magazines.

Pendant les grandes vacances mon père apportait tout un programme de primaire en arithmétique, en sciences naturelles, en géographie et histoire pour ma mère qui avait soif de connaissances. Il lui transmettait aussi les méthodes appropriées au travail intellectuel. Lorsqu'il partit en France pour ses études universitaires en 1926 elle avait déjà une bonne base pour l'autodidacte qu'elle était et qui dura toute sa vie. Je pense que ma mère nous a montré l'exemple en nous donnant dès l'enfance accès à une vie intellectuelle et le moyen d'être bon élève dès la classe maternelle. A propos de la religion, elle ne pensait pas que le bouddhisme soit une religion, mais plutôt une Voie à suivre qui puise

dans le savoir et la pratique pour le bien d'autrui, tandis que ma grand-mère, fervente bouddhiste, croyait en la religion, ses dogmes et superstitions.

Ma grand-mère pensait qu'elle n'aurait pas de bru et de petit-fils avant son décès. Pourtant mon père mourût huit ans avant elle. Pour la mémoire de mon père pour qui ma mère avait tant de gratitude, elle supporta et soigna sa belle-mère jusqu'à la mort de cette dernière en 1945, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Je pense que l'autoritarisme de ma grand-mère imposé à tous ses fils les avait rendus malheureux. Je me demande souvent pourquoi ils étaient tous morts jeunes? À une période de transition, grâce à la clairvoyance de mon grand-père qui avait trouvé son style de vie dans un confucianisme considéré comme périmé, ses fils avaient assimilé les idées nouvelles de l'Occident par la fréquentation des écoles françaises ou franco-vietnamienne dès le début sans se référer à l'éducation traditionnelle. Je pense qu'ils ont disparu pour échapper aux forces invisibles néfastes liées à ma grand-mère. Il y avait tant de contrastes entre ces deux générations. Ils s'étaient révoltés dans leur for intérieur mais le respect de la famille les empêchait de réagir. Seule la mort pouvait les libérer. Ma mère nous a raconté que mon père connaissait parfaitement l'avarice de son vieux camarade de lycée et en pharmacie, il ne voulait en aucune façon être son collaborateur en dirigeant ensemble une pharmacie. Mais à la fin, sous la pression, il dut céder à sa mère car la boutique était à elle rue du Chanvre. Son

compagnon «Harpagon» avait par la flatterie obtenu de ma grand-mère sa faveur. Il avait tout calculé pour en tirer le plus de profit possible sans concurrence. Ma grand-mère aimait son avarice. Elle jugeait mon père trop généreux et trop compatissant pour les pauvres. Selon ma mère, mon père n'était pas fait pour le commerce, c'était un professeur qui aimait la recherche sur les plantes médicinales. Pourtant il devait mener à bien son travail, tandis que le champ d'action de son collaborateur se limitait à la caisse et au calcul du profit. Mon père devait tout faire. Il faisait confiance à ses relations. Il vivait dans la contrainte avec son collaborateur mal disposé. Atteint de tuberculose le surmenage lui a arraché trop tôt sa vie. A cette époque les antibiotiques contre les bacilles de Koch n'existaient pas encore.

Après la mort de mon père, les calculs de son compagnon «Harpagon» avaient dessillé les yeux à ma grand-mère. Mon oncle avait pensé étant déjà en troisième année de pharmacie qu'il serait le successeur de mon père une fois sorti de la faculté... Mais «Harpagon» voulut à tout prix prendre entière possession de la pharmacie une fois les comptes réglés. Le profit était énorme car leur pharmacie était la 3e de la capitale. M Harpagon gagna tout. Suffoqué et indigné, mon oncle partit en France afin de finir ses études qui, en tout cas, exigeait de lui de passer la dernière année en métropole pour les examens de sortie. Il mourut en France au bout d'un an, à l'hôpital, de pneumonie, éloigné de ses proches, à l'âge de vingt-

sept ans. À la maison on s'est posé beaucoup de questions sur cette mort trop subite loin des siens. Ne connaissant pas les faits réels de cette mort on inventait des hypothèses. Peut être avait-il contracté la tuberculose de mon père et voulait-il aller en France pour guérir sa maladie. Ou bien il voulait rester en France et il avait inventé cette histoire, car un mois après sa mort en août 1939 c'était la déclaration de la seconde guerre mondiale. En tout cas personne n'acceptait cette mort. Quelques mois auparavant il avait envoyé à la famille une photo où il était très souriant plein de vitalité. Il était apparemment en bonne santé. Alors pourquoi avait il péri si vite? Lui, bien bâti et sportif avec ses 1m72 ce qui était rare pour les hommes en ce temps là. Mais ce qui était triste c'est que dans la famille élargie, la tuberculose avait déjà enlevé six personnes en quinze ans. D'abord la cousine germaine de mon père morte en 1934, après avoir eu six enfants. Du même âge que mon père, elle voulait être institutrice mais elle avait dû abandonner le collège avant le brevet pour se marier avec un sous-préfet diplômé de l'ENA en France qui avait douze ans de plus qu'elle. Elle qui était intelligente et épanouie languissait. En 1941 ce fut le tour du mari de ma tante Vuong qui avait parcouru la région montagneuse du Nord-Ouest en tant que médecin indochinois. Son père qui était opposant au régime colonial restait au chômage après avoir été bachelier . Son oncle cadet qui était engagé dans le mouvement patriotique Dong Du («Vers l'Orient»), alla étudier au Japon. Après

l'expulsion du Japon, il rentra au pays pour se retrouver dans une situation sans issue, il se suicida dans le jardin de ma tante Duong. Après avoir versé de l'essence sur son corps entouré d'un drap il y mit le feu. Ma cousine Hong Phan et moi fûmes frappées par cet évènement. Ma mère avait remarqué qu'à l'époque de mon père, parmi la jeunesse aisée, ayant conscience des représailles atroces du régime colonial envers les mouvements révolutionnaires de Yen Bai (treize jeunes hommes décapités par la guillotine) et Xo Viet Nghe Tinh ils étaient révoltés mais restaient impuissants. Et ils contractaient la tuberculose. Mon père était membre actif de l'association pour la prévention de la tuberculose et pourtant... il fut victime de cette maladie ainsi que certains de ses amis. Je me rappelle qu'après la révolution d'août, personne dans notre famille élargie n'attrapa la tuberculose malgré le bas niveau de vie.

La mort de mon oncle Hac Doanh frappa ma grand-mère et ma mère peut être plus encore que celle de mon père. Le dernier espoir disparut avec le dernier soutien de famille. Un proverbe dit: «Si tu perds ton père, il te reste ton oncle». Ma mère comptait sur mon oncle surtout pour notre éducation et son affection pour nous qui étions étant orphelins de père. Il lui avait promis qu'en rentrant de France après ses études il s'occuperait de l'éducation de ses neveux et nièces. Comme mon père, il adorait les enfants mais de manière différente. Tandis que mon père aimait prendre soin des enfants et les faisait photographier..., mon

oncle jouait, chantait avec les enfants, les mettait sur ses épaules en dansant et il entraînait mes cousins et cousines à l'athlétisme. Ceux-ci l'admiraient follement.

Dans le chagrin, ma grand-mère devenait de plus en plus irascible. Notre gaîté d'enfant et nos rires l'exaspéraient. Elle était encore plus dure envers ma mère, et s'énervait sans cause. Elle n'avait aucune compréhension pour le veuvage précoce de ma mère. Elle était jalouse de ma mère qui avait formé un couple bien assorti avec mon père. Elle aurait voulu qu'elle ne soit qu'un outil de reproduction, servante impeccable de la famille de son époux. Rien d'autre. Mon père aimait les excursions et était amateur de photos. Pharmacien, il avait acheté une Renault pour voyager. Il voulait emmener sa femme et ses enfants visiter ses sœurs et cousins de province mais ma grand-mère l'en empêchait car dans ce cas elle faisait mine d'être malade pour retenir ma mère à la maison. J'ai trouvé dans les albums de mon père, dans la bibliothèque, des photos qu'il avait prises de ma sœur aînée à deux ans. Aucune photo de ma mère.

Ma grand-mère avait l'habitude de prendre l'horoscope de chacun à la naissance. Elle croyait que l'horoscope de mon frère était incompatible avec son père aussi s'était-elle efforcée de les séparer en donnant mon frère en adoption à l'aînée de mes tantes dès l'âge de deux ans. Une nourrice l'accompagna. Au début mon père ne l'accepta que pour la forme mais après avoir attrapé la tuberculose, à trois ans, mon frère devait passer toutes

les vacances chez ma tante. Celle-ci avait neuf enfants, les trois fils étaient les derniers. Mon frère était perdu dans cette bande de cousins tandis qu'à la maison il était autonome. Mes parents écoutaient ses babillages et lui parlaient gentiment et il était à l'aise. Chez ma tante, tous les enfants avaient très peur de leur père très sévère qui appliquait une discipline de fer. En rentrant de vacances mes parents trouvèrent que mon frère avait beaucoup changé. Il s'accrochait à sa nourrice. Il pleurait facilement et parlait très peu. Mon frère devait appeler ma tante et mon oncle «maman et papa» et rester chez eux pendant les vacances comme mes cousins jusqu'en 1945. Après la mort de ma grand-mère il aurait le choix de quitter sa famille adoptive. Pourtant c'est dommage que dans son for intérieur il n'ait pas eu le même attachement à ma mère que moi. Mon père était clairvoyant. Il avait bien préparé ma mère à l'autonomie pour le moment où il ne serait plus à ses côtés. Il lui donna l'occasion de gérer les affaires, de prendre des notes, de vérifier les comptes. Il l'avait entraînée à traiter les maladies simples des enfants, il l'avait initiée aux brochures pharmaceutiques, aux médicaments, aux antiseptiques dans le grand coffre réservé à la pharmacie à la maison. Puis à son tour elle nous a transmis cette très bonne habitude pour la prévention des maladies et le traitement des «petits accidents» avant qu'ils ne s'aggravent. Les médecins avaient diagnostiqué une survie d'au moins cinq ans avant que le poumon droit de mon père soit atteint et qu'il soit immobilisé. Mais finalement il

mourut subitement après trois ans, après trois jours de fièvre dû à une pneumonie. Avant le Nouvel An lunaire il avait fait des courses au village de Nghi Tam au bord du lac de l'Ouest pour acheter des plantes ornementales par un jour de grand froid. Il a attrapé froid, il aurait du rester à sa pharmacie et se faire soigner par son médecin. Quand on annonça sa mort à ma mère en train de préparer les mets pour le *Tet* à la maison, elle courut sur -le- champ à son chevet. Le médecin lui dit que son cœur ne battait plus. C'était fini. Aussitôt maman pressa les mains de mon papa dans ses deux mains et elle lui chuchota à l'oreille: «Sois sûr de mon amour et de ma fidélité. Je te promets de faire de mon mieux pour les devoirs envers notre mère, et je tâcherais de bien élever nos enfants. Qu'ils poursuivent des études universitaires même les filles selon tes vœux. Que ton âme soit en paix!»

Ma mère se rappelait bien qu'après ces mots, le corps de mon père fut secoué légèrement par trois hoquets puis plus rien. Les obsèques ont eu lieu deux jours avant le *Tet* et une foule nombreuse y assistait pour lui dire adieu. Je n'avais que deux ans lors de son décès et on ne me laissa pas voir son cadavre au moment de le mettre dans le cercueil. Je continuais à croire que mon père était encore en vie. Certains soirs au moment du dîner, ma mère éclatait en sanglots quand une sonnerie se faisait entendre à la porte et que je criai de joie: «Ah! papa est rentré.»

En ce temps là, selon la loi ma mère ne bénéficiait d'aucun héritage de mon père. Avec son rôle de responsable d'enfants mineurs elle gérait les biens de mon père pour nous élever. Nous avions trois maisons à louer mais pendant la guerre ce n'était pas suffisant. Heureusement elle était très débrouillarde et économe. Elle avait eu en dot de l'argent de ma grand-mère maternelle à investir dans le commerce de la soie avec mes tantes maternelles. Avec ce revenu en plus, nous ne manquions de rien pour l'école et dans d'autres moments difficiles elle confectionnait des tuniques et des vestes ouatées de femmes ou préparait des gâteaux pour la maison de thé de son neveu suivant les circonstances.

Je savais qu'en tant que veuve, ma mère était très réservée dans ses relations avec les hommes. Quand il s'agissait de faire des visites chez les anciens amis ou chez les cousins de mon père elle m'emmenait toujours avec elle. Je les faisais volontiers car je savais que ma grand-mère se méfiait de ma mère et la surveillait. En primaire nous avions le soir un précepteur moi, mon frère, trois cousins et une cousine. Celui-ci était lycéen en classe de terminale. Il était sérieux et très assidu et nous avons bien travaillé avec lui pendant deux ans pour être bons élèves. Une fois, après les grandes vacances il était revenu en nous apportant de son village natal un grand panier de longanes spécialité de la région. Nous étions ravis. Pourtant ma grand-mère était très mécontente. Elle a demandé pourquoi un jeune lycéen pauvre osait donner ce cadeau sans

arrière-pensée. Et elle donna l'ordre à mon cousin Tan qui était son camarade de classe d'arrêter de travailler avec lui. À la rentrée des classes nous avons dû attendre un autre précepteur mais mon cousin Tan était trop vexé pour en chercher un autre. Et puis, les raids aériens et les bombardements commençaient à faire rage sur Hanoï, nous étions évacués et le précepteur aussi.

Je pensais que les adultes ne pouvaient pas comprendre l'anxiété des enfants. Je me rappelle qu'une fois, ma mère avait dû être hospitalisée quelques jours pour une petite intervention chirurgicale au sein. J'avais tellement peur qu'elle ne meure mais je ne fis part à personne de mon angoisse. La nuit, je pleurais en silence en imaginant que nous étions orphelins. Mon frère irait certainement chez ma tante aînée mais ma sœur et moi, que deviendrions-nous? Nous devrions sûrement nous séparer dans des familles différentes? Quel triste sort d'être orpheline de père et de mère à la fois. Combien ma mère nous était chère.

Evoquant mon enfance et ce qui me tenait le plus à cœur, hors de l'amour de ma mère et sa protection, je pense à la bibliothèque de mon père avec les deux armoires de livres où est né mon amour pour la lecture, aux jardins merveilleux de mon oncle qui avaient nourri mon imagination, mon amour pour la nature, le sens de l'observation et le respect de la diversité des choses, aux outils pour le sport très utiles pour la

culture physique. Malgré les guerres qui ont détruit presque tous ces legs, l'héritage culturel a perduré toute ma vie. A part cela, que de tristes souvenirs avec ma grand-mère paternelle autoritaire et irascible.

Les premières conversations

Plongée dans mes souvenirs, je ne m'aperçus pas que la musique s'était arrêtée. La lune avait disparu du firmament. L'air était frais. Je rentrai dans le lit et m'endormis aussitôt.

Le lendemain, sur le chemin vers l'aéroport, je fus surprise de ne voir dans les boutiques que des hommes assis sur le plancher. Même les marchands ambulants qui poussaient des charrettes de marchandises étaient des hommes. C'était différent de chez nous. Nous étions en terre d'Islam. Je savais que le Pakistan s'était séparé de l'Inde, créant ainsi un Etat musulman tandis qu'en Inde beaucoup de religions étaient pratiquées, telles l'Hindouisme, le Bouddhisme, le Christianisme et bien d'autres. Je vis très rarement des femmes dans la rue. Elles cachaient leurs visages dans de larges foulards ne laissant apparaître que leurs yeux. Dans la rue de la Soie à Hanoï il y avait des musulmans en costume traditionnel avec un bonnet de velours pourpre, ils tenaient des boutiques de soie et l'on n'avait jamais vu des femmes au dehors. Pourtant les boutiques indiennes dites *Bombay* étaient tenues par des hommes vêtus à l'européenne. Au magasin

Chaffangeon rue *Trang Tien*, j'ai rencontré quatre jeunes filles indiennes qui habitaient près de chez nous et qui portaient des robes comme les Françaises. Elles vendaient des bonbons de meilleure qualité. Chaque dimanche j'aimais contempler ces gracieuses jeunes filles aux cheveux ondulés qui vont à la messe en portant leur sari au voile flottant. Elles étaient naturalisées françaises, venant de Pondichéry.

C'était mon deuxième jour de voyage. Il faisait beau. Aucun nuage. L'avion volait au-dessus du Golfe d'Oman en longeant la côte. Des voiliers blancs voguaient groupés le long de la côte. Au large, l'océan était du même bleu que le ciel. On n'aurait pas distingué le ciel de la terre si de temps en temps un paquebot ne laissait traîner ses petits sillages blancs d'écume. Quelle paix! J'étais heureuse de contempler le ciel et l'océan si larges et si limpides sans aucun nuage pour entraver la vue. Je me rappelai les voyages de Saigon à Marseille, en bateau, en troisième classe, de mon père, mon oncle et mon frère, qui duraient un mois. Ils avaient un mal de mer terrible sur l'Océan indien. Le chemin en quête de la civilisation occidentale était aussi pénible que du temps de mon arrière-grand-père pour les candidats allant de Hanoï à Hue pour passer le concours mandarinal à la Cour du roi, traversant forêts et dunes de sable à pied. Le rêve de tous les candidats étaient: être reçu Docteur, ambassadeur en Chine puis ministre de la Cour. Mon arrière-grand-père maternel avait accédé à ses trois vœux mais à la fin de sa vie il disait qu'il en avait de la

rancœur... il n'avait pas achevé de dire ce mot qu'il était déjà parti pour toujours...

Après le Golfe d'Oman, nous avons survolé le Golfe Persique et la côte iranienne, l'ancienne Perse, grand pays d'Asie de l'Ouest, riche en ressources naturelles. Puis nous avons fait escale à Bahreïn sur l'archipel près de l'Arabie. Sous protectorat britannique, Bahreïn était un port libre de taxe douanière, connu pour ses cigarettes anglaises renommées à bon marché. Avant mon départ, mes cousins en France m'avaient suggéré d'acheter des cigarettes avec toutes mes livres-sterling. Je voyais que mon voisin et tous les passagers en avaient acheté et je fis pareil. Certains passagers souriaient en voyant une jeune fille vietnamienne en tunique traditionnelle qui ne fumait pas mais qui achetait comme eux des boîtes de Craven-A, gros chat noir sur fond rouge, et des boîtes de 555 jaunes et encore sous le bras deux cartouches Philip Morris! Toute confuse, j'étais rouge jusqu'aux oreilles. Nous avons survolé la péninsule arabe tout l'après-midi. J'essayais de repérer des chameaux dans le désert mais impossible. Que du sable blanc éclatant. Je fermis le hublot.

- Vous fumez? La voix de mon voisin se fit entendre.

- Non merci.

- Vous permettez?

- Je vous en prie. Je hochai la tête en pensant qu'il était bien courtois pour me demander cela, tandis que toute la cabine était déjà remplie de la légère fumée parfumée des cigarettes anglaises. Je le regardais en

diagonale. Il alluma sa cigarette, aspira longuement une bouffée puis rejeta un petit nuage informe. Entre Bahreïn et Beyrouth, le cendrier fut plein de mégots mal éteints.

Dans mon désœuvrement je tirai de mon sac une feuille de papier et je griffonnai la carte du sud de l'Asie de l'Extrême-Orient jusqu'à l'Europe. Je mis des points et le nom des villes où nous avons déjà fait escale sans oublier de dessiner le trajet en bateau avec les ports de Saïgon, Singapour, Colombo, Djibouti, Port-Saïd, Marseille. Je savais par cœur ces noms car mon père qui aimait garder des souvenirs en bibelots nous avait rapporté des statuettes, de singes, d'éléphants, ... achetées lors de ses escales dans chaque pays. Toute petite j'adorais la géographie et les cartes, les noms des pays que j'avais découverts dans le Petit Larousse illustré et les atlas de la bibliothèque de mon père.

- Vous êtes bonne en géographie? Me demanda mon voisin.

- Toute petite, j'aimais la géographie. J'étais souvent malade. Pendant les convalescences je n'avais aucun jouet et les livres étaient ma distraction.

- Je comprends.

- Dès le cours élémentaire, je connaissais par cœur les fleuves français, la Seine, la Loire, la Garonne et le Rhône. Et même les chaînes de montagnes: les Alpes, les Pyrénées, et le Massif Central.

- Avez-vous jamais pensé les voir, en réalité?

- Non ni ma mère, ni moi. Il y avait des cartes postales envoyées par mon père et mon oncle. Cela me suffisait.

Gentil, mon voisin m'assura: « verrez, vous pourrez voir tous ces endroits. Le chemin de fer français est très pratique. Moi aussi j'aime voyager. C'est pour ça que j'ai pris un contrat de trois ans pour ma carrière d'ingénieur en électricité à Hanoï. Je voulais connaître le Vietnam, mais avec la guerre, je ne connais que Hanoï, Haiphong et la baie d'Halong.

Je me déridais soudain, insistant sur le pacifisme de mon peuple, arguant que la plus grande partie des provinces du Vietnam avaient des noms, qui à l'origine, signifiaient «paix», «calme», «tranquillité» (Hoa Binh, Thai Binh, Quang Yen, Vinh Yen, Quang Binh, Binh Thuan etc.). Je remarquai que mon voisin avait des mains blanches et fines, des mains de lettré. Je ne l'imaginais pas un fusil ou un revolver entre les mains. Cette réflexion me surprenait moi-même. A mesure que je m'éloignais de mon pays je commençais à prendre mes distances avec ce que j'avais vécu. Je prenais conscience de ce qui m'était extérieur.

- A Paris, dans quelle faculté êtes-vous inscrite?

- Je me suis inscrite à La Sorbonne, en Mathématiques, Physique et Chimie.

- Je ne savais pas que les filles entraient en sciences mathématiques. Chez nous la plupart choisissent les lettres et les langues étrangères.

- À vrai dire j'aime les lettres, l'histoire et la géographie. Mais dans notre famille élargie mes cousins et mon frère ont choisi la carrière d'ingénieur ou les mathématiques. Et puis selon ma mère, mon père avait dit que nous manquions d'esprit scientifique. Il

nous faut avoir un style de pensée nouveau et non seulement des connaissances et des techniques. Pour moi Marie Curie et Louis Pasteur étaient mes idoles pour leurs bienfaits envers l'humanité.

Mon voisin acquiesça.

- Vous serez à la Cité universitaire?

- Il me semble que c'est difficile d'y trouver une place. Au début je serai chez ma tante. C'est un peu loin. Il faudra changer de métro pour aller à la faculté. Beaucoup d'épreuves m'attendent...

Le temps passait vite. L'avion descendit sur Beyrouth, capitale du Liban qui s'ouvre sur la Méditerranée. C'était le crépuscule. Nous avons dîné sur la terrasse d'un restaurant magnifique. Peut-être nous offrait-on un festin avec beefsteak, pommes de terre frites, vin, fromage, fruits car c'était le dernier repas du vol et le meilleur pour avoir un souvenir inoubliable. Et pour la première fois depuis que j'étais en avion j'avais un compagnon de voyage gentil qui partageait avec moi ce repas délicieux. Le beefsteak épais comme la tranche de ma main, était tendre, un filet de liquide rose s'en échappait à la moindre pression. Que c'était bon! Mais comme j'étais encore mal à l'aise avec mon couteau et ma fourchette! Mon voisin n'allait-il pas voir ma gaucherie? Je l'observai. Il coupa sa viande avec aisance. Je l'imitai.

Il me raconta alors, devant ma rougeur et les yeux fixement baissés, que la première fois où il avait dû se

servir de baguettes, il en tenait une dans chaque main, comme les batteurs.

Le vent frais de la Méditerranée était réconfortant.

- Le Liban était un pays sous mandat français depuis la première guerre mondiale –m’expliquait mon voisin . Ce pays a obtenu l’indépendance pendant la seconde guerre mondiale. La gastronomie est d’influence française.

- J’aime bien le beefsteak.

Le dessert était encore plus attrayant avec des fruits de la côte méditerranéenne. Mon voisin sourit en me regardant goûter une grappe de raisin, après une longue hésitation devant ce panier regorgeant d’oranges, de pommes et de raisins odorants. Je me souvenais des grappes de raisin de la rue des Voiles à Hanoï, bien accrochées sur les vitrines des boutiques chinoises. C’était du luxe. Pour moi, enfant je n’avais goûté que des raisins secs dans des boîtes aussi minuscules que les boîtes d’allumettes.

- Profitez-en, me lança-il. Ils sont bien meilleurs ici qu’à Paris. Ils sont frais. Vous verrez au resto, c’est tout différent.

Et il me racontait alors ses déjeuners au restaurant universitaire, les queues, le plateau à la main, les yeux aux aguets en quête d’une place libre, la course à la place libre. Je l’écoutais attentivement. C’était ma première information sur la vie en France, le premier renseignement concret. Je regrettais de ne pas avoir bénéficié plus tôt de sa présence pour me renseigner. J’étais totalement dépaysée. Tout ce que je savais de la

France, je le tirais des romans de Victor Hugo, d'Anatole France, d'Alphonse Daudet...

L'orage sur la Méditerranée

J'éprouvais un pincement au cœur en quittant ma place pour retourner dans l'avion. Je regrettais qu'on ne nous laisse pas dormir une nuit bien tranquille sous le vent frais de Beyrouth au lieu de nous enfoncer dans les ténèbres. Je ne pouvais rien distinguer dans l'obscurité, J'aurais tant aimé voir les îles grecques avec leur mythologie déjà gravée dans ma mémoire. J'aurais tant aimé apercevoir même en un clin d'œil Athènes et ses monuments splendides, gloires de la civilisation grecque, au petit matin sous le soleil. Dans ma tête les noms des philosophes Socrate, Platon, Aristote se mêlaient aux mathématiciens Thalès, Pythagore, Euclide.... Pendant les vacances j'avais lu l'Odyssée, en français. C'était passionnant, le récit des péripéties du retour d'Ulysse à Ithaque, son pays, après la guerre de Troie, qui avait duré dix ans. Je n'aimais pas l'Iliade, mais l'Odyssée, je l'ai relu plusieurs fois avec joie.

Avec le vin rouge je m'assoupis. Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi. Je me réveillai en sursaut quand on nous a dit de mettre la ceinture de sécurité. L'avion secouait terriblement. J'écartais le volet du hublot. Des nuages tourbillonnaient avec une vitesse surprenante sous l'éclat des éclairs suivis immédiatement de coups de tonnerre. Je tressaillais. C'était l'orage. J'ai toujours eu une peur affreuse des

orages. Petite, chaque été dès le mois de Juin j'étais déjà anxieuse des nuits d'orage. Lorsque les éclairs jaillissaient, je me blottissais contre ma mère et je me bouchais les oreilles pour atténuer les grondements du tonnerre. Mais à la maison on était bien tranquille. Tandis qu'ici, j'imaginai qu'on était la cible de la colère de Zeus, dieu de la pluie et de la foudre qui nous tyrannisait à son gré. J'avais la chair de poule et mes genoux tremblaient quand j'ai vu le mécanicien apparaître et venir derrière moi pour resserrer les vis de certaines planches... Mon Dieu, que pouvait-il nous arriver? Si le vent entraît par les fentes des planches desserrées ou si la foudre frappait notre carlingue? Nous tomberions dans la mer et deviendrions la proie des poissons. Perdre la vie inutilement à dix-huit ans? A la fleur de l'âge. Tant de rêves envolés d'un coup. Et sans ma mère et mes proches pour dire adieu. Quel sort infortuné. Pourtant toutes mes amies m'avaient dit que j'avais de la chance de poursuivre les études à l'étranger avec une belle situation en perspective. J'éprouvais de la rancœur. Je me disais: «Non je ne veux pas, ce ne serait pas juste.» Ce serait trop bête de mourir ici, dans cet avion. A travers toutes les épreuves, les bombardements, la prison, les tortures, je ne l'avais jamais pensé avec une telle violence. Tout-à-coup je sentis qu'une force me poussait comme si j'étais sur une balançoire qui montait très haut en quelques secondes et puis je retombai dans le vide et tout ce que j'avais dans le ventre jaillit au dehors. Je saisis le sac déjà préparé devant moi. Adieu le festin du

soir. Je vomissais tout. Tout ce qui était bon, après la sécrétion gastrique devenait un affreux magma. Dans toute la cabine on entendait des... oo... ooc... et ôông...ôôc. Je ne savais pas combien de temps ce jeu du suprême Dieu de l'Olympe durerait. Jusqu'au moment où je ne regrettais plus rien, où la vie devenait insignifiante et où mon corps n'était qu'un chiffon déchiré, j'ai entendu le haut-parleur qui rassurait les passagers: «Nous atterrissons à Athènes», «Nous sommes sauvés» me chuchotai-je. J'essayai à la hâte mon visage et je restais collée à mon siège, vidée.

Déjà debout, mon voisin m'encourageait d'un signe à la main en me disant amicalement: «Mettez votre veste. Nous sortons. Il fait froid ici.» Comme une enfant sage, j'enfilais lentement ma veste et je sortis de mon sac le foulard en laine blanc que j'avais tricoté pour mon départ, puis je le mis autour de ma tête. Je voulais être la dernière à descendre de la cabine. Dehors, sur la passerelle le vent de la Méditerranée fouetta mon visage et le foulard s'échappa de ma tête. Par réflexe je lâchai la rampe, je le rattrapai à temps et je tombai. Mon compagnon, anticipant ma faiblesse était derrière moi. Sa main ferme me rattrapa par le bras, m'entraîna à passer les dernières marches. Puis il me dit comme un ordre «Tâchons de courir. La cafétéria est tout près.» Tandis qu'il courait en m'entraînant par le bras je me rappelai du temps du collège quand j'avais reçu un 1er prix pour une course autour du stade de Hanoï et un nouvel élan me poussa à courir plus vite. Étant bien assise sur une chaise à la cafétéria tiède je me mettais à

respirer bruyamment. Peut être mon compagnon me trouva livide, il me demanda l'air inquiet «ça ne va pas?»

- Je ...suis ... sauvée... » - lui répondis-je en secouant ma main.

- Une tasse de café chaud vous ferait du bien.

Une dame de service nous donna une tranche de pain d'épices parsemée de raisins secs, du lait condensé et du café noir. Je regardai mon compagnon qui mélangeait le lait et le café, puis il mit la tasse devant moi en souriant. Mon cœur se mit à battre à coups accélérés. C'était bizarre de découvrir que le cœur est vraiment le siège de l'émotion... Sauf ma mère jamais de ma vie quelqu'un ne m'avait touchée de la sorte, et c'était un jeune homme. J'avais envie de pleurer en pensant à mon père décédé qui ne m'avait laissé aucun souvenir. Pourtant ma mère m'avait raconté qu'il aimait prendre soin lui-même de ses enfants à la différence des autres pères qui restaient à l'écart des petits ayant peur de perdre leur autorité paternelle selon le confucianisme. Je regrettais tant de l'avoir perdu si tôt. Combien il me manquait! Mon compagnon rompit le silence.

- Prenez vous ce pain d'épices avec le café? Vous êtes déjà en Europe. Vous devez vous habituer aux friandises d'ici.

J'entourai des deux mains la tasse bien chaude et je commençai à siroter le café au lait. Je sentis la chaleur sur mes doigts gelés. C'était réconfortant d'avoir du lait dans mon estomac vide. Il me semblait qu'après

des heures d'effroi et d'horreur, c'était comme si l'on avait échappé à la mort et je retrouvais mon optimisme, je devenais plus tolérante. Ma discrimination de race et de genre était bannie d'un seul coup. Je me hasardais à parler à mon compagnon:

- Vous avez un frère ou une sœur?

- J'ai un frère et une sœur beaucoup plus jeunes.

- Ah! Je pense que vous savez bien vous occuper des autres.

- Mon père est ingénieur hydraulique. Il était souvent absent. J'aidais ma mère à prendre soin de ma sœur cadette.

En voyant sa spontanéité je me disais: on nous a enseigné qu'il faut toujours se méfier des hommes, mais je trouve qu'il est sincère. Il me considère comme sa sœur. Je me sentis plus à l'aise lorsqu'on nous annonça que le départ serait retardé d'une heure. Mon compagnon s'esquiva puis il rapporta deux tasses de café chaud et du pain à manger. Je reprenais un peu de vivacité et je commençai à bavarder.

-Vous savez, toute à l'heure je pensais que nous allions mourir. Dans ma vie j'ai trois fois frôlé la mort. Dans mon enfance une fois j'ai été gravement malade, j'avais très peur de la Mort sous la forme d'un squelette blanc couvert d'un drap noir avec une faux à la main, qui venait à mon chevet pour faucher ma vie. La deuxième fois, ce furent les bombardements non loin de notre école primaire, la terre tremblait sous nos pieds, beaucoup parmi nous pleuraient et la sœur nous disait: «Priez la Sainte Vierge.» Tout de suite on

entendait la prière: «Je vous salue Marie pleine de grâce, le Seigneur est avec vous....» Et cette fois ci...

Mon compagnon fumait en silence. Il écoutait mes babillages et de temps en temps il souriait gentiment. Cela m'encourageait à exprimer mes pensées.

- Vous savez pendant l'orage, j'ai pensé qu'en passant au dessus de la Grèce, le royaume de Zeus, le dieu suprême du Mont Olympe avait vu que dans cet avion il y a des combattants qui ont participé à des crimes de guerre sur la population et qui ont détruit la nature... Et Zeus nous a puni par l'orage épouvantable. Son message: Il vaut mieux vivre en bonne entente et préserver la nature. Retenez bien: «Qui sème le vent, récolte la tempête.»

Mon compagnon se dressa de sa chaise, éteignit sa cigarette. Il me regardait droit dans les yeux et me rétorqua: «Mais vous et moi, nous sommes des civils. Nous ne faisons de mal à personne. Pourquoi Zeus nous châtierait-il?»

Mon français ne me permettait pas de vraiment discuter. Je ruminais seulement dans ma tête: Dans l'Odyssée, Homère voulait nous transmettre un message: à quoi bon les rancunes et les colères du dieu de la mer Poséidon qui entravait le retour d'Ulysse? Malgré tant de péripéties et de souffrances, à la fin Ulysse était rentré dans son pays natal et avait retrouvé son père, son épouse, son fils, grâce à son courage, sa volonté et ses ruses et l'aide de la déesse Athéna qui l'accompagnait partout. Franchir les ressentiments, les convoitises, l'arrogance et la cupidité... les vertus

humaines telles que l'amour familial, la fidélité, la constance dans l'amour, triomphaient.

Je me contentais de lui dire: «Je pense que grâce à notre présence Zeus a apaisé sa colère sans quoi un coup de foudre sur notre carlingue et nous tombions tous au fond de la mer et devenions la proie des poissons...

Mon compagnon éclata de rire et moi aussi je me mis à rire mais sans éclat. Depuis mon départ c'était la première fois que je riais. Il alluma une autre cigarette. Tandis qu'il fumait je buvais mon café à petites gorgées. Après une pause, il me dit:

- J'ai vécu la seconde guerre mondiale. Ma grand-mère maternelle avait une maison à deux étages à la campagne. Dans mon enfance nous, les gosses allions l'été en vacances chez elle. Nous faisons la cueillette des champignons dans les clairières, pêchions des poissons, des écrevisses dans les ruisseaux. Sous l'occupation allemande, les officiers nazis occupèrent cette maison et s'en fut fini le bon vieux temps! La guerre a tout bouleversé.

Je l'écoutais en pensant qu'il n'était pas du côté de la reconquête de l'Indochine. . La solitude devait lui pesait. Je me disais s'il n'y avait pas eu de guerre, selon le Modus vivendi du 14 septembre 1946, le Vietnam aurait accueilli des experts, des techniciens, en priorité des ressortissants français... dans un esprit de cordialité et de confiance mutuelle. C'est dommage que les hostilités aient introduit de la tension dans les

relations franco-vietnamiennes. C'était tellement compliqué... C'est vraiment triste les guerres. Je continuais la conversation:

- Vous savez de tous les temps notre peuple a aspiré à la Paix. Par exemple nous avons la province de Ninh Binh (qui signifie tranquillité) où il y a eu une grande bataille en 1951 et le jeune lieutenant Bernard de Lattre, le fils unique du général de Lattre a été tué dans son poste au sommet de la petite montagne de Non Nuoc. Il faut souligner que Non Nuoc était un site pittoresque très célèbre du Vietnam où le roi Tu Duc et de nombreux poètes ont écrit des poèmes. Les militaires français ont fait une grave erreur en construisant ce poste provocant et en brandissant des mitraillettes pour tuer les paysans qui travaillaient la terre aux alentours. En 1952 j'ai vu dans Paris-Match les photos des funérailles du général de Lattre qui était mort à Paris. C'était douloureux de voir son épouse qui avait subi en une année, le deuil de son fils unique et de son époux. Si la guerre n'avait pas eu lieu il n'y aurait pas eu tant de morts de jeunes, des deux côtés. Je m'arrêtais en pensant que peut être j'allai trop loin. Pourquoi j'avais parlé avec un jeune homme français inconnu de ces problèmes délicats?

- C'est triste en effet...

Nous sommes restés silencieux jusqu'au moment où le haut-parleur nous appela pour regagner l'avion pour

Marseille. Il faisait encore nuit. Il pleuvait encore. On n'a rien vu d'Athènes quand l'avion a pris de la hauteur. Adieu la Grèce. Avec le regret de n'avoir pas vu ces sites célèbres si longtemps attendus! Je me disais que s'il y avait un esprit de fraternité entre les peuples du monde entier, il vaudrait mieux organiser des Jeux olympiques et déployer la force et l'adresse des muscles et l'endurance dans le sport et l'athlétisme que de faire ces guerres de domination et d'exploitation des plus forts sur les plus faibles. Sous l'effet du café je ne pouvais pas dormir mais j'étais dans un état d'affaissement total.

La dernière étape

Au matin, nous atterrissions à Marseille dans la brume. C'était l'automne. L'air était sec, frais mais pas froid. Cette ville me fut tout de suite familière contrairement aux autres escales du voyage. Mon cousin Khuong nous avaient beaucoup parlé de Marseille où il avait vécu comme interprète auprès des ouvriers non spécialisés (ONS) venus en France au début de la seconde guerre mondiale. Nous sommes restés au restaurant de l'aéroport. On nous servit un croissant et un café au lait. Que c'était bon ce croissant doré croustillant et feuilleté. Après ce petit déjeuner délicieux, je dis à mon compagnon:

- Le croissant et le lait sont bien meilleurs qu'à Hanoï. J'ai un cousin qui a une pâtisserie à Hanoï mais les croissants ne sont pas si appétissants.

- Certainement, le lait et le beurre sont plus frais ici. Et puis il y a l'art de faire...

- On m'avait dit que les Français de métropole sont plus courtois que ceux qui s'installent dans les colonies. Ils ne sont pas si hautains. À vrai dire, cela dépend des personnes. Les professeurs, les médecins... pour la plupart ne se comportaient pas comme les colons ordinaires et les administrateurs. Par exemple nous rendons hommage au microbiologiste suisse-français Yersin qui a consacré toute sa vie à l'épidémiologie, resté à Nha Trang jusqu'à sa mort. Il y a une rue Yersin à Hanoï, Saigon et Nha Trang. C'est lui qui a découvert Dalat et y a créé cette ville de villégiature remarquable. Je me rappelle qu'à l'époque coloniale, en classe maternelle à l'institut catholique Sainte Marie, j'ai connu sœur Françoise, elle était très gentille toujours souriante et très indulgente. Si j'ai retenu des comptines et des chansons françaises c'est grâce à elle. Dans les classes, les filles des administrateurs français étaient terribles. Elles nous regardaient avec mépris comme si nous étions des indigènes de seconde catégorie. Pourtant nous, les «annamites», nous étions les meilleures élèves.

Je m'arrêtais. Je pensais que ce n'était pas juste de dire tout cela à un Français très gentil et qui m'écoutait. Mon compagnon avait l'air triste. Il fumait en silence. Je me penchais sur ma tasse de café, j'y ajoutais un peu de sucre et le mélangeais sans rien dire. Après un soupir, je continuais: J'ai un cousin de ma mère qui connaissait les caractères chinois et la langue française.

Il travaillait à l'Ecole française d'Extrême-Orient à Hanoï. Il avait remarqué que les experts français étaient très courtois et modestes. Ils connaissaient de manière approfondie notre culture. Ces chercheurs étaient exemplaires. Nous avions des relations de collaboration cordiales et confiantes. J'espère qu'à l'avenir, quand la guerre sera finie, une génération de jeunes qui n'auront pas d'idées fixes sur la gloire et la grandeur de l'empire français auront des relations basées sur la compréhension mutuelle et la confiance réciproque. Mon compagnon me regardait droit dans les yeux. Il me dit doucement:

- Je suis d'accord avec vous.

Dans mon for intérieur je pensais avoir trouvé une âme sœur qui me comprenait. Mais c'était un inconnu. Je ne connaissais pas son nom. Nous n'avions pas l'habitude de retenir les noms étrangers. Je me souvenais que nous avions deux voisines françaises jusqu'en 1952, nous ne connaissions pas leurs noms. La villa contiguë à droite de la nôtre appartenait à la veuve d'un officier retraité. Elle habitait seule dans sa maison à un étage. Un cuisinier et un serviteur s'occupaient du jardin, partageaient le rez-de chaussée. La superficie du jardin était plus grande que la nôtre. Il n'y avait qu'une pelouse et des arbres tropicaux exotiques qui donnaient de l'ombre. Après la mort de son mari au début des années 40, elle vécut recluse... Nous l'appelions: Mme la veuve de l'inspecteur militaire. De temps en temps je la voyais habillée d'une robe noire et d'un chapeau noir à voilette noire. Elle allait à pied faire des courses aux

magasins français de la rue Trang Tien. De l'autre côté c'était la cité Krug avec ses villas construites par l'architecte Krug qui avait participé à la construction de la banque d'Indochine. Il avait acheté un lotissement qui se trouvait à cheval sur les boulevards Rialan (Phan Chu Trinh) et Gambetta (Tran Hung Dao). Il a construit beaucoup de maisons, pour la plupart des villas mais aussi des «maisons tubes» boulevard Rialan dont les sept locataires étaient des Indiens venant de la Pondichéry française. Quand cet architecte rentra en France il laissa à sa concubine et sa fille métisse quelques villas de la cité qui portait son nom. On appelait cette cité en vietnamien «*ngõ tây Cú*» ce qui signifiait «la ruelle du français Hibou» - le mot Krug selon la prononciation vietnamienne, *Cú* veut dire le hibou. Ce mot avait une connotation péjorative, il signifiait que les gens n'aimaient pas ce monsieur venu de l'Occident. Ou plus simplement que tout le monde aime la moquerie. La riche héritière était très arrogante tandis que son mari était sympathique selon la servante... On l'appelait Monsieur N° 10 (du numéro dans la rue). Le couple n'avait pas d'enfant mais une servante pour madame, un boy pour monsieur, en plus d'un cuisinier et d'un chauffeur. Cette dame avait une marchande de fleurs et une marchande de dentelles attitrées, en costume traditionnel de la paysannerie qui venaient chaque semaine chez elle et faisait de la réclame devant sa porte. La marchande de fleurs avait des glaïeuls, des gueules-de-loup, des oeillets etc... dans les paniers de la palanche tandis que la marchande

de dentelles portait ses marchandises dans une grande corbeille sur sa tête.

Nous n'avions aucune communication avec nos voisines françaises. Jamais un salut. Une indifférence totale des deux côtés. Après le retrait des troupes du corps expéditionnaire dans les provinces frontalières de Cao Bang, Bac Kan, Lang Son en octobre 1950, les résidents français de Hanoï savaient que l'ère du colonialisme était finie. Ils vendaient leurs maisons et partaient tous à Saigon, Dalat ou retournaient en France. C'était bizarre que ce bref échange avec ce jeune ingénieur français m'ait tant touchée. C'était un inconnu. Je ne savais rien de lui, même pas son nom. Cette apparition était comme une étoile filante qui jaillissait des ténèbres.

Pour sa dernière étape, l'avion s'envola au dessus des nuages blancs. Le paysage au dessous était invisible. Le ciel était gris. Je me sentais très triste. Le jour du départ, j'étais nostalgique en pensant à mon pays et à mes proches. Mais à la fin de ce voyage, je me demandai pourquoi cette tristesse m'envahissait au point de sentir mon cœur oppressé dans ma poitrine. Je me hâtais de dire adieu à mon compagnon de peur que l'émotion ne me coupe la parole. Je me penchai vers lui en disant d'une voix basse étranglée: «Je vous remercie de m'avoir aidée dans ces moments difficiles... sans quoi je ne sais pas comment je me serais débrouillée... partie toute seule à l'étranger... Maintenant je dois écrire une lettre à ma mère pour l'envoyer le plus tôt

possible en arrivant à Paris. Aujourd'hui c'est son 45e anniversaire.»

- Mais moi aussi, je suis ravi d'avoir été votre compagnon de voyage – répondit- il doucement en souriant.

Par discrétion, dès ce moment il sortit un livre et le lut tandis que je sortais de mon **sac** quelques feuilles de papier et mon stylo. Je commençais à écrire une lettre à ma mère:

Dans l'avion de Marseille à Paris le 6 Novembre 1953

Maman chérie,

Je me souviens que c'est aujourd'hui ton 45e anniversaire et je ne suis pas à la maison, près de toi pour t'adresser mes vœux. Loin de toi, je comprends combien tu me manques et surtout je me souviens de ta bienveillance, ton abnégation immense pour nous, orphelins de père depuis si longtemps. Et maintenant je suis la dernière à entrer à l'université selon les vœux de notre père. Tu t'es préoccupée non seulement de notre éducation et de notre instruction mais tu nous as montré l'exemple par ton courage pour affronter les obstacles de ta vie de veuve en ces temps de guerre trop longue. Tu nous as transmis l'amour, la confiance en la vie et la volonté de vaincre les épreuves si pénibles soient-elles.

Je posai mon stylo. C'était difficile de mettre sur le papier ce qui était comme un flot de pensées coulant dans ma tête. En même temps le désarroi de la

séparation à venir avec mon voisin m'envahissait. Plus que jamais le bruit de moteur de l'avion m'exaspérait. On avançait vers Paris. Mes doigts noués sous le menton, mes coudes sur la petite table, je poussais un soupir. J'essayais de me concentrer uniquement sur ma mère et lui parlais en pensée.

«Maman, tu as dû remplacer notre père. Je sais que tu devais faire front à tant de besoins quotidiennes mais tu nous guidais toujours dans la bonne direction. Sans intelligence tu n'aurais pas pu remplir ce double rôle et nous, tes enfants n'aurions pu être bons élèves. J'ai vraiment eu de la chance d'avoir une mère qui n'ayant jamais été à l'école, qui ne connaissait aucune langue étrangère nous a pourtant encouragé à apprendre les langues française et anglaise. Sinon j'aurais été comme sourde - muette étant la seule Vietnamiennne parmi des étrangers dans cet avion. Tu comprenais nos besoins et tu nous procurais les moyens pour les satisfaire.»

Le voyage touchait à sa fin. Mais j'aurai voulu que le temps s'arrête et que l'on vogue toujours dans l'espace. Je redoutais la séparation inévitable d'avec mon voisin. Je tâchais de continuer ma lettre:

Ne fais pas trop de souci pour ta fille. Avec le bagage que tu m'as offert je suis prête pour un bon départ dans la vie, j'ai assez de confiance en moi pour affronter les épreuves. Je te remercie infiniment pour ton soutien. Pour ma part, ayant échappé au danger, je pense

*beaucoup à toi et à la guerre qui s'intensifie. Maman, je sais que tu es bouddhiste mais tu ne vas à la pagode que le premier jour du Nouvel An. Pour toi le bouddhisme n'est pas une religion mais une Voie à suivre comme dans le confucianisme, tu pratiques l'auto-éducation, tu cultives sans cesse tes facultés intellectuelles et en même temps tu crées un espace intérieur rempli de richesses spirituelles que j'admire et je tâche de te suivre. Tu connais bien la loi implacable de la cause à effet du bouddhisme. Je me rappelle un adage indien: **L'amour qui puise dans la sagesse est un trésor immense**. Nous avons eu de la chance de recevoir l'amour d'une telle mère.*

Chère maman, je sais que tu n'es pas devenue institutrice comme tu aurais voulu l'être mais tu étais une vraie maîtresse en famille. Notre père avait préparé pour toi cette carrière pour nous aider après sa disparition

Bientôt l'avion va descendre sur Paris, et certainement mon frère m'accueillera. Je termine ici ma lettre et je te souhaite mes meilleurs voeux pour ton anniversaire. Ta fille qui t'aime.

Dam Thu

Je regardais ma montre. Dans une demi-heure on arriverait à Paris. De ce moment je n'ai plus aucun souvenir. Je ne me rappelle plus rien ce qui s'est passé autour de moi, ce que j'ai fait à l'aéroport du Bourget. J'ai oublié totalement la présence de mon compagnon de route. Je ne le voyais plus. Une mélancolie

s'emparait de moi. Il me semble que je ne lui ai même pas dit au revoir en le quittant. Je redoutais la séparation. Comme au départ, je redevins la petite huître hermétiquement close, indifférente à tout. Muette je me renfermais sur ma peine. Mais la tendresse, la sollicitude de ce compagnon étranger, je les gardais au fond, tout au fond de mon cœur, de mon âme. Je l'ai gardée comme une précieuse petite perle, vivante et fragile. Je ne l'ai montrée à personne.

Deux semaines après mon arrivée à Paris, j'ai reçu une lettre de ma sœur. Elle me racontait que ma mère avait été ravie en lisant ma première lettre. Tandis que dans sa lettre pour moi, elle disait qu'elle était très touchée car je lui rappelais mon père quand il était parti en France pour la première fois à Toulouse. Des trois enfants je lui ressemblais le plus par mon goût pour la littérature et par ma manière d'exprimer les sentiments. Deux mois après j'étais habituée à aller aux cours à la Sorbonne de la rue Saint Jacques à la rue Cuvier. Fin février 1954, ma sœur m'annonçait qu'une sommation à comparaître au tribunal militaire était parvenue à la maison. Le bureau du gouverneur du Nord Vietnam ne savait pas que la Sûreté m'avait accordée le visa de sortie pour aller faire des études en France. Puis la bataille de Dien Bien Phu avait éclaté en mars avec une telle ampleur. En fin de compte après les Accords de Genève en Juillet 1954 la paix longtemps désirée était revenue.

Trois années d'exil

Au moment de mon départ, je ne pouvais pas imaginer comment serait ma vie d'étudiante à Paris. On était en novembre. J'étais frileuse et mon frère m'avait emmené aussitôt acheter, manteau, bottes et autres vêtements chauds. Ma mère avait souhaité que j'affiche mon identité nationale et, à cet effet, elle avait préparé mon trousseau composé de six *áo dài* (tunique vietnamienne) et des pantalons noirs et blancs en satin pour les différentes saisons. C'était amusant d'avoir une tunique en étoffe ouatée bien chaude, mais ce n'était pas pratique puisque lorsqu'il faisait froid, on la portait dehors et dans la salle de classe, où il y avait du chauffage. Donc je portais un pantalon européen en laine en hiver et les tuniques vietnamiennes les autres saisons, mais je ne portais jamais de robe ni de jupe comme les étudiantes françaises de cette époque.

La nostalgie était prégnante. À Hanoï, il me fallait cinq minutes à vélo ou quinze minutes à pied pour aller à l'université. À la faculté des sciences de Hanoï, en MPC il n'y avait qu'une dizaine d'étudiants à l'inscription, tandis qu'à Paris le jour où je me suis inscrite à la Faculté des Sciences, il y avait une très longue queue. J'étais entourée de jeunes étudiants bien plus grands que moi et je devais lever la tête pour ne pas manquer d'air. J'étais en retard d'une dizaine de jours pour les cours. À mon premier cours, j'ai été très surprise de voir tant de monde dans le grand amphithéâtre de La Sorbonne. Il y avait peut-être trois cents places assises, mais le nombre d'étudiants était

plus élevé. Ainsi, il m'était difficile de trouver une place en bas non loin du professeur pour mieux l'écouter. J'ai essayé de venir plus tôt, trente minutes avant l'arrivée du professeur, mais des étudiants avaient déjà mis des foulards pour réserver des places. Moi, j'étais toute seule, sans aucune camarade. Comment faire? Le seul moyen était de rester au pied de l'escalier. Pour me rendre à l'université, il me fallait une heure de trajet. D'abord quinze minutes à pied de l'appartement de ma tante rue de Picpus pour aller à la station Nation. J'ai compté quatorze stations de Nation à Denfert-Rochereau, puis trois encore après un déplacement assez long pour trouver la bonne ligne. Cela mettait environ quarante minutes en métro. Puis, encore dix minutes à pied jusqu'à La Sorbonne. Je me rappelle qu'un jour de neige, je suis sortie quand il faisait encore sombre, la neige crissait sous mes chaussures, j'étais bien emmitouflée de la tête aux pieds, mais mes yeux me brûlaient. La première fois, j'ai trouvé les flocons de neige gracieux quand ils voltigeaient dans l'air, mais sur le pavé c'était moins plaisant.

J'ai dû m'habituer à faire la queue. Si l'on sortait des cours à midi, la queue au Foyer des Mines était très fatigante. Le service était vite fait, mais il fallait porter le plateau assez longtemps en attendant qu'une place se libère, puis une fois assise, il fallait manger vite, car d'autres attendaient. J'avais du mal à me servir d'un couteau qui n'était pas tranchant surtout avec une tranche de viande. À ce moment, on manquait

d'amphis. Dans l'après-midi, entre les deux cours de Maths et de Physique, il fallait courir de la rue Saint-Jacques à la rue Cuvier en passant par la rue des Écoles.

Les Français avec leurs longues jambes y allaient vite et évidemment ils prenaient les meilleures places dans l'amphi. Et moi, comme une biche égarée, comment pouvais-je trouver une place libre dans cette forêt dense même sur l'escalier ou en haut, car l'amphi ici était plus petit. Si c'était en haut, je n'arrivais plus à entendre les professeurs. Il me semble qu'il y avait des étudiants qui ne prenaient pas au sérieux leurs études. Ils y venaient pour prendre du bon temps. On entendait des causeries interminables entre voisins. Je me rappelle qu'une fois, le professeur de Chimie, M. Wiemann, en avait eu assez du bavardage d'un couple d'étudiants, il interrompit subitement son cours et se dirigea en haut pour leur demander leur carte d'étudiant. Mais à son arrivée, ces étudiants avaient déjà repris la pose correcte, immobile et le professeur ne pouvait plus dire qu'ils étaient fautifs. En descendant, il se contenta de dire: «Si vous aimez parler, il vaut mieux aller à la Faculté de Droit.» Mais le professeur d'Analyse ne se souciait guère de l'attitude des étudiants. Il donnait ses cours en parcourant de long en large l'estrade sans avoir besoin de consulter ses papiers. Comme étrangère, je ne retenais pas grand chose de ces heures de cours. Il me fallait aller à la bibliothèque Sainte Geneviève en face du Panthéon, non loin de La Sorbonne pour trouver les

livres de Mathématiques supérieures indiqués par mon frère. Les bibliothécaires étaient très serviables et j'étais très contente de travailler à la bibliothèque grâce à l'ambiance studieuse et confortable en hiver à cause du chauffage central. La vie d'étudiante à Paris était inimaginable pour moi. J'étais solitaire mais surtout je n'étais pas préparée pour les Mathématiques, car à la 2^e partie du Bac, j'avais choisi Sciences expérimentales. Je suivais seulement les traces de mon père et de mon frère, qui considéraient que cette branche forgeait l'esprit scientifique et la logique...

La bouée de sauvetage

Au bout de deux semaines, lors d'une séance de travaux pratiques en Chimie générale, j'eus une nouvelle amie. Elle était dans le même groupe que moi. Peut-être avait-elle remarqué ma mine contrite et elle entama la conversation. Elle s'appelait Marion Pierrard, originaire de Charleville. Elle était fille unique et orpheline de mère à douze ans tandis que moi, venue de Hanoï, j'étais orpheline de père à deux ans. Notre amitié s'est nouée très vite et dure toujours malgré les péripéties de la vie.

Marion était à l'internat des Ursulines à l'Institut Serviam, rue Gay-Lussac tout près du Jardin du Luxembourg et de La Sorbonne. En sortant des cours de l'après-midi, nous longions ensemble les rues jusqu'à Serviam et nous échangeions des idées, partagions nos préoccupations. Une fois, je lui parlai de

mon souci dû à mon prochain déménagement à Robinson près de Sceaux où vivait la famille de ma tante. Non seulement le trajet était très fatigant mais il n'y avait plus de place pour moi. Alors, Marion m'a appris qu'une jeune étudiante venait de quitter Serviam et que, si j'étais d'accord, elle me présenterait à la mère supérieure qui l'aimait comme sa propre mère. J'étais comme une naufragée qui venait de trouver une bouée de sauvetage.

Mon moral est remonté dès que j'ai eu une chambre à moi à Serviam, dans une ambiance estudiantine au Quartier Latin avec mon amie intime Marion. Plus de queue pour le déjeuner. Plus de trajet en métro bondé chaque jour. Et puis, j'avais le loisir de me plonger dans la lecture des oeuvres d'E. Hemingway, J. London, L. Tolstoï et d'autres, car il y avait une bibliothèque sur place avec les auteurs classiques célèbres du monde entier. Sinon, j'étais saturée par les Maths à cause de mes efforts prolongés. En plus, après le déjeuner ou le dîner nous pouvions prendre du thé ou du café avec quelques camarades dans la chambre. Chacune pouvait utiliser une bouilloire à condition de régler le temps imparti pour chaque mois. J'appréciais la discipline librement consentie à l'Internat. Nous avions une grande salle pour les visites. Un jour en rentrant des cours, j'ai eu la bonne surprise de trouver des anémones éclatantes sur mon bureau, c'était pour mon vingtième anniversaire. J'avais d'autres amies à Serviam: Françoise Luton préparait le concours pour les écoles d'ingénieurs de Chimie au lycée Lavoisier.

Elle venait de Clermont-Ferrand. Je l'ai trouvée sympathique dès la première fois au dîner. Elle me prêtait ses cours de Maths que je trouvais très utiles. Elle était préposée au téléphone pendant les repas. Dès la première sonnerie, elle devait se lever immédiatement, allait à la cabine et appelait le nom de celle qui recevait le coup de téléphone. Je trouvais cela bizarre car elle ne recevait jamais d'appel, mais la mère d'une autre Françoise qui travaillait aux PTT en province réclamait toujours sa fille à l'heure du repas. Une autre amie, Bernadette Moreau, venait des Vosges et avait une belle voix. Au début de chaque repas, elle donnait le ton, puis toutes les autres jeunes filles la suivaient dans un bédécité à louange des paysans du monde. Elle m'a appris quelques chansons folkloriques françaises dont je me souviens encore. J'étais souvent à la même table qu'elle car j'aimais entendre parler de psychologie. Elle avait dû suivre trois années de psychologie avant d'entrer à la faculté de Médecine pour devenir pédiatre. A Serviam, je me réjouissais de pénétrer dans la culture française et de pratiquer le français. À mon avis, c'était regrettable de se regrouper entre Vietnamiens, parler en vietnamien et rester à l'écart des Français comme au Vietnam.

J'étais à Serviam depuis à peu près deux semaines quand ce fut la fête de Pâques. Toutes les étudiantes rentrèrent chez elles. Moi, je restais à Serviam. Je ne m'habituais pas à ce calme. Je croisais de temps en temps deux chats noirs dans les escaliers ou à la salle à manger. Mon frère devait travailler intensément pour

les concours, et je n'avais personne pour m'accompagner en promenade. La mère supérieure Marie-Angèle comprenait ma solitude et ma tristesse. Un jour, elle m'a proposé de parler de la culture vietnamienne aux religieuses de sa communauté et me laissa le temps pour préparer cette séance. J'étais perplexe. Mais elle m'encouragea à me concentrer sur la littérature, les chants et les danses.

J'avais donc un travail à faire pour oublier ma nostalgie. C'était une épreuve pour moi que de faire un exposé en français. Pour la littérature, j'ai traduit quelques proverbes et chansons folkloriques. J'ai présenté le petit livre du Kieu, chef-d'œuvre du mandarin et poète célèbre Nguyen Du au 18^e siècle, livre que ma cousine Hao m'avait offert. Cette oeuvre très populaire au Vietnam correspond aux goûts et aspirations de toutes les couches de la société des lettrés jusqu'aux femmes illettrées. Certaines pouvaient réciter le poème par coeur. Ce qui est intéressant c'est que des femmes peuvent ouvrir le livre au hasard, lire quelques vers et y trouver une réponse adéquate à leurs interrogations. Pour les danses, c'était plus difficile car nous avons beaucoup d'ethnies qui ont des chants et des danses spécifiques. Je ne connaissais que peu le *Chèo* du delta du fleuve Rouge grâce à mon évacuation en mars 1945 dans un village où il y avait la fête communale dédiée aux deux soeurs Trung, héroïnes nationales au 1^{er} siècle. C'était un extrait de la pièce *Histoire de la déesse Quan Am Thi Kinh* avec *Thi Mau*, une villageoise aguichante de la pagode. C'était très

impressionnant et je me rappelle bien les expressions de Thi Mau qui draguait le jeune bonze Thi Kinh déguisée en homme avec son éventail ouvert ou fermé. Je tâchais de faire la danse des mains avec l'éventail que ma tante Vuong m'avait donné. Pour la préparation, je parlais et faisais les gestes de la danse devant le miroir plusieurs fois et je calculais le temps pour cette causerie.

À peu près une dizaine de religieuses se sont installées en cercle dans une petite salle. Je n'en connaissais que trois. L'ambiance était intime et cela me donnait du courage pour parler à l'aise. J'ai chanté deux chansons modernes du musicien Pham Duy, très populaire en ce temps là. L'une était *Tình Ca* dont les premières phrases étaient: « J'ai aimé ma langue maternelle dès ma naissance Ma tendre mère m'a bercée ». L'autre chanson *Dem xuan* (Nuit printanière) parlait de l'amour naissant d'une jeune fille. J'étais gênée de traduire cette chanson devant ces religieuses si sérieuses. Après la séance, mère Marie-Angèle m'a exprimé ses remerciements en faisant l'éloge de ma sincérité et ma simplicité. Je me demandais par ailleurs pourquoi ces religieuses qui vivaient cloîtrées se préoccupaient aussi de la culture des autres pays. Elles ont suivi attentivement l'histoire de Thi Kinh et l'injustice flagrante qui la frappait, les a beaucoup touchées.

Je ne fus plus toute seule quand un groupe de quatre jeunes filles espagnoles de Bilbao accompagnées par une dame aux cheveux gris qui leur servait de

chaperon, sont arrivées à Serviam. Elles étaient exubérantes, riaient facilement. La salle à manger débordait de voix chaque fois qu'elles entraient. J'ai eu la chance de les accompagner au musées Grévin, Rodin et à la Tour Eiffel. Certains soirs, on se réunissait après le dîner et elles m'apprenaient quelques mots d'espagnol et quelques chansons folkloriques. On s'est bien amusées pendant la semaine de leur séjour à Paris. Elles m'avaient initiée à la langue espagnole. Des années plus tard, avant une visite à Cuba, j'ai appris l'espagnol sans peine et j'ai facilement fait connaissance avec les Cubaines et aussi avec des femmes de la République Dominicaine, Porto-Rico etc... grâce à ces chansons populaires en Amérique latine et aux Caraïbes. Mon frère était content de cette exploration parisienne avec de nouvelles camarades car il était très absorbé par ses études. Au début de mon arrivée à Paris, il m'avait accompagnée au Louvre et au Palais de la Découverte avec deux de ses amis. Je me rappelle qu'il y avait une exposition de peintures au Louvre. Devant un tableau aux couleurs orange, jaune et rouge tumultueux, personne ne savait ce que cela signifiait tandis que moi je disais que ça me faisait penser à la guerre et c'était vrai. Mon frère connaissait très bien la peinture, tandis que moi je ne connaissais pas grand chose à l'Art, mais j'étais hantée par la guerre. Au Palais de la Découverte, j'étais émerveillée par toutes sortes de découvertes en Physique, par exemple les rayons cathodiques, et surtout le radar. Comme étudiante, j'appréciais ces musées. Cela complétait bien mes connaissances théoriques.

La bataille de Dien Bien Phu vue de loin

Le printemps revint. Le climat était doux et les bourgeons poussaient sur les arbres du boulevard Saint Michel. Le jardin du Luxembourg changeait de jour en jour. Les statues autour du grand bassin montraient tout leur charme sur fond de feuillage. La bataille de Dien Bien Phu éclata à la mi-mars me et m'a rendu soucieuse. A mon départ de Hanoï, ayant vu les bombardiers à l'aéroport de Gia Lam et de Cat Bi à Hanoï et Haiphong, j'avais le pressentiment que la guerre allait s'intensifier. La presse parisienne relatait chaque jour les combats acharnés avec des titres de plus en plus alarmistes. J'ai remarqué que les media français ignoraient la juste cause du peuple vietnamien pour l'indépendance et l'aspiration à la paix. Mais surtout, on méprisait l'esprit combattif des soldats Vietminh et le patriotisme de la population qui se dévouait avec le slogan: *Tout pour le front et tout pour la victoire.*

Ma tante qui vivait à Thanh Hoa en 1953 nous avait raconté que toute la population était mobilisée pour ravitailler en vivres le Nord-Ouest. Ceux qui ne pouvaient pas y aller achetaient des vélos de grande qualité comme le Sterling pour les porteurs civils. La presse parisienne soulignait toujours que les Français avaient la suprématie avec les armes modernes fournies par les Américains, les Français disposaient surtout de l'aviation qui attaquait efficacement le ravitaillement en armement et en vivres de l'adversaire dans cette vallée reculée de Dien Bien Phu. On parlait de la

résistance héroïque, des contre-attaques courageuses du côté français menées par les parachutistes français et les légionnaires étrangers qui infligeaient des pertes énormes à l'adversaire. Tandis qu'on utilisait le mot *fanatisme*, *homme-suicide* en parlant des soldats Vietminh. Pourtant les soldats français avaient peur du bruit des pioches la nuit, des bruits qui s'approchaient de leurs tranchées. Ils étaient encerclés. Cela les démoralisait. Pourtant, le gouvernement français essayait de donner le moral à ses officiers supérieurs à Dien Bien Phu en les faisant monter de grade par exemple le colonel de Castries a été promu général à la mi-avril. Mais je pensais que la plupart des français ne connaissaient pas cette guerre qui a duré plus de huit ans. Le Vietnam était trop loin, et les soucis de la vie quotidienne les préoccupaient davantage.

Marion m'a dit qu'elle ne savait rien du Vietnam, ni de sa culture ni de son histoire, seulement le mot Vietnam était lié aux mines de charbon du Tonkin, des plantations d'hévéa et au café en Cochinchine. Vraiment cette guerre qui a tué tant d'hommes et qui a gaspillé tant d'argent n'avait profité qu'aux colonisateurs. Dès l'année 1950, à la radio Vietminh, j'ai entendu parler des activités anti-guerre chez les jeunes tels que Henri Martin, le marin revenu d'Indochine qui avait distribué des tracts pour manifester son opposition à la guerre contre le peuple vietnamien. Raymonde Dien qui s'était allongée sur les rails du train qui transportait des armes au Vietnam; tous les deux ont été emprisonnés. Mais c'était dans le Sud de la France qu'il y avait des manifestations contre

cette «sale guerre» et des protestations contre les procès de Henri Martin et Raymonde Dien.

Ainsi, quand le camp retranché de Dien Bien Phu qui tomba après cinquante sept jours de combat, les illusions étaient perdues, la population française était bouleversée. À Paris, les drapeaux étaient en berne. Malgré cela, à la Cité Universitaire, des étudiants maghrébins et africains noirs étaient en liesse. Ils manifestaient ouvertement leur joie de la victoire de Dien Bien Phu contre le colonialisme français. Ils portaient les étudiants vietnamiens sur leur dos comme si cette victoire était aussi la leur. Ce fut le début du déclin de l'empire colonial français.

Après la chute de Dien Bien Phu, la presse parisienne a fait les louanges de Geneviève de Galard, *l'ange de Dien Bien Phu*, la convoyeuse des blessés. Elle était infirmière quand son avion a été immobilisé sur la piste hors d'usage par l'artillerie Vietminh à la fin mars 1954. Elle a été la seule femme qui resta dans le camp retranché, soignant les blessés dans des conditions extrêmes et, selon le témoignage des blessés survivants de Dien Bien Phu, cet hôpital souterrain était un enfer. En visite aux États-Unis, elle fut considérée comme une héroïne par le président Eisenhower qui lui a remis une médaille pour ses mérites.

La joie de la paix revenue – Le chagrin de la séparation

Après les Accords de Genève, la paix tant attendue était revenue dans tout le Vietnam. Plus de sang versé. Plus de bombardements. On pouvait circuler librement

le jour sans craindre des bombardements. Plus de détenus politiques et suspects arrêtés, plus de tortures. Mais la joie était atténuée par la séparation provisoire du pays en deux zones avec la ligne de démarcation sur le 17^e parallèle. Et les blessures de guerre étaient terribles pour les deux adversaires. C'est dommage que les négociations n'aient pas été menées en 1947, sept ans plus tôt. Je me souviens de la grande et célèbre statue de la *Victoire de Samothrace* au Louvre, sculpture de marbre grecque (190 av. J. C., h. 3,28 m), trouvée à l'état de fragments en 1863, dans l'île de Samothrace: une femme acéphale, avec une seule aile, drapée, se dresse sur la proue d'un navire, probablement pour célébrer une victoire navale. C'était très significatif. Le pays séparé en deux. Tant de familles divisées, brisées même. Des retrouvailles inachevées. Ma tante maternelle avait trois fils et deux filles au moment de la résistance, son mari l'emmena au Sud dès le mois d'août sans lui laisser le temps de revoir leurs enfants en octobre 1954, à cause de leurs opinions différentes. Tant de drames familiaux ont été vécus.

Ma mère a suivi mon oncle et mes tantes maternelles à Saigon, très soucieuse de ne pas perdre la communication avec mon frère et moi, tandis que ma sœur aînée voulait continuer ses études en France. Pour ma part, je voulais rentrer à Hanoï pour être enseignante après des études en pédagogie. La carrière d'enseignante était mon choix. J'avais déjà raté le MPC. Je savais bien que je n'aurais pas pu avoir ce certificat en une année. J'avais peur de l'avenir, surtout

du point de vue financier, nous n'avions plus le bénéfice des trois maisons que mon père nous avait léguées. Je serais plus tranquille si je pouvais avoir un travail pour être indépendante. Ma santé ne me permettait pas de le faire. Mais ma mère ne voulait pas que je rentre. Selon elle, je devais poursuivre mes études durant deux ans encore.

Ma sœur a rejoint mon frère à Grenoble tandis que moi je restais encore une année à Serviam pour passer ce certificat de propédeutique en licence-ès-sciences. J'ai dû prendre les Maths générales en même temps pour avoir deux «colles» (interrogations) de Maths chaque semaine car le coefficient en Maths était double ce qui n'était pas le cas pour la Physique et la Chimie. En Maths générales, j'ai choisi une dame licenciée qui avait peu d'étudiants afin d'avoir le temps de demander des explications nécessaires tandis qu'en MPC, avec M. Arparian, agrégé en Maths, qui était très dur mais très efficace pour l'oral selon les anciens, je ne pouvais pas suivre. Je me rappelle que la première fois que je me suis présentée à la *colle* devant ce monsieur, j'étais timide, raide comme une statue de bois. Mais peu à peu j'ai fait des progrès et je me suis enhardie à ses séances. Dans notre groupe de colle, j'ai rencontré des vétérans de la guerre d'Indochine démobilisés. Ils avaient peut-être plus ou moins trente ans et ils travaillaient très sérieusement.

Après avoir réussi aux épreuves écrites et aux travaux pratiques de Physique et de Chimie, j'ai retrouvé quelques-uns de mes collègues de *colle* de M. Arparian à l'oral en Maths. Mes efforts portaient leurs fruits,

tandis que les autres étaient embarrassés et se précipitaient au tableau pour répondre aux questions sans réfléchir. J'ai passé l'épreuve après cinq ou six étudiants confus et qui répondaient mal à l'interrogation, à tel point que le professeur s'énerva. Par chance, j'avais bien exposé les questions principales et auxiliaires et il avait l'air content en hochant de la tête il disait: *oui... oui... et bien oui...* lors de mon tour.

J'ai eu la mention assez bien à l'examen, mais je ne me sentais pas heureuse. J'étais si fatiguée. Le prix à payer était trop lourd. Ma mère était chez ma tante depuis un mois et elle se réjouissait de mon succès, car j'étais la seule vietnamienne qui avait réussi parmi les Vietnamiens passant les examens. Dans mon for intérieur, je pensais que je m'étais consacrée entièrement au travail en montrant que les Vietnamiens ne sont ni fanatiques ni belliqueux, mais studieux. Mon frère avait réussi l'année précédente aux Mines de Nancy, Aéronautique à Saint-Etienne mais il avait choisi Hydraulique à Grenoble, une ville saine et sportive. Avec mon certificat de MPC, je pouvais aller à l'École de chimie à Mulhouse ou Besançon pour devenir ingénieur. Je voulais avoir vite une carrière pour alléger les soucis de ma mère. Mais Marion qui continuait à faire sa licence-ès-sciences à Paris m'avait conseillée de ne pas entrer dans une École de Chimie à cause de la toxicité des produits. Sa mère avait été ingénieur chimiste et elle était morte jeune de problèmes de santé. Mais pour nous Vietnamiens, nous pensions qu'étant en France, il valait mieux être

ingénieur; donc selon les conseils de mon frère je faisais Chimie générale et entrais à l'école d'ingénieur d'électrochimie et d'électrometallurgie de Grenoble. J'étais en retard à l'inscription à cause de mon hésitation sur le choix des écoles. Le premier jour de la rentrée, le directeur a eu l'amabilité de me présenter l'École en me faisant visiter les laboratoires et les ateliers, pour que j'aie une notion plus concrète de mon travail ultérieur. J'étais anxieuse en pensant qu'il n'y avait pas de fille en première année, seulement deux en troisième année. Et à la fin de la visite, il m'a demandé si je pourrais trouver du travail au Vietnam en l'électro- métallurgie. J'en doutais mais avais-je le choix?

Comme lors de mes premières semaines à Paris, il y a deux ans, j'étais très triste et silencieuse. Les cours ne m'intéressaient guère. J'ai assisté régulièrement aux travaux pratiques qui commençaient à 8h du matin. Pas mal d'étudiants séchaient les séances, mais j'étais curieuse de faire des expériences pour connaître le taux de carbone dans les aciers avec les étincelles de feu ou le travail avec la microscopie des alliages.

Le dilemme

Depuis les vacances d'été 1955, j'étais à Grenoble avec ma famille. On avait des relations postales avec la République Démocratique du Vietnam et nous recevions des lettres de Hanoï et l'Union des Vietnamiens de France avait reçu beaucoup de chansons, de poèmes envoyés de Hanoï. Cela me rendait nostalgique. Maintenant on était libre

d'entendre les chansons qui étaient autrefois interdites. Ainsi le jour de la fête nationale, 2 septembre à Saint Martin d'Hères aux alentours de Grenoble, nous dansions, chantions et assistions à une projection de film sur la reconstruction du chemin de fer de Hanoï à Lang Son. Les enfants du maire de la ville ont bien animé cette fête. La musique, les décors, et toutes les activités étaient réalisés par les étudiants amateurs.

L'hiver 1955 a été marqué par une vague de froid terrible. La température a atteint parfois - 16 degrés. Le vent glacial des hautes montagnes couvertes de neige soufflait très fort dans la vallée. J'ai attrapé une bronchite aigue et je suis restée au lit pendant une semaine plus une semaine de convalescence avant de retourner à l'École. J'étais abattue et très anxieuse pour le rattrapage des cours, ce qui était très difficile pour moi qui n'avais pas d'amies à Grenoble. Je commençais à avoir des maux de tête, puis des cauchemars qui m'empêchaient de dormir. Des formules chimiques complexes et bizarres sautaient devant mes yeux dans mon sommeil. Pour me distraire, mon frère m'a emmenée une fois sur une piste de ski où l'Association des étudiants de Grenoble organisait une compétition de ski la nuit, une sorte de rencontre amicale entre les étudiants de l'Europe de l'Ouest et de l'Est en ce temps de guerre froide. J'ai eu l'occasion de rencontrer des étudiantes finlandaises, polonaises, allemandes de l'Est et de l'Ouest, et des étudiants russes et américains qui s'entretenaient ensemble et distribuaient des *toasts* arrosés de whisky ou de vodka. J'ai assisté à une course en ski dans la nuit. Chaque

skieur avait une torche qui projetait des flammes flamboyantes sur la surface des montagnes toutes blanches. Ce spectacle merveilleux s'est inscrit à jamais dans ma mémoire. En toute franchise, les jeunes n'aiment pas les conflits. Il n'y avait pas de discrimination de races, de langues, de croyances et d'opinions entre eux. La paix et la fraternité étaient précieuses.

Mes maux de tête persistaient. J'ai dû arrêter les cours. Cela m'angoissait. J'avais peur pour l'avenir. Je devais regarder la vérité en face, la carrière d'ingénieur ne m'allait pas. Durant les travaux pratiques, j'imaginai que je ne pourrais pas m'enfermer dans un laboratoire et me pencher sur un microscope pour regarder les alliages toute la vie. Puis on m'a fait faire un test d'orientation professionnelle avec quarante questions. Et la conclusion fut que: J'aimais les sciences mais les sciences sociales et humaines, pas les sciences techniques. Comme ma santé se dégradait sérieusement, ma mère me laissa abandonner les études en France pour retourner à Hanoï. Mes amies à Hanoï disaient qu'on manquait beaucoup d'enseignants. Ma vie serait, dès lors, attachée à la jeunesse comme au temps du collège dont j'avais tant rêvé.

Les formalités pour la rentrée à Hanoï furent longues. En attendant le visa, le Dr Nguyen Khac Vien qui était le président de l'Association des résidents vietnamiens en France m'avait demandé de travailler pour la revue de l'Association en France. J'avais déjà eu un article publié dans la revue. Nous n'étions que deux personnes. Il savait que j'avais déjà travaillé pour un

journal clandestin sur ronéo au lycée de Ha Noi. Donc je n'étais plus désœuvrée et je sortis de ma dépression. Puis, en juillet 1956, l'Association des étudiants vietnamiens en France organisa une colonie de vacances qui s'appelait *Thống nhất* (L'Unité) près du barrage d'Orédon dans les Hautes Pyrénées. Chaque région ou province devait préparer des pièces pour la fête à la colonie pendant les deux semaines d'activités et de loisirs.

Le lieu où 300 étudiants et lycéens se réunissaient à Orédon dans les Hautes-Pyrénées, était un ancien camp d'ouvriers qui travaillaient à la construction du barrage. Ainsi un groupe d'étudiants, dont mon frère, devait partir à l'avance pour nettoyer les salles. Je devrais partir seule en train après la commémoration de la deuxième année de la signature des Accords de Genève à Grenoble. Le train s'arrêta à Avignon. Un jeune homme en uniforme de soldat fraîchement mobilisé avec un grand sac à dos monta dans mon wagon et prit place en face de moi. Je me rappelle que durant la guerre d'Indochine, le corps expéditionnaire était constitué de soldats français, de légionnaires européens qui entraient dans l'armée française pour éviter la prison et des soldats des colonies françaises, des Marocains, Algériens, Tunisiens, Sénégalais et des soldats indigènes de l'Union française, mais pendant la guerre d'Algérie qui avait commencé depuis presque deux ans, les étudiants qui faisaient le service militaire devaient aller combattre en Algérie. J'avais un camarade français en MPC qui combattait en Algérie depuis quelques temps et qui m'avait raconté par lettre

que lors d'une expédition dans une région éloignée sous un soleil ardent, les soldats manquaient terriblement d'eau alors qu'il y avait eu des embuscades. De notre point de vue, la guerre en Algérie était une guerre pour l'indépendance et la liberté menée par le Front national de libération de l'Algérie, mais dans les actualités avant le film, on considérait toujours que les fellaghas (partisans armés combattant pour l'indépendance de l'Algérie) étaient des pirates, des rebelles. Les soldats français faisaient des patrouilles pour remettre de l'ordre et la sécurité. C'était la répétition du début de la guerre du Vietnam... une guerre d'enlèvement. Mais en France, on disait que ce n'était pas pareil. La France avait des millions de concitoyens qui s'y étaient installés depuis quelques générations. L'Algérie était tout près de la France.

J'étais arrivée à Toulouse à minuit. Toute seule, dans une ville que je ne connaissais pas. J'avais demandé à mon voisin le chemin à suivre à partir de la rue où était ma station d'accueil pour aller à Orédon avant de prendre un taxi. C'était un ancien pilote de guerre contre les Nazis. Il se déplaçait avec des béquilles. Sur le quai, il m'a dit gentiment: «Vous êtes débrouillarde. Bonnes vacances.» Avec ces mots d'encouragement, je mis le sac sur mon dos et je hélais un taxi.

Mes compatriotes du Sud à la station, m'accueillirent chaleureusement malgré ma venue tardive. Ensuite, le lendemain j'ai dû encore prendre le train pour me rendre à Lannemezan, la dernière station avant d'arriver à Orédon à peu près à vingt kilomètres par la

route. Dans le train, un vieillard aux cheveux blancs sachant que j'étais vietnamienne, m'a abordée. Il m'a raconté sa jeunesse au Vietnam, surtout à Vinh (chef-lieu de la province de Nghe An) où il était capitaine dans le génie et il y avait fait beaucoup de constructions. Puis il a parlé de sa nostalgie de Hanoï: «Comment est Hanoï maintenant? Le Petit lac et Le Grand Lac. Ah! Que de souvenirs! J'ai passé toute ma jeunesse là-bas. Maintenant je vais aller à Vienne, mais la solitude me pèse... » Il était descendu à mi-chemin et j'ai découvert par hasard un ananas en dessous de mon imperméable. Malheureusement le train arriva avec plus d'une demi-heure de retard et je ne trouvais pas mon frère sur le quai. On m'a affirmé que quelqu'un en Vespa était venu et qu'il était reparti depuis peu. Comment faire? Moi toute seule, dans un coin perdu de montagne. On m'avait dit que le seul moyen c'était de faire de l'auto-stop car ce trajet à Orédon mène au barrage d'Orédon, lieu touristique assez célèbre. Mais à midi la route était désertique. Étant fâchée contre mon frère qui m'avait abandonnée, je suis partie à pied avec mon grand sac à dos qui contenait aussi des jupes pour la danse aux «*sap*» de l'ethnie Thaï du Nord-ouest du Vietnam.

Le paysage était beau. D'un côté, les montagnes, de l'autre le ravin et de temps en temps on entendait le murmure d'une cascade. Mais au bout d'une demi-heure, je n'en puis plus. Le soleil était ardent. J'avais soif et faim. Tout en sueur, je cherchais une place pour m'asseoir, attendant une voiture. Je m'étais déjà familiarisée avec l'auto-stop depuis les vacances de

l'année précédente quand j'étais à Chamonix dans une auberge pour étudiants. Il y avait un Finlandais qui avait pu aller de Helsinki à Paris uniquement en auto-stop. Après environ une heure, une voiture est passée, mais il y avait trop de monde dedans. Une autre... et encore une autre... mais aucune ne s'arrêtait. Je commençais à m'inquiéter. À la fin, j'aperçus une voiture noire assez grande avec trois personnes qui s'approchaient de moi. Je me hâtai de sauter au milieu de la route et fis signe. La voiture s'arrêta. Je leur expliquais que je devais à tout prix aller au camp de vacances au lac d'Orédon cette après-midi. Un monsieur aux cheveux poivre et sel, à l'air austère ouvrit la porte pour me laisser monter et il me demanda gentiment si je voulais aller avec eux visiter le barrage, puis ils me déposeraient ensuite au camp de vacances. Comme j'étais soulagée, je consentis. Sur le chemin, ce monsieur qui était le plus âgé et qui s'appelait Despany m'a raconté qu'il avait été partisan contre les Nazis puis fait prisonnier de guerre, déporté en Allemagne et condamné aux travaux forcés. Il m'a montré son numéro matricule tatoué sur son bras. Heureusement les Anglais alliés étaient venus libérer son camp juste à temps sinon trois jours après il serait mis à la chambre à gaz, m'avait-il confié. En rentrant au pays natal, il avait fait la culture des fleurs dans cette région avec quelques camarades pour gagner sa vie. En guise de remerciements, et au milieu de ce paysage montagneux très pittoresque, j'ai l'inspiration de chanter une chanson populaire vietnamienne qui s'appelle *Le sourire d'une jeune fille montagnarde* très poétique. Au

barrage, il y avait des touristes, la plupart étaient américains. Ils parlaient bruyamment. Ils achetaient des cartes postales, ils prenaient des photos. L'ex-prisonnier de guerre se tenait à l'écart. Il était estropié d'une jambe à cause des coups de matraque des gardiens du camp. Après un moment de silence, M. Despany m'a confié ses pensées: "Je n'aime pas la chasse aux photos comme font ces gens-là, car on ne peut pas goûter tout le charme du paysage si merveilleux, en quelques minutes. Je veux laisser mon esprit s'harmoniser avec la nature et les images rester indélébiles dans mon âme." J'étais un peu surprise quand ce monsieur acheta une carte postale avec le timbre mais sans la mettre dans la boîte postale. Après trois jours au camp de vacances, j'ai reçu la carte postale des Hautes-Pyrénées avec la caricature d'une jeune fille au sac à dos, chapeau conique sur la tête en train de gravir la pente de la montagne... et en dessous «Bonnes vacances & Amitiés» avec la signature très finement calligraphiée Despany. J'étais ravie de ce cadeau si précieux pour moi, tout en humour et finesse. Je me disais alors: A quelque chose malheur est bon. Et j'ai encore cette carte aujourd'hui au déclin de ma vie.

Nous avons réuni à peu près trois cents étudiants de diverses régions de France. La plupart étaient venus du Sud du Vietnam. Pour la première fois, j'ai eu une bonne leçon de géographie de Nam Bo (ancienne Cochinchine) avec ses vingt provinces. Sous l'administration française, le Vietnam était divisé en trois parties, la Cochinchine était la colonie française, tandis que l'Annam et le Tonkin étaient sous

protectorat comme le Laos et le Cambodge et dans chaque province il y avait un résident français auprès d'un gouverneur annamite. Mais Hanoï, Haiphong, Danang étaient annexés à la France, comme Saigon. Avec la méthode «Diviser pour régner» on semait la méfiance et les malentendus entre les habitants des trois régions. Beaucoup de tonkinois allaient au Sud pour chercher du travail car le Nord était surpeuplé. Nous rencontrions peu de Cochinchinois à Hanoï sauf un petit nombre d'étudiants à l'Université qui avait été construite pour l'Indochine entière (le Laos et le Cambodge). Et pour la première fois, dans ce camp, les étudiants et lycéens du Sud me parlaient de la nostalgie pour leurs provinces natales, Bien Hoa avec ses forêts immenses d'hévéas, Long An et My Tho, greniers à riz de Nam Bo, Vinh Long et Thu Dau Mot avec leurs vergers si diversifiés et abondants tandis que Tra Vinh, Ca Mau tant de poissons et crevettes... Nous nous attachions sincèrement les uns aux autres comme dans une grande famille en évoquant pourquoi les colonialistes et l'Amiral d'Argenlieu avaient voulu séparer la Cochinchine du Vietnam en créant le *Nam Ky Quoc* en 1946. Ce qui fut un échec total. Nous étions unifiés, ayant une même histoire nationale depuis le fondement de la dynastie Hung Vuong, nos premiers ancêtres. Même ceux qui avaient été naturalisés français à l'époque coloniale connaissaient bien la légende de Son Tinh et Thuy Tinh qui avaient demandé la main de la princesse Mi Nuong, fille du roi Hung Vuong. Puis par jalousie, Thuy Tinh, génie des mers provoqua des inondations chaque année pour attaquer Son Tinh, roi des montagnes qui avait pu emmener Mi Nuong dans les montagnes. Et une belle

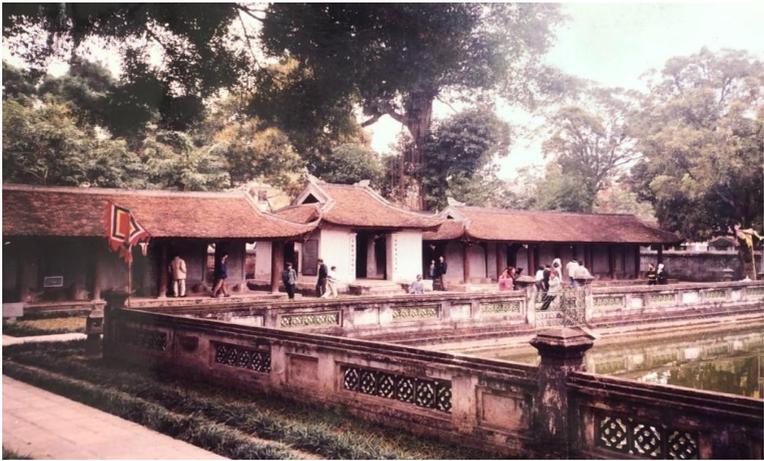
pièce de théâtre *cái lương* fut jouée et applaudie lors d'une soirée à Orédon.

Après les vacances à Orédon, grâce à l'invitation de l'Association des résidents vietnamiens de Bordeaux, et celle de Marseille, j'avais pu faire un tour à Bordeaux puis à Marseille pour réciter le poème *Ta đi tới* (Nous marchons en avant) le jour de la Fête nationale du 2 septembre. Je me souviens d'une anecdote à Bordeaux. Après avoir écouté ce poème, une résidente vietnamienne qui avait un restaurant à Bordeaux m'a invitée chez elle pour prendre un bol de *phở* et elle a dit que le poème lui rappelait sa jeunesse à Phu Tho quand elle vendait du thé vert. Elle transportait le thé de la région moyenne à Hà Nội en passant par Trung Ha. À Marseille, j'avais pu faire la connaissance de beaucoup d'anciens matelots résidents vietnamiens. La plupart d'entre eux, à la retraite, aimait bien la pipe à eau laotienne et le jeu *tổ tôm* très populaire.

Avant de retourner à Grenoble fin septembre, j'ai encore fait un séjour d'une semaine à Coudes à dix kilomètres de Clermont-Ferrand chez la grand-mère de Françoise Luton. Les parents de Françoise et sa grand-mère maternelle m'accueillirent chaleureusement et je me liais d'amitié avec ses frères et sœur. Nous allions ensemble au ruisseau pour pêcher à la ligne, chasser les crevettes et cueillir des champignons dans les clairières. Il me semble que j'étais comme l'une des leurs, revenue après un long séjour à l'étranger.

Ainsi au début de novembre 1956, après trois années passées en France, je retournais dans mon pays natal sans enthousiasme, avec même de l'amertume. J'étais contente de rentrer dans ma patrie, mais c'était

pour suivre des études et j'avais un peu honte de mon retard tandis que mes amies à Hanoï étaient déjà enseignantes et elles commençaient à être indépendantes du point de vue financier. Mais il me fallut des années pour apprécier d'avoir assimilé la culture française et des connaissances de base en matières scientifiques avant d'aborder les problèmes sociaux et humains.



Le nom de Nguyen Nhu Do (1^{er} ancêtre paternel dans le livret généalogique) était gravé sur la 1^{re} stèle qui se trouve dans la maisonnette à droite de la Cour des stèles au Temple de la Littérature à Hanoï tandis que le nom du 1^{er} ancêtre maternel Nguyen Thuc, dans la maisonnette à gauche et 5 autres noms des docteurs de 10 générations du côté maternel se trouvent dans les stèles aux 2 rangées à gauche et à droite de la maisonnette). Les noms des deux derniers docteurs (Nguyen Tu Gian et fils) sous la dynastie de Nguyen

étaient gravés sur les stèles au Temple de la littérature à Hue.



La peinture du portrait de l'ambassadeur-adjoint Nguyen Tu Gian (arrière grand-père de Dam Thu) -

*cadeau de la Cour des Qing lors de sa mission à Pékin
(1868 -1869)*



Réunion de la famille de mon grand-père le jour du Nouvel An lunaire 1923. Mon père Nguyen Hac Hai (1^r sur la gauche)



Les huit filles de ma grand-mère maternelle. Ma mère Nguyen Thi Mau (4^e sur la droite). Hanoï 1931



Frère et soeur de Dam Thu. Hanoï 1950



Mon père, mon frère Hac Vu et ma soeur aînée Huong Thu au Jardin des plantes. Hanoï-1935



Les parents du marié Tran Dang Nghi, sa soeur et son frère à Saigon lors du mariage de Nghi & Dam Thu à Hanoï.



Les mariés entourés de leurs amis (ies) revenus de France et UK



Les mariés avec la mère et le frère de Dam Thu le jour des noces -Hanoi 1958



*A la fin de l'année scolaire 1950-1951 en seconde.
(Dam Thu debout avec la cartable, 4^e sur la droite)*



*La directrice Nguyen Thi Yen (assise au milieu) avec
les enseignantes au Collège Trung Vuong, en 1949.*



*Mes amies au Centenaire du collège Dong Khanh-
Trung Vuong (1917-2017)*



Parmi les élèves dans cette photo, huit étaient arrêtées et torturées par la Sûreté du Nord Vietnam après avoir fêter la victoire de la bataille dans les provinces frontalières Cao-Bac-Lang en Octobre 1950 en hissant le drapeau rouge avec l'étoile jaune et faisant claquer des pétards dans les halls du collège Trung Vuong .



Etudiante en Maths-Physique-Chimie à la faculté des Sciences de Paris



Travaux pratiques de chimie en MPC



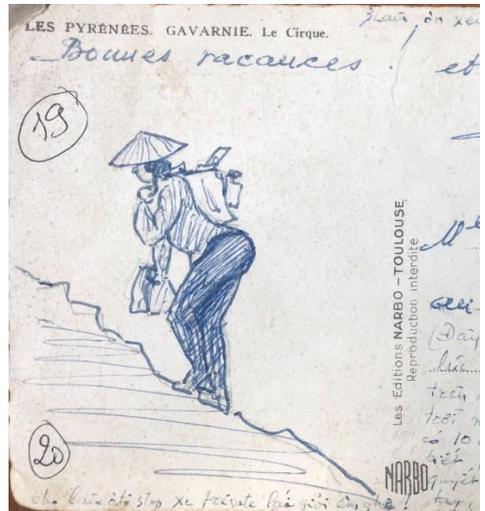
*Rencontre des étudiants américains et russes lors de la
compétition de ski aux Alpes de Venosc en temps de la
guerre froide (1956)*



*Avec les étudiantes espagnol à la Tour Eiffel -Avril
1954*



*Réciter le poème «Nous marchons en avant» du poète
To Huu lors de la Fête nationale le 2 Septembre à
Bordeaux en 1956*



*Caricature de Dam Thu sur le chemin vers le lac
doredon (Htes Pyrenees)*

DEUXIÈME PARTIE

**Les habitants des Quatre Océans
sont tous frères et sœurs**

Refuge à Vientiane

Ma mère, ma tante et Marion m'avaient accompagnée à l'aéroport d'Orly dans l'après-midi, le 7 Novembre 1956. Le ciel était grisâtre et j'étais envahie par la tristesse. Avec Air France, le trajet durait 36 heures. On faisait escale à Rome, Téhéran, Bangkok, et enfin Saïgon. Mais j'ai dû descendre à Bangkok et prendre l'avion pour Vientiane le lendemain. Pour, ensuite, aller à Hanoï.

A l'aéroport de Bangkok le 9 novembre, j'ai retrouvé trois dames laotiennes qui avaient pris le même avion la veille et qui attendaient un plus petit avion pour se rendre à Vientiane. A Bangkok, j'avais été très dépaysée et je m'étais assise à côté de l'une de ces dames pour faire connaissance. Je lui avais dit que je ne connaissais pas un mot de thaï et qu'à l'hôtel j'étais restée toute seule et que j'avais à peine dormi. Heureusement, je pouvais me débrouiller un peu en anglais avec l'hôtelier. Je devais encore rester trois jours à Vientiane à l'hôtel pour attendre l'avion qui m'emmènerait à Hanoï. Alors la dame m'a dit: «J'ai accompagné mon fils à Paris pour la rentrée des classes. Je m'appelle Souvana Oukeo. Vous pouvez venir chez moi. Comme vous êtes toute seule, ce sera peut-être mieux qu'à l'hôtel.» Je l'ai vivement remerciée pour sa gentillesse. L'aéroport de Vientiane était petit, mais le vacarme était terrible. J'ai donc suivi Mme Oukeo tranquillement. Une voiture l'attendait et nous sommes allées chez elle. Mme Oukeo habitait dans une rue calme de Vientiane et sa villa était

entourée par un jardin de fleurs et, au fond, il y avait un potager. Son mari était ministre-adjoint des transports, il était en mission en province et à la maison il y avait une bonne qui s'occupait de ses deux filles, l'aînée avait 15 ans et la cadette 10 ans. Le chauffeur avait en charge aussi le jardin, tandis qu'un cuisinier s'occupait de l'intendance.

Nous avons parlé en français et dès le deuxième jour, Mme Oukeo m'a parlé de sa famille. Son père était Saïgonnais. Il s'était installé à Vientiane dès sa jeunesse car sa mère était Laotienne. Son père l'avait envoyée à Hanoï à la fin des années trente pour suivre des études de sage-femme à l'hôpital René Robin (ancien nom de l'hôpital Bach Mai en vietnamien) pour trois ans. Après son retour à Vientiane elle avait travaillé quelques années seulement puis elle s'était mariée avec un jeune ingénieur laotien revenu de France. Elle m'a parlé de collègues sages-femmes vietnamiennes dont je connaissais quelques-unes. A partir de ce moment, nous avons parlé en vietnamien. L'ambiance était devenue intime et familiale. Alors, je lui ai raconté mes embarras à Bangkok: «Quand j'ai voulu confirmer ma place dans l'avion pour Vientiane, on m'a dit que je n'avais pas encore le visa d'entrée au Laos. J'étais ahurie. A Paris, le consulat français ne m'avait rien dit. J'étais en transit en attendant le premier avion de la commission de contrôle de l'application des accords de Genève pour rentrer à Hanoï. J'ai dû argumenter et supplier une bonne demi-

heure avant d'obtenir la permission d'aller à Vientiane.»

Le troisième jour, Mme Oukeo m'a invité à visiter *That Luong*, la pagode la plus grande de Vientiane, en voiture. J'ai remarqué l'attitude très respectueuse des personnes qui visitaient la pagode. Par exemple, en se retirant du lieu sacré, on marche en reculant afin de ne pas tourner le dos aux bouddhas. J'ai fait la même chose. Ensuite, nous avons fait un tour de la capitale et, à la fin, nous avons longé le Mékong en contemplant le coucher du soleil. Je me disais que si je n'avais pas rencontré Mme Oukeo, je serais peut-être restée trois jours à l'hôtel par crainte de me perdre dans une ville étrangère puisque je ne pouvais pas lire un mot de l'écriture laotienne.

De ces quatre jours, j'ai tiré une leçon pour ma vie. Il faut sortir de la solitude en essayant de faire de nouvelles connaissances. Au départ, il y a 3 ans, je ne faisais escale que dans des pays dont je connaissais la langue anglaise. Mais lors du retour au Vietnam, j'ai dû faire escale dans des pays d'Asie où l'écriture n'est pas latinisée et je me sentais complètement perdue. L'anglais était presque oublié faute de pratique durant les trois années en France. Et surtout, le problème se compliquait parce que le gouvernement de Ngo Dinh Diem, au Sud, ne voulait pas appliquer les accords de Genève, il n'y avait pas de négociation pour l'élection générale et l'unification du pays. A Bangkok, il n'y avait que l'ambassade de Ngo Dinh Diem. Et on m'a suggéré d'aller à cette ambassade pour le visa (!). Le

pays était divisé en deux régions avec des institutions différentes et on ne savait pas quand cette situation prendrait fin. Pourtant les Accords de Genève prévoyaient une consultation de l'ensemble du pays en vue de la réunification du Nord et du Sud, mais en fait ça n'a pas eu lieu du tout.

Un chercheur infatigable aimant la Nature

Depuis deux ans, j'étais enseignante de chimie dans une école professionnelle de sylviculture et d'exploitation forestière aux environs de Hanoï. Après le Nouvel An de 1961, j'ai eu l'occasion de travailler avec un spécialiste allemand de la RDA à Hanoï pendant trois mois sur la chimie végétale pour le traitement chimique des produits forestiers. M. Karl Brückner qui travaillait à l'université Humboldt à Berlin était botaniste et ingénieur chimiste. Il était venu avec un groupe de spécialistes allemands de diverses branches telles que la sylviculture, l'exploitation du bois, la préservation du bois, l'économie forestière etc. selon la demande du directeur du département général de sylviculture et de l'exploitation forestière du Vietnam. Au début, nous n'avions qu'une seule interprète pour tout le groupe alors qu'on devait travailler séparément et parcourir des régions différentes. Quelques fois, on a demandé une aide à des candidats en sciences chimiques qui travaillaient à l'université de Hanoï après avoir été formés en RDA, mais c'était très difficile. Donc je me suis décidée à réapprendre l'allemand. Dès les premiers mois, en

MPC à la faculté des sciences de Paris en fin 1953, j'avais déjà appris l'allemand trois fois par semaine juste après le déjeuner, entre les cours du matin et ceux de l'après-midi, de novembre 1953 jusqu'en fin d'avril 1954. J'avais rêvé de visiter l'Allemagne et je pensais que ce serait plus intéressant de connaître la langue du pays. Nous étions un groupe de 7 à 10 étudiants et le professeur était allemand. Il avait une très bonne méthode et il nous imposait de pratiquer la langue, même en calcul mental. Au lieu de somnoler sur un banc dans le hall de la Sorbonne après le déjeuner au Foyer des Mines, nous entrions dans la classe d'Allemand dans le cadre de la Sorbonne. La classe était très animée et nous avons fait des progrès spectaculaires en 5 mois.

Mais maintenant, il fallait apprendre toute seule avec le livre *L'allemand sans peine* et quelques manuels en allemand de la classe de 5e et 4e. Heureusement, mon mari était stagiaire en RDA depuis quelques mois à Leipzig. Il m'avait envoyé un petit dictionnaire français-allemand et allemand-français que je pouvais emporter partout pour apprendre l'allemand n'importe où. J'ai décidé d'apprendre par coeur chaque jour une leçon d'*allemand sans peine*. J'essayais de faire de la pratique avec M. Brückner, car je l'accompagnais durant la journée au laboratoire et pendant les visites dans les usines en province avec mon dictionnaire en main. Mon projet était efficace, car dans les excursions on ne m'a jamais refusé malgré le peu de place dans la voiture. Je savais que M. Brückner voulait aussi avoir

quelqu'un à qui parler pendant les longues excursions hors de Hanoï, par exemple à Thai Nguyen pour visiter une papeterie ou aller à Bai Chay (Quang Ninh) dans l'usine d'essence de térébenthine et colophane à partir des résines de pin. Je me rappelle que sur une petite barque à rames pour quatre personnes nous longions la baie d'Halong du côté où les mangroves poussaient en grande quantité. Je n'avais pas peur de parler lentement l'allemand car le trajet en barque sans moteur était long tandis que M. Brückner essayait de me parler ainsi que M. Tao (licencié en chimie des produits forestiers en Chine) sur l'usage du tanin et de l'essence de térébenthine en Allemagne. On discutait de l'usage d'écorces de mangrove qui contiennent du tanin pour la tannerie. Mon allemand était encore médiocre, mais avec mon dictionnaire je me débrouillais pas mal, tandis qu'une interprète venue du Ministère des affaires étrangères ne comprenait pas la chimie et les produits forestiers. En rentrant de Quang Ninh, nous avons visité quelques usines de peinture à Haiphong, une entreprise de réparation des bateaux etc. En comparaison avec Hanoï, ville plutôt administrative, avec un milieu intellectuel et de consommations, Haiphong, ville portuaire, était plus dynamique et la population ouvrière assez dense.

Au fur et à mesure que mon allemand s'améliorait, je trouvais mon stage avec M. Brückner de plus en plus intéressant et riche en informations. Avec les Vietnamiens seulement, les longs trajets en voiture étaient pour moi banals et frivoles. Les hommes se

mettaient à rigoler à cause d'anecdotes comiques populaires. Mais M. Brückner avait un sens de l'observation très affiné, ainsi au long du chemin il n'avait pas manqué de me poser de nombreuses questions. Une fois, alors que nous visitons la papeterie Hoang Van Thu dans la province de Thai Nguyen, on s'était plaint de la pénurie de matériel pour les pâtes à papier. Puis nous sommes allés visiter les forêts au bord de la route de Thai Nguyen à Tuyen Quang. Le paysage était pittoresque avec des forêts de bambous et cette région était appelée la capitale de la résistance contre les français de 1948 à 1954. Soudain, à mi-chemin nous nous avons vu un incendie dans la forêt de bambous. Le feu faisait rage. Mais on nous a dit que ce n'était pas un incendie accidentel mais volontaire pour avoir la terre afin de planter du manioc (!). M. Brückner était très indigné. Il leva les mains en l'air et il a dit au directeur de la papeterie qui nous accompagnait: «Voilà le matériel pour les pâtes à papier. Et vous les détruisez pour planter du manioc. Quel gaspillage. Mais le problème c'est qu'il fallait garder ces forêts et apporter du riz ou du manioc pour que la population préserve ces forêts.» Je me suis dit: voilà une pensée à courte vue. Il y a un adage: «Quand on a faim, on doit «marcher» même avec les genoux». N'importe quel moyen pour avoir des remplaçants du riz qui manquait.

Une autre fois, nous visitons une fabrique de bois construite avec l'aide de la Tchécoslovaquie au bord de la rivière Duong non loin de Hanoï. Rien qu'en

regardant le lieu de dépôt du bois et l'entretien de la fabrique, M. Brückner m'a dit: «Si cela arrivait en RDA, le directeur devrait démissionner.» Dans la cour il avait trouvé un morceau de bois avec des champignons qui y poussaient. Pointant la main vers ces champignons, il a dit au directeur adjoint: «Il faut nettoyer tous ces morceaux de bois tout de suite.» Le directeur-adjoint rétorqua: «Oui nous faisons le balayage à la fin de la semaine (!)» M. Brückner a froncé les sourcils. Et il expliqua: «Mais les spores de ces champignons à cause du vent vont se répandre partout. Et ensuite elles s'implantent sur tout le bois de votre fabrique. C'est la préservation de la qualité du bois. Voilà le problème.» Je me suis dit: «On a affaire à un botaniste qui connaît à fond tous les problèmes des végétaux.» En passant par l'atelier de séchage du bois, le contremaître nous a dit avec «fierté» qu'après le départ des ingénieurs tchèques, on n'a plus besoin d'utiliser le thermomètre pour savoir le degré de chaleur approprié. Nous le connaissons rien qu'en tâtant le bois avec nos mains (!) Il avait l'air content comme si c'était «une initiative???» Je me disais combien c'était difficile de réparer les blessures de guerre et en même temps de faire la construction d'un pays industrialisé avec les ressources humaines d'un pays agricole arriéré et pauvre, ruiné complètement par une longue guerre. Au lieu de former des directeurs compétents pour la gestion et des main - d'oeuvres jeunes bien formées qui puissent assimiler les méthodes modernes et des connaissances de base

solides, on a brûlé les étapes en formant très vite des gens qui avaient fait la guerre sans avoir pu terminer les études au lycée. Et après un stage d'une année de gestion, on devient contremaître, puis très vite on devient vice-directeur et directeur après avoir reçu une bonne éducation politique certainement.

Je me rappelle notre excursion d'une semaine à Nghe An et Ha Tinh (4e zone) en Avril 1961. Les routes étaient chaotiques. La plupart des maisons dans les villages étaient encore des paillotes. Nous pouvions regarder de près la vie quotidienne des paysans dans le village natif du président Ho Chi Minh à Kim Lien non loin de Vinh, chef-lieu de la province de Nghe An. Lors de notre visite à sa maison natale et au musée, M. Brückner a été surpris en parcourant la biographie du président Ho Chi Minh. Une vie de révolutionnaire ardent animé d'un patriotisme fervent. Il est né dans une famille de lettrés pauvres: dans l'enfance, sa mère s'occupait de tout pour les besoins de la famille avec l'aide de sa soeur aînée. Le président Ho Chi Minh appréciait les aptitudes ainsi que les responsabilités de la femme. Dans la 1re Constitution, il insistait sur l'égalité et l'émancipation de la femme en l'encourageant à éliminer le complexe d'infériorité. Le village était pauvre mais tout le monde aimait l'instruction. En visitant les jardins, M. Brückner avait trouvé plein de plantes intéressantes. Il disait que c'était la première fois qu'il voyait des pamplemoussiers, des orangers et des citronniers. Devant le ricin, il a observé longuement les feuilles, les

fruits et les graines huileuses. Il m'avait donné une leçon sur l'usage de l'huile de ricin comme purgatif et lubrifiant précieux dans l'industrie aéronautique. Puis il soupira: «Chez vous, le ricin pousse comme une mauvaise plante au bord du chemin. Mais attention, cette huile doit être traitée pour éliminer l'élément toxique.» Comme il a vu qu'on faisait la cuisine avec de la paille, il a secoué la tête en me disant: «Pour nous, ça se voit comme on brûle le carton ou le papier. Nous avons une industrie de papeterie, de cellulose, la base pour fabriquer le tissu artificiel. Nous savons que l'industrie demande énormément de matériel. Ce n'est pas comme dans vos fabriques de méthode artisanale...». A la maison d'hôtes du Comité populaire réservée aux spécialistes étrangers à Vinh - chef-lieu de la province de Nghe An - après le déjeuner M. Brückner m'a dit de laisser Tao et le chauffeur se reposer et nous sommes allés au grand marché de Vinh à pied. Notre interprète de l'université de Hanoï qui était revenu de la RDA après 6 années d'études en Chimie à l'université en RDA profita de cette journée de visite non professionnelle pour me demander de le remplacer. Il avait sa famille qui habitait non loin de Vinh. J'ai accepté volontiers, ravie de pouvoir pratiquer l'allemand.

- Pourquoi au marché? lui ai-je demandé.

- On y découvrira certainement beaucoup de choses intéressantes....

Alors au lieu de nous confiner à la maison d'hôtes, nous nous sommes promenés au marché dans les allées où les marchandises étaient étalées par terre.

.Dès le début de la Résistance, Vinh a été complètement rasée comme Thanh Hoa au début de 1947 selon la tactique de la terre brûlée pour enrayer l'occupation des Français dans la 4e zone. A cette heure, il y avait peu d'acheteurs. C'était mieux pour l'observation. M. Brückner désigna les citrons verts: «J'aime bien le jus de citron frais. On ne m'en donne jamais à l'hôtel. Vous devez m'aider à apprendre quelques mots de vietnamien pour pouvoir commander le repas, sinon il y a trop de viande et trop peu de légumes et de fruits. Pourtant chez vous on trouve des légumes et des fruits en abondance. Par hasard j'ai trouvé qu'hier vous ne mangiez presque que des légumes.»

Il avait l'air mécontent de ne pas pouvoir partager le repas avec nous pendant ces journées de voyage. Et il essayait de répéter des mots vietnamiens: "Toi muon an... it thit ,...nhieu rau ...it thit , nhieu rau." (peu de viande, mais plus de légumes.)

A vrai dire, depuis le commencement de l'année 1961, le riz et les aliments étaient rationnés. Ma fille avait un an et demi. Il n'y avait plus de lait pour elle. Quant au sucre rien que 100g chaque mois pour elle et pour moi 500g. Pourtant elle aime tant le lait et le jus de citron. Mais les spécialistes étrangers avaient un régime différent qui ne manquait de rien et il y avait un magasin spécial à Hanoï pour eux.

Une commerçante mâchait une feuille de bétel, de la noix d'arec et du "vo" (une sorte de racine rose qui produit du tanin) avec un peu de chaux éteinte puis elle crachait du jus rouge orange. En voyant cette scène, M. Brückner fut très étonné. Etant chimiste des produits végétaux, il m'a demandé tout de suite quels étaient ces produits... J'ai dû lui expliquer cette coutume qui persistait avec des dents laquées en noir depuis plus de trois mille ans. Il me proposa de lui faire goûter ce truc mais je l'ai refusé en disant: «Je ne peux pas vous laisser goûter quelque chose hors de la maison d'hôte. C'est une règle stricte. A Hanoï, je pourrai vous trouver ça chez ma grand' tante.» Puis, assis sur un banc chez une marchande de thé, je lui ai raconté la légende de «Trau cau» qui fonde notre tradition de mâcher le bétel depuis la dynastie des rois Hung, nos ancêtres les plus lointains dans notre histoire nationale. «Il était une fois, deux frères jumeaux qui aimaient la fille de leur professeur et le frère aîné avait épousé la jeune fille. Les frères continuaient de vivre sous le même toit. Le jumeau, très triste et ayant tellement peur de la ressemblance d'avec son frère avait décidé de partir au loin. Après une journée de marche, devant une rivière qu'il n'avait pas pu traverser car ce lieu était désertique, il pleurait amèrement de désespoir et à la fin il mourut et se transforma en une sorte de pierre. Son frère, soucieux de la disparition de son frère se mit en marche pour le rechercher. Comme la rivière lui barrait le chemin, il s'assit sur la pierre en pleurant et se transforma en un arbre avec le tronc très droit et une

touffe de feuilles au sommet (l'aréquier). La jeune mariée très inquiète quitta la maison pour chercher son mari et au bord de la même rivière, elle embrassa le tronc de l'aréquier en pleurant, se transformant en une plante grimpante sur le tronc de l'arbre. C'était le bétel.» Les gens connaissent cette histoire de fidélité en famille, on essaye de mâcher la feuille de bétel qui stimule l'arrivée de la salive et avec la noix d'arec, la chaux éteinte venue de la pierre calcaire: Le mélange forme dans la bouche un jus rouge. Le goût âcre et la sensation ardente de ce mélange favorisent la communication, on utilise le trau cau (bétel) pour les fêtes: offrandes pour les fiançailles et les noces comme symbole de la fidélité.

«Entendu. Si je n'ai pas *an trau* (goûter le bétel) , je ne rentrerai pas en RDA. Sois-en sûre.»

Dans la soirée, à la maison d'hôtes lorsque Tao nous parla de la fondation du Front national de libération du Sud Vietnam grâce aux actualités entendues à la radio, M. Brückner me parla du drame de sa famille. Pendant la soirée, il m'a fait des confidences: «Chaque fois que j'entends le mot *Krieg* (guerre) j'ai la chair de poule. Mes parents et mes deux soeurs sont morts dans la nuit de février 1945 quand les alliés ont bombardé ma ville natale, Dresde. J'ai échappé à ce destin car j'ai été enrôlé dans l'armée à l'âge de 17 ans après avoir terminé la classe de terminale au lycée, en 1943. J'étais prisonnier de guerre en 1944 à Bordeaux (France)... Quand je suis retourné à Dresde, j'ai eu le coeur brisé. Toute ma famille était perdue d'un seul coup, ma

maison anéantie. Ma ville prospère si riche en musées, en palais et universités étaient ravagée à ne plus s'y reconnaître... » Ainsi je comprenais pourquoi à l'âge de 36 ans il avait des cheveux complètement blancs comme un homme de 60 ans. Et je me suis dit: «Maintenant nos deux pays sont divisés en deux, victimes de la guerre froide. Je me demandais pourquoi il avait vécu plus d'un an en France alors qu'il ne parlait pas la langue française. Peut-être les allemands sont-ils fiers de leur civilisation.

En rentrant à Hanoï après avoir collecté des échantillons de bois d'eucalyptus et de résines de pin à Nghe An, nous avons travaillé au laboratoire de l'Institut de recherche sur les produits pharmaceutiques nouvellement construit. C'était un don de la RDA et le directeur était un professeur docteur en pharmacie qui avait fait un stage en Allemagne. M. Brückner a dit à Tao: «Je n'ai pas besoin de voiture pour aller au travail. De l'hôtel près de la gare, je peux aller à pied à l'Institut ou en vélo comme vous. Votre pays est encore très pauvre. Pourquoi ce privilège pour nous avec ce gaspillage d'essence?» Mais la règle c'est la règle. Il continua à aller en voiture pour un trajet d'à peine 800 mètres! Et pourtant il voulait faire de la gymnastique en allant à pied. De temps en temps je l'accompagnais à la bibliothèque. Il était mécontent parce que sa grande malle avec des appareils de laboratoire et des livres qu'il avait envoyée un mois avant son départ de Berlin n'était toujours pas arrivée. Tandis qu'il se plongeait

dans son livre, moi-même je lisais des articles dans la revue de chimie végétale en anglais.

Un jour on était au Park national de Cuc Phuong (Ninh Binh), une forêt vierge qu'on avait découverte depuis peu. M. Brückner se réjouissait de la diversité des arbres, des plantes et des buissons. Il a erré toute la journée dans la forêt, examinant attentivement la répartition des feuilles de telles et telles plantes, sans se soucier des petites sangsues avides de sang qui se jetaient sur son cou et ses pieds en pantoufles. Les épines des rotins déchirèrent un bout de sa chemise, tant pis. Le guide nous disait que jamais il n'avait trouvé quelqu'un d'aussi passionné que lui par la découverte de la vie des végétaux dans la forêt vierge. Il restait silencieux en contemplant l'arbre millénaire «cho chi». Son ardeur encourageait tout le groupe et on ne rentra au logis qu'à la nuit tombante. Pour moi, c'était la première fois que je découvrais la forêt avec toute la richesse de la nature. Etant citadine, et unique enseignante dans le corps enseignant, grâce à ce «baptême», je me sentais hardie lors des stages avec mes élèves dans les forêts à Nghe An, Ha Tinh et Phu Tho dans les années suivantes.

Le groupe de spécialistes allemands devait prolonger le séjour de travail au Vietnam du Nord jusqu'au mois de Juillet au lieu de rentrer fin Mai 1961. Encore trop de problèmes à régler. Ainsi j'avais la chance de pratiquer l'allemand. Je me suis dit: heureusement que dès le début, j'ai décidé d'apprendre l'allemand sans quoi j'aurais récolté peu de choses. D'autre part, avec qui

M. Brückner pouvait-il partager ses soucis, ses idées? Je devins interprète officielle pour des visites en provinces dans les fabriques avec mon dictionnaire de poche en main. Une fois nous avons visité à Viet Tri un consortium nouvellement construit avec l'aide de la République populaire de Chine. En plus de l'usine électrique, il y avait la fabrique chimique de soude-chlore, la fabrique de sucre, la fabrique de papier avec les déchets de cannes à sucre et la fabrique de glutamate de sodium. On nous a dit que c'était le premier consortium du pays en voie du socialisme. Pendant tout le trajet de retour à Hanoï M. Brückner me partage ses soucis: «Qu'est-ce que c'est cette sorte de consortium? Et vous devrez supporter toutes les conséquences néfastes de pollution, surtout avec la fabrique de soude-chlore... Et puis on nous dit que les élèves des écoles de Chimie et les étudiants ingénieurs pourront faire des stages dans ces fabriques de qualité médiocre. Il vaut mieux de ne pas avoir cette sorte de «cadeau néfaste du grand bond» en Chine... Il me semblait qu'il bouillonnait de colère à l'intérieur. Lui, venant d'un pays industriel avancé de l'Europe, même le premier parmi les pays de l'Europe de l'Est, son point de vue pour l'industrialisation était différent de celui des dirigeants de notre pays. Nous venions d'assister à des cours d'éducation politique sur le développement du pays sur la voie du socialisme et sur le 1er plan quinquennal. Les dirigeants croient fermement aux deux atouts pour construire le socialisme au Nord du Vietnam: le premier atout c'était

l'aide des 11 pays socialistes frères, surtout de l'URSS et la RPC, le second c'était l'assiduité, le dévouement, l'aspiration de tout le peuple en faveur de l'unification du pays. C'est pour cela que nous devons nous serrer la ceinture pour la reconstruction du pays. En réalité, tant de gaspillages dûs à notre ignorance, à la naïveté de nos projets... J'avais des doutes sur le développement. On nous disait que le rendement dans les pays socialistes est meilleur que dans les pays capitalistes (!) Comment cela se passe-t-il en réalité? Ayant été un pays colonisé avec le français comme langue administrative à côté de la langue nationale, maintenant nous avons affaire avec le russe, le chinois et tant d'autres différences au point de vue culturel, économique, etc. Des difficultés quasi-insurmontables. Pourtant on nous disait: «Avec la victoire sur le colonialisme, nous sommes sûrs de la victoire du socialisme dans l'avenir. Sois tranquille.»

Une fois, un autre chimiste allemand de l'Institut de chimie industrielle nous invita à participer à une excursion dans un village avec beaucoup de cocotiers aux bords des mares, aux environs de Hanoï. J'avais emmené ma fille de 22 mois avec moi. M. Brückner l'appelait petite poupée. Il n'avait pas d'enfants. Il s'amusait beaucoup avec elle et elle aimait tant se mettre sur ses épaules pour être plus haute que tout le monde. Pourtant quand on lui demanda de suivre ce monsieur en RDA pour avoir du lait, du chocolat etc. elle secoua vivement la tête en disant: «Non. Je reste avec maman.»

Au début du mois d'août, M. Brückner avait fait un long rapport sur son travail au Vietnam pendant 6 mois avant de rentrer en RDA. Tao ne m'avait pas donné à voir ce rapport tandis que M. Brückner était étonné de savoir que Tao n'avait jamais mis les pieds au laboratoire pendant tout le temps de la coopération. Il me disait qu'en Chine, il en avait eu assez avec les travaux au labo qui lui faisait attraper la sinusite chronique. Tao voulait seulement organiser les choses. Moi-même, je ne m'intéressais pas beaucoup à l'analyse du bois d'eucalyptus pour la cellulose, mais j'aimais la distillation de la résine du pin de Nghe An et Quang Ninh pour avoir de l'essence de térébenthine et la colophane et l'analyse de ces produits pour évaluer la qualité.

Le dernier jour à l'aéroport j'ai assisté à l'entretien en tête à tête entre M. Brückner et M. Nguyen Tao, le haut dirigeant du département général de la sylviculture et l'industrie des produits forestiers. M. Brückner avait apprécié hautement les ressources naturelles du Vietnam pour l'industrialisation du pays. Il avait souligné le développement de la culture des forêts de pin surtout dans la province de Nghe An où les Français avaient bien étudié la pédologie et l'expérience de cette culture. Les Français avaient bien réussi, car il avait pu contempler les pins qui donnent un très bon rendement en résine pendant toute l'année dans le district de Quynh Luu. Il avait constaté que dans les forêts de pin en RDA et surtout en Suède où le climat est froid on ne pouvait extraire la résine que

pendant 6 mois dans l'année. M. Brückner avait bien dit que les ressources en or noir (c'est-à-dire la houille) ou en or brun (le pétrole) pourront être épuisées mais que l'or vert (forêts) demeurera si l'on sait le régénérer et l'utiliser à bon escient. Et à la fin, il a souri gentiment en disant: « Si Nghe An est le roi des pins, dans 25 ans, avec l'exportation de l'essence de térébenthine en RDA vous pourrez avoir en retour des machines-outils selon votre demande.» Je savais que l'Allemagne était un pays dont l'industrie pharmaceutique était très développée et qu'à partir de l'essence de térébenthine on pouvait fabriquer des médicaments. De Grenoble, ma soeur aînée qui était étudiante en 4e année de pharmacie en 1955 avait visité une fois des usines pharmaceutiques en RFA et elle avait apprécié beaucoup la haute qualité des produits pharmaceutiques de ces usines et les laboratoires de recherche bien organisés et bien équipés.

M. Brückner était très attaché à la recherche des végétaux au Vietnam. Ainsi deux ans après, par hasard, je l'ai rencontré encore cette fois à Vinh accompagné d'un docteur-ès-sciences allemand qui faisait de la recherche sur l'agar-agar à partir des algues. Cette fois, j'accompagnais mes élèves pour un study-tour dans une ferme forestière d'Etat à Nghe An. Je me sentais toute embarrassée d'avoir oublié l'allemand, mais l'autre spécialiste parlait bien le français et nous avons eu un bon moment ensemble lors du déjeuner à la maison d'hôtes de Vinh. Ensuite, je devais les quitter pour prendre le train à Hanoi. Ils

avaient été très enthousiasmés par le spectacle de «Cheo» (théâtre traditionnel du Viet Nam dans le delta du fleuve Rouge) la veille au soir, au chef-lieu de Thanh Hoa malgré des chaises peu confortables et des spectateurs trop bruyants. Je me rappelle que pendant le séjour de M. Brückner à Hanoï jamais Tao ne l'avait invité au théâtre. Pas de loisirs culturels. Rien que le travail et la nage au Club Ba Dinh.

Quelques mois après, j'ai envoyé une carte de voeux pour son 37e anniversaire. J'ai été frappée de stupeur en recevant une lettre de deuil de la part de son épouse annonçant le décès de M. Karl Brückner dans un accident d'avion de Moscou à Berlin quelques semaines avant. Son collaborateur était rentré à temps après 3 mois au Vietnam tandis que lui, retardé d'un mois, il avait reçu ce coup fatal. Il était non seulement mon maître dans la recherche scientifique, moi une débutante, mais il m'a aussi ouvert les yeux sur l'observation des choses de la vie et pour en tirer les conséquences. J'essayais d'appliquer les expériences vécues dans mes cours de chimie végétale tandis que les autres sujets ne sont que des rêves...

Un ami excellent en vietnamien

J'ai connu le Dr Ivo Vasiljev en 1984 lors d'un Congrès international des femmes à Prague. J'étais très étonnée de voir cet homme parlant beaucoup de langues. Au Congrès, il était notre interprète dans la cabine, mais il rendait service volontiers à d'autres groupes de femmes de diverses nationalités au moment

des pauses, sans une minute de repos. Il parlait couramment le vietnamien, le coréen, le japonais et le français, l'anglais, le russe, l'allemand, et même le bulgare. De mère tchèque et de père russe, dès l'enfance il avait deux langues. Sous l'occupation des Nazis, les enfants tchèques apprenaient obligatoirement l'allemand: de la sorte il connaissait bien trois langues d'Europe, puis au collège il a appris l'anglais et le français. A l'université, en 1959 il avait eu la licence d'histoire et de culture de la Corée et en même temps il avait appris le japonais et le chinois classique. Comme il s'intéressait à la civilisation orientale l'Institut de recherche sur l'Orient lui avait suggéré d'apprendre le vietnamien avec un professeur vietnamien fraîchement débarqué du Vietnam pour enseigner le vietnamien à l'Université Charles à Prague. Comme il était l'unique étudiant il se concentrait sur la préparation d'une thèse de doctorat en linguistique. Il eut la chance de travailler pendant deux mois avec les spécialistes de diverses disciplines à l'Institut de recherche sur le Sud-Est asiatique à Hanoï en 1963 puis quatre mois en fin 1964 jusqu'au mois de Mars 1965 où commençait la guerre de destruction des Américains au Nord du Vietnam. Je pense qu'il se passionnait pour les langues qu'il mettait au-dessus des sciences sociales et humaines lorsqu'il était encore assez jeune. Mais il s'intéressait surtout à la culture, à la langue et à la situation de guerre au Vietnam. Il écrivait des articles dans les journaux et participait à des colloques internationaux pour le retrait des troupes américaines et pour la paix au Vietnam.

Le Dr Ivo Vasiljev avait beaucoup de souvenirs du Vietnam. Dans les années soixante il a eu l'occasion de vivre plus d'une semaine au palais présidentiel à Hanoï lorsqu'il était interprète de la délégation tchèque conduite par le premier ministre de la Tchécoslovaquie J. Lenart. Comme la délégation était l'hôte du président Ho Chi Minh, il a eu de brefs entretiens avec l'«Oncle Ho» en vietnamien et en français. Il se rappelait bien le repas amical où le président Ho Chi Minh régala la délégation tchèque. Comme il était assis à ses côtés, le président lui a dit d'un ton affectueux: «Cette fois- ci vous n'êtes plus interprète puisque vous êtes mon hôte.» Plus tard, le général Vo Nguyen Giap, ministre de la défense, est venu à Prague. Il avait demandé un interprète tchèque compétent en vietnamien et on avait pensé à Ivo Vasiljev. Et on l'a fait sortir du travail banal dans une entreprise de fabrication d'automobile. Il était tombé en disgrâce après «le printemps de Prague». Ivo avait protesté contre l'arrivée des tanks soviétiques sur le territoire tchèque pour réprimer le mouvement libéral lorsqu'il assistait à un séminaire à l'étranger. On ne pouvait pas trouver un interprète en vietnamien aussi compétent que lui. Depuis lors il est devenu l'interprète le plus connu... Mais j'ai mieux connu Ivo Vasiljev quand il accompagna une délégation de femmes tchèques visitant le Vietnam au printemps 1986. Il était enchanté de retrouver le Vietnam après l'unification. Il m'avait offert une carte de vœux pour le Nouvel An 1986, carte sur laquelle il avait écrit un poème tiré du Carnet de prison de Ho Chi

Minh en vietnamien d'un côté et de l'autre traduit en tchèque. La traduction de ce livre lui donnait du courage pour mieux accepter la pénibilité de son travail. Je n'ai pas retenu le poème exact, seulement son contenu:

*S'il n'y a pas de paysages mornes en hiver,
Comment peut-on reconnaître la splendeur du
printemps.*

*En pensant aux vicissitudes de la vie,
En surmontant les épreuves, l'esprit se fortifie.*

La traduction de ce Carnet venait d'être publiée en Tchécoslovaquie en 1985. A l'occasion de sa présence au Vietnam, on l'a interviewé à ce sujet à la télévision et le lendemain, je l'accompagnais au grand marché *Dong Xuan* les gens le reconnaissaient tout de suite. Il me disait en souriant: «Comme l'effet des médias est rapide!» Les vendeuses se réjouissaient de trouver ce monsieur occidental (ông tây) qui achetait des champignons parfumés secs en parlant vietnamien comme un vietnamien, sans faute d'accent. Il leur confiait qu'à Prague, il faisait lui-même les mets vietnamiens avec des condiments à la mode vietnamienne. Il m'a raconté une anecdote amusante: le premier matin de bonne heure, Ivo se promenait au bord du lac de l'Epée restituée. Deux jeunes filles le croisèrent sur le chemin et l'une dit à sa copine: "*Ông tây này béo quá mà nhĩ.*" (Tu vois comme il est gros cet occidental.) Ivo se retourna en parlant un

vietnamien très net: “*Đúng thế cô ạ ...ạ ...*” (Oui, c’est vrai, mademoiselle.) Ahurie, la jeune fille entraîna sa copine en courant.

Après le programme au Nord, nous sommes allés dans le Sud. Jusque-là, je trouvais qu’Ivo était un érudit très précis dans la traduction. Il avait appris la langue vietnamienne du Nord, jamais il n’avait entendu le vietnamien du Sud, aussi chaque fois qu’il se confrontait à un mot qu’il ne comprenait pas, il me demandait le sens exact. Il me raconta qu’une fois il avait demandé une brochure sur la culture de l’ananas dans une librairie et qu’on lui avait donné une brochure sur le cocotier (au Nord on appelle ananas « *dıra* », mais au Sud c’est « *thom* » ou « *khóm* », tandis cocotier c’est « *dıra* »). Pendant le trajet, nous avons le temps de parler beaucoup des problèmes des jeunes travailleurs vietnamiens non qualifiés envoyés en Tchécoslovaquie au début des années quatre-vingt. L’inadaptation à une culture totalement différente, sans comprendre la langue, causait tant de problèmes. Au contraire, les étudiants étaient considérés comme assidus et très adroits. Quelquefois on demandait à Ivo de venir au tribunal pour servir d’interprète pour un travailleur vietnamien qui avait commis une infraction. De ce fait, Ivo était prêt à créer un pont pour une compréhension mutuelle entre ces jeunes travailleurs et les tchèques. Il a écrit des articles dans des quotidiens au sujet de la différence culturelle qui pouvait provoquer des malentendus, des équivoques regrettables. Par exemple, les vietnamiens ont la coutume de rire facilement à

n'importe quel sujet. C'est naturel pour les vietnamiens, mais un copain tchèque peut y trouver de l'ironie et en être vexé. Ivo ne ménageait pas son temps pour visiter des logements collectifs de vietnamiens. Il assistait aux mariages des vietnamiens comme un proche de la famille, un grand frère au bon coeur. Il gagnait ainsi la confiance de nombreux jeunes travailleurs et ceux-ci lui épanchaient leur coeur quand ils avaient du chagrin. Après m'avoir raconté quelques histoires tristes dont il avait été témoin, Ivo soupira et il me présenta ses excuses de m'avoir causé du chagrin. Je l'ai remercié de sa bonté et surtout pour son empathie envers le sort des jeunes expatriés.

J'ai eu la chance de retrouver Ivo Vasiljev par e-mail quand il reçut le prix du Fonds culturel Phan Chu Trinh en 2010. Alors je savais qu'il était devenu professeur docteur en Philologie vietnamienne très apprécié pour ses études culturelles et linguistiques du Vietnam. Lors de ses voyages d'études au Vietnam en contact avec l'Institut des sciences sociales et humaines il est passé deux années de suite au Centre du Vietnam, participant directement au projet d'explorer sur place les vestiges d'un paquebot naufragé non loin de Cu Lao Cham. En 2005 Ivo Vasiljev a reçu l'ordre de l'Amitié des mains du Président de la RSVN Tran Duc Luong. Avec sa vision large il a participé à l'enseignement du vietnamien en tchèque tout en stimulant la communauté vietnamienne - ethnie minoritaire en Tchécoslovaquie - pour encourager leurs enfants à apprendre le vietnamien dès l'enfance, ce qui est très

important pour l'avenir. Il a coopéré avec Nguyen Quyet Tien pour la publication d'un grand dictionnaire tchèque - vietnamien comprenant six tomes. La parution du 3^e tome s'est faite en 2015.

A l'âge de 76 ans, Ivo Vasiljev a fait son 50^e voyage au Vietnam pour participer au colloque sur le roi bouddhique Tran Nhan Tong à Hanoï. En route avec les jeunes, il a parcouru les monts Yen Tu avec leurs versants abrupts afin de visiter le temple Ngoa Van, lieu de méditation de Tran Nhan Tong jusqu'à sa mort. Je n'ai pas eu l'occasion de revoir Ivo mais je ne suis pas étonnée de ses mérites dans le domaine des sciences humaines. Ivo Vasiljev n'est pas seulement un érudit, c'est un homme imprégné de culture occidentale et orientale à la fois et qui a un coeur de Bouddha.

Un explorateur passionné de l'Extrême Orient

Ma rencontre avec William Hanbury-Tenison s'est passée au Temple de la Littérature (Van Mieu-Quoc tu Giam) au printemps 1991. Quand j'attendais la directrice-adjointe du Centre de recherche de la culture Quoc tu Giam pour avoir une copie de la dissertation dans la 1^{re} stèle à Van Mieu de mon ancêtre paternel qui avait été promu 2^e lauréat au concours mandarinal en 1442, je flânais dans une boutique d'objets d'art. Par hasard, j'ai prononcé un mot en anglais à l'adresse de la vendeuse quand William lui demanda une explication par rapport à une peinture laquée. William profita de l'occasion pour faire ma connaissance.

C'était la première fois que je rencontrais un anglais. Il avait le visage ovale, la taille haute et svelte. Comme il parlait couramment le français, je lui ai dit qu'il valait mieux parler en français. Il me donna sa carte de visite, indiquant qu'il était représentant de la société commerciale anglaise Jardine Matheson de Hong Kong qui avait un siège à Ho Chi Minh-ville. Il était au Vietnam depuis quelques mois seulement et cette fois-ci il était venu à Hanoï afin de choisir un représentant vietnamien. Il m'a dit qu'il n'avait pas d'expérience pour les affaires au Vietnam, qu'au lieu de s'installer à Hanoï, il avait choisi Ho Chi Minh-ville tandis que tout était décidé à Hanoï. Il m'a demandé de lui présenter un homme de plus ou moins quarante ans qui avait de l'expérience dans le travail avec les autorités de Hanoï. Je me rappelle que quand j'ai appris l'anglais en 6e on m'avait dit que les anglais sont flegmatiques et on a la comparaison: "flegmatique comme les anglais". Peut-être c'était l'avis du côté français. Je le trouvai sympathique et nous avons entamé la conversation sans façon.

- Où avez-vous appris le français? Vous parlez sans accent, me demanda William étonné. Il savait que le Vietnam du Nord avait été fermé aux occidentaux pendant les années de la guerre froide et durant la guerre contre les Américains. Il était donc rare de trouver quelqu'un pas trop vieux qui possède une langue de l'Europe de l'Ouest.

- Je l'ai appris à l'époque coloniale, dès la maternelle. Je suis déjà à la retraite.

- Mais vous pouvez encore parler la langue?
- J'ai passé deux années d'études à la faculté des sciences à Paris et je suis rentrée à Hanoï depuis 1956...
- Vous êtes idéaliste. Pour le moment, l'Europe de l'Ouest est très occupée par les problèmes de l'Europe de l'Est. Venant de Hong Kong je suis parmi les pionniers quant aux investissements étrangers au Vietnam.

Je n'ai jamais de carte de visite et il m'a demandé mon nom et mon adresse. Après cette brève rencontre, je lui ai présenté par téléphone un candidat âgé d'environ trente ans. J'ai été toute étonnée quand il est venu me voir quelques jours plus tard. J'habitais toujours la même maison depuis mon enfance, elle a été divisée en pièces occupées par différentes familles venues de la zone de résistance après l'année 1954 et notre petite salle à manger se trouvait dans la cour, derrière l'ancienne villa de ma grand-mère.

Nous n'avions jamais reçu d'étrangers. William avait pu me trouver grâce à un voisin qui habitait en face et par chance connaissait l'anglais. Voilà un jeune homme tombé du ciel! Il m'a offert une boîte de thé vert en me remerciant d'avoir présenté cet homme, mais il était trop jeune pour le poste à Hanoï. Lui-même, déjà, était trop jeune. Il n'avait que 29 ans. Diplômé en histoire de l'Art à Cambridge, il essayait de faire sa carrière en Asie. Et il me confia ses aventures: "Je garde les Arts pour l'avenir, je dois d'abord gagner ma vie. Grâce à mon père qui est diplomate, j'ai pu faire un stage au

Japon dans le commerce et les finances pour travailler ensuite à Hong Kong. En suivant mon père dans divers pays d'Europe, j'ai appris le français en Belgique, l'allemand en RFA... puis à l'université, le chinois et le japonais en même temps que les Arts asiatiques. Quand la Chine a commencé à s'ouvrir au monde, je suis allé en Chine dès 1985. La curiosité me poussait à voyager en quête de découvertes de régions nouvelles dans un pays grandiose connaissant des bouleversements profonds.

«La plupart du temps j'ai pris le train» m'a-t-il raconté. Je connais la vie des gens de diverses contrées, j'observais les échanges de marchandises dans chaque gare. On rencontre le renouveau et la prospérité dans les grandes villes, mais à la campagne les paysans sont très pauvres. L'avion est seulement un moyen de transport, tandis que par train on apprend beaucoup de choses. A vrai dire pendant quatre ans, je voyageais partout en Chine, sauf dans les coins où c'était interdit.

- Et quand il n'y avait ni routes ni chemin de fer, comment pouviez-vous vous débrouiller?

- Dans ce cas, je prenais un cheval pour me déplacer.

- Où avez-vous appris à monter à cheval?

- J'ai appris l'équitation d'abord sur un poulain au parc dès l'école primaire. Puis à l'âge de 17 ans, pendant les grandes vacances, mon père m'envoyait en Australie chez ses amis faire un stage de gardien de moutons. Je jouais le rôle de cow-boy, parcourant la prairie à cheval avec un fouet en main. C'était passionnant!

- Il me semble que les anglais aiment bien le sport. J'ai lu une fois dans un journal que le fils de la princesse Diana - le prince William - pratiquait le rugby en primaire; il avait eu un accident et il a dû être hospitalisé. Je pense que les sports forgent la volonté, l'esprit d'équipe, la discipline. En plus, on voit bien que les sportifs ont une allure élégante. C'est dommage que chez nous les élèves et les étudiants n'aiment pas faire la gymnastique. Hors le football, un peu de volley-ball et de basket-ball.»

Nous passions d'un sujet à l'autre. Du sport à la littérature. En parlant du roman *Autant en emporte le vent* de Margaret Mitchell nous discutons sur le caractère fort de Scarlett et de M. O'Hara, le père de Scarlett qui était Irlandais émigré aux Etats-Unis. William disait que les Irlandais sont très tenaces et assidus. Ses grands-parents étaient Irlandais, mais son père était naturalisé anglais. Il citait certains présidents des Etats-Unis de souche irlandaise. Je disais qu'en lisant les mémoires de Richard Nixon, j'avais appris qu'il était Irlandais de souche.

William m'a parlé du colloque des investisseurs étrangers réunissant quelques douzaines de personnes récemment organisé à Ho Chi Minh - Ville.

- C'est peut-être la première fois que vous assistiez à une telle réunion. Quelles sont vos impressions?

- Je trouve que les vietnamiens ont un complexe d'infériorité et de supériorité à la fois.

- C'est vrai. Après tant d'années de guerre, renfermés sur nous, tout était fait pour la victoire finale, on

a beaucoup d'idées fixes sur le monde et à l'ouverture, on se trouve embarrassé, on manque de confiance en soi et en même temps on est fasciné par la gloire de la victoire dans la guerre... »

Ainsi, chaque fois que William avait des affaires à Hanoï, il venait me voir et passait une bonne soirée chez moi et nous parlions en tête à tête ou avec les autres membres de la famille. Comme journaliste, je voyageais beaucoup. J'étais à la retraite depuis peu. J'attendais la naissance de mon petit-fils afin de prendre soin de lui. Je me sentais frustrée d'être enfermée à la maison. Ces soirées étaient une bonne occasion pour moi d'avoir des informations et des échanges d'idées. Quant à William, il avait le besoin de partager, il me racontait ses voyages en Asie, ses pensées. Il posait des questions sur la culture vietnamienne, sur le bouddhisme et sur le prix d'une chambre à louer.

«Mais c'est cher, le prix qu'on m'a proposé» William m'avait dit une fois. «Comme si c'était à Paris! Peut-être connaissez-vous quelqu'un qui a une chambre pour mon bureau à Hanoï pour un prix acceptable? Je sais que vous avez une bonne éducation familiale et que certains noms de vos ancêtres sont inscrits sur les stèles au Temple de la Littérature... De souche hanoïenne vous avez certainement beaucoup de relations à Hanoï.»

Je m'imaginai un jeune investisseur étranger fraîchement débarqué au Vietnam et qui n'avait pas encore de relations amicales. Et puis il ne connaissait

pas le vietnamien. Il a été au Japon et en Chine mais chaque pays a des us et coutumes différents. C'est complexe. Mais il a aussi un don pour la communication. Il a assisté à la noce du frère de son ami, apportant des offrandes à la famille de la mariée. En même temps il essayait d'apprendre le vietnamien. Après un an et demi passé au Vietnam, je trouvais qu'il avait du bon sens et de l'art pour la communication avec diverses couches de la population, des jeunes et des gens âgés. Dans un pays totalement inconnu, il essayait de faire en pratique la connaissance de la culture en fréquentant des familles de ses connaissances.

Durant ses moments de loisir, il pratiquait le tennis et cherchait de bonnes conversations, c'est-à-dire à mener une vie saine, sans risquer de se perdre dans des futilités. En plus, il avait fait des observations intéressantes sur la peinture et l'architecture lors de ses voyages dans des pays asiatiques. Il me racontait des paysages pittoresques au Myanmar, au Laos, la Fête du Nouvel An lunaire à Hong Kong avec des feux d'artifice au bord de la mer: «Que c'est beau le coucher du soleil sur le Mékong à Luang Prabang. Les toitures pointues des pagodes mêlées au feuillage des cocotiers. Comme c'est paisible.» En pensant à Mandalay, je lui ai demandé ses impressions sur la Cité royale et les mausolées des rois de la dynastie des Nguyen à Hue. Alors il les a comparés avec les mausolées des empereurs chinois sous la dynastie des Ming et des Qing qu'il avait visités en Chine.

«Moi, je pense que les mausolées en Chine sont trop grandioses. Quand on les visite, on a l'impression d'être dominé par les gigantesques statues et palais. Je préfère les mausolées à Hue, surtout celui du roi Minh Mang et celui de Tu Duc. On n'a pas trouvé de différence entre le lieu de repos des défunts et des vivants. C'était plutôt un lieu de villégiature non luxueux avec de beaux paysages et j'y trouve la paix, l'intimité et l'harmonie entre les êtres humains et la Nature. C'est merveilleux! Et ce n'est pas une visite d'une seule fois. On voudrait y revenir.»

- C'est vrai. Lors de ma visite au mausolée du roi Tu Duc en 1977, j'ai trouvé des étudiants et lycéens à Hue qui y venaient pour réviser les cours en vue des examens. Après la visite au mausolée de Tu Duc en 1977, mon fils de 10 ans s'est exclamé: Comme c'est merveilleux d'être roi!»

Ensuite, vers le milieu du printemps 1992, William est venu me dire au-revoir avant de rentrer à Hong Kong. Il venait d'être promu chef d'une division de commerce de son entreprise. Je pensais qu'il était content de retourner là-bas. Une fois il m'avait dit qu'en parlant de Hong Kong la reine Victoria avait demandé à ses conseillers: «A quoi bon s'accrocher à ce rocher? On gaspille de l'argent en laissant nos troupes défendre cette terre lointaine...» Hong Kong, ce centre de pêche et de piraterie en Chine méridionale avant d'être une base stratégique britannique à la fin du 19^e siècle, devint le premier port à conteneurs et un centre financier mondial au 20^e siècle. Je l'ai félicité

pour cette promotion à 30 ans. Il a dit en souriant «Je suis né sous le signe du tigre selon l'astrologie vietnamienne. C'est bon signe n'est-ce-pas?»

«Mais dans votre cas on peut dire que le tigre a des ailes. Quelle chance! A Hanoï ou à Saïgon, comment trouver un jeune homme vietnamien né sous le même signe du tigre à un tel poste?»

William a ri aux éclats. Puis il s'est exclamé: «Je vous ai déjà dit que les chefs vietnamiens n'ont pas confiance en des jeunes même s'ils ont une bonne formation.»

Par hasard, j'ai rencontré William à Pékin quand j'ai visité cette capitale grandiose au printemps 1993. Comme j'avais déjà visité les sites célèbres, cette fois-ci il m'a invitée à visiter le luxueux Palais d'Été de l'impératrice et régente de Chine Ci Xi (Ts'Eu Hi) (1835-1908) dans les environs de Pékin. Elle avait dépensé presque tout le budget réservé à la modernisation de la marine militaire chinoise pour reconstruire ce palais détruit durant la guerre avec les européens dans les années 1860. Cette fois, j'ai vraiment eu la chance d'avoir un guide excellent non seulement en histoire de l'Art mais aussi en histoire de la Chine. Il m'a expliqué tant de choses sur l'architecture, l'art d'aérer des salles pour avoir de la fraîcheur sans recourir à un ventilateur, l'histoire des peintures au plafond d'une galerie gigantesque d'un kilomètre de long, lors de notre promenade au bord du grand lac. Nous sommes restés un bon moment à l'ombre du feuillage de lilas en fleurs au pied d'une

colline au sommet de laquelle se trouve le temple de la Déesse de la Compassion. William nous racontait qu'en construisant ce temple, on avait mobilisé des milliers de paysans. Dans un terrain plat, avec des pelles (sans bulldozer certainement), ces pauvres gens devaient creuser ce lac artificiel immense. Et puis, on transportait cette terre pour construire la fausse colline. Il a montré de la main un navire en marbre au bord du lac en disant: « Quelle ironie! En guise de souvenir du projet de renouveler la Marine, l'impératrice douairière Ci Xi a laissé cette oeuvre immuable.» Je me rappelle que j'ai découvert la vie de Ci Xi à travers le livre de Pearl Buck: l'Impératrice de Chine. A vrai dire, je ne connais la Chine qu'à travers les oeuvres de Pearl Buck. J'apprécie son style captivant, son réalisme, ses connaissances profondes de la vie pénible des paysans, des citadins de diverses couches de la société (*Vent d'Est Vent d'Ouest, La première femme de Yuan, Le patriote...*). Fille de missionnaires américains en Chine, Pearl Buck y est née, elle connaissait parfaitement la langue chinoise comme si cela avait été sa langue maternelle.

Je contemplais les petites statues de Bouddha fixées sur le grand portail de l'allée qui mène au temple en haut. Parmi une centaine de petites statues j'ai découvert quelques statues sans tête. «On a dit qu'elles ont été détruites pendant la Révolution culturelle dans les années soixante.» William me révélait cela simplement. Je me sentais abattue. Chez nous, la statue de la déesse de la Compassion avec mille yeux et mille mains

incarne la salvatrice des infortunés, c'est-à-dire ceux qui sombrent dans la détresse. Par exemple, lors d'une tempête les marins implorent la déesse pour leur porter secours contre le naufrage. Comme les souffrances et les malheurs des êtres humains sont innombrables, la déesse a dû avoir mille yeux pour tout voir et mille mains pour passer à l'action à temps. Je me demandais si Ci Xi, l'impératrice douairière, redoutable, ambitieuse et assoiffée de pouvoir avait fait ce temple dédié à la Déesse peut-être pour alléger son mauvais karma.

A la fin de notre excursion, William proposa de dîner dans un restaurant japonais à l'hôtel de Pékin. Il m'avait dit: «Je vous régale d'un repas à la mode japonaise. Les poissons crus.» Les serveuses étaient vêtues d'un kimono, mais William disait que c'étaient des chinoises habillées à la japonaise. C'était vraiment nouveau pour moi. Des poissons ont été mis dans des petits bateaux en bois bien décorés. Il y avait aussi des nouilles vertes ajoutées à des algues. Nous n'avions pas l'habitude de nous assoir avec les jambes repliées sur la natte, mais nous pouvions mettre les pieds sous une table basse, comme si nous étions agenouillés. C'est beaucoup plus pratique.

Nous nous sommes séparés comme de vieilles connaissances. Nous avons encore eu quelques rencontres soit à Hanoï soit à Ho Chi Minh Ville lors de la noce de mon neveu. Celui-ci m'a dit que William avait quitté la Chine à la fin des années 90 pour travailler dans un Musée des Beaux-Arts en Californie.

Enfin après avoir fait un long parcours en Extrême-Orient il s'était installé de l'autre côté du Pacifique.

Un exemple de dévouement pour la lutte contre la famine dans le Sud-Est Asiatique

Notre voyage à Dien Bien Phu avec Michael Call par avion ne pouvant pas se réaliser, nous devions y aller en voiture dès le lendemain car le temps pressait. Nous y allions non pas pour le tourisme mais pour un projet d'OXFAM américain réservé aux femmes des minorités ethniques dans la région lointaine du nord-ouest, pour la lutte contre la pauvreté et la famine. Nous étions allés à l'aéroport de Noi Bai le 18 mai 1990. Le temps était beau à Hanoï mais après 3 heures d'attente, on nous a dit que l'avion ne pourrait pas descendre à l'aéroport de Dien Bien Phu car le temps y était trop nuageux. Je soupirai: «Nous sommes en défaite comme les français à Dien Bien Phu en 1954.» Nous nous rappelions qu'en 1953-1954, en construisant ce camp retranché, les militaires français ne connaissaient pas bien les aléas météorologiques de cette région montagneuse reculée; ainsi ils croyaient que la voie aérienne était un atout pour le ravitaillement des effectifs de guerre et de nourriture pour le camp retranché de Dien Bien Phu tandis que les Vietminh n'avaient pas de soutien logistique pour mener des combats de longue haleine. Pourtant ... Ces 3 heures d'attente ne furent pas vaines. Michael me racontait sa vie: il était canadien, costaud, les cheveux argentés et de grands yeux qui reflétaient la bonté,

derrière ses lunettes. Il s'exprimait d'une voix douce. Sa famille avait vécu un drame: ses parents s'étaient séparés, alors qu'ils étaient adolescents et ils avaient été à la charge de leur père. Après ce choc psychologique ses frères et sœurs ainsi que lui-même n'avaient plus confiance dans le bonheur familial. Ayant du goût pour l'aventure, après des études universitaires, Michael décida de venir au Vietnam comme professeur d'anglais. Le Vietnam était très loin mais la défaite du Corps expéditionnaire français à Dien Bien Phu avait retenti tellement qu'elle lui avait donné l'envie de connaître ce pays. Au début des années soixante ne pouvant pas aller à Hanoï, Michael était allé à Hue pour apprendre le vietnamien pendant 6 mois puis il s'installa à Buon Ma Thuot sur les Hauts Plateaux du Centre pour enseigner l'anglais. Après quelques années, la situation dans le Sud déstabilisée, Michael quitta le Vietnam. Il alla travailler à l'ambassade du Canada un certain temps puis avec des ONG en Indonésie, aux Philippines, au Laos... Il s'intéressait beaucoup à la vie des minorités ethniques. Au Laos, il a fait des voyages dans de nombreux hameaux reculés où les gens pratiquaient encore l'essartage, et il buvait l'alcool de manioc avec eux. Je comprenais que les autres ONG ne voulaient pas aller trop loin de Hanoï, seul Michael acceptait un projet de lutte contre la famine pour les femmes des minorités ethniques dans la région de Dien Bien Phu .

À l'aéroport nous devons rester cloués sur place car on pouvait nous appeler pour prendre l'avion à n'importe

quel moment dès que le temps serait propice. Un jeune homme passa devant nous, celui-ci portait un tee-shirt imprimé avec des mots sur la poitrine. Michael essaya d'étouffer son rire. Devant ma surprise, il m'expliqua: «Vous savez ce qui est écrit sur le tee-shirt? Vous ne pourrez pas voler haut comme l'aigle si votre chef n'est qu'un dindon.» Je me disais que Michael avait le sens d'observation, il ne perdait rien de ce qui se passait autour de nous.

À onze heures, c'était fini. Nous devions rentrer à Hanoï pour préparer le départ en voiture qui demande une journée et demie pour aller à Dien Bien Phu.

Le lendemain nous partîmes tôt dans un command-car de l'Union Nationale des femmes. À Hoa Binh, on trouva des maisons en bois et en bambou sur pilotis des minorités Muong. Quand Michael sortit de la voiture, des enfants lui souriaient en criant: «*Liên Xô ... Liên Xô*». Je me rappelle qu'il y avait des russes d'URSS qui étaient à Hoa Binh pour la construction de la station d'hydraulique. Et les enfants pensaient que tous les occidentaux étaient venus de l'URSS (*Liên Xô*). A midi on a pris le déjeuner dans un petit restaurant sur le plateau de Moc Chau à 150 Km de Hanoï. Le paysage était pittoresque avec le vert des théiers et des pruniers. On entra dans le pays des minorités Thaï. Pourtant Michael remarqua: «C'est dommage. Pourquoi cette musique occidentale au lieu de la musique traditionnelle avec les gongs et des flutes mélodieuses.» De mon côté, je pensai qu'au restaurant, les étrangers étaient rares et qu'ils préféraient la

musique occidentale. Encore à 100 Km de Moc Chau à Son La, le paysage était banal et nous étions déjà bien fatigués surtout à cause de la route cahoteuse sous le soleil ardent du mois de Mai. J'essayais de chanter avec Khanh, l'interprète d'anglais, des chants rythmés très populaires afin que le chauffeur reste éveillé. Par chance nous avons croisé un cortège nuptial thaï sur le chemin. La mariée était en habit de noces avec un turban noir brodé finement, auprès du marié tout en bleu indigo. Les demoiselles d'honneur deux par deux portaient des matelas neufs, offrandes de la mariée aux membres de la famille de son mari selon la coutume. J'étais étonnée que deux d'entre elles portent la grande malle assez lourde de la mariée, tandis que les jeunes hommes ivres au visage rouge titubaient au milieu de la route, indifférents au klaxon de notre voiture.

Nous arrivâmes à Son La, chef-lieu de la province de Son La, pays des Thaïs vers 5 heures de l'après-midi. Je regrettais de n'avoir pas pu visiter le pénitencier de Son La et le cimetière des prisonniers politiques où un cousin proche de ma mère était mort en 1933 de la malaria et de la maltraitance après deux ans de travaux forcés. Ma mère m'a raconté qu'il avait été un très bon dessinateur et poète et qu'il parlait bien français. Au tribunal il n'avait pas eu besoin d'avocat. Il avait plaidé sa cause lui-même en français, disant qu'il avait été un bon patriote mais contre le colonialisme... De la maison des hôtes de la province, nous pouvions seulement voir de loin le pénitencier à moitié délabré en bas.

Après une nuit de repos, le lendemain nous prîmes la route vers Dien Bien Phu, passant par le col de Pha Din (en Thaï ça signifie ciel et terre car la plupart du temps, les nuages couvrent les cimes de montagnes). C'était le lieu où les avions français avaient bombardé intensivement afin d'enrayer le ravitaillement de l'adversaire en vivres et en munitions au cours de la bataille de Dien Bien Phu, mais en ce temps de paix ce lieu à 1648 m d'altitude offre un paysage superbe avec ses chaînes de montagnes à perte de vue. Après avoir descendu le col, Michael m'avertit: «Le chauffeur a laissé la voiture au point mort en descendant. C'est très dangereux.» Encore 85 Km et nous sommes arrivés à Dien Bien Phu.

Deux femmes Thaï de l'Union des femmes de Dien Bien Phu nous ont accueillis chaleureusement. Sans perdre de temps, elles nous accompagnèrent pour visiter la colline A-1 (Eliane), «le paravent» qui protégeait le PC du général de Castries. Quand ce dernier bastion tomba vers minuit le 6 mai, les soldats du général Giap donnèrent l'assaut final et le PC du général de Castries tomba à 17h30 le 7 mai 1954. Il restait à la cime de la colline A-1, un tank français. Michael a pris une photo avec les femmes Thaï devant ce tank. Alors j'ai dit aux femmes Thaï en plaisantant: «N'est-ce pas un prisonnier du corps expéditionnaire que vous aurez ici sur cette photo?» Michael rétorqua: «Sans blague! Je savais parfaitement que Dien Bien Phu avait marqué la rupture du colonialisme dans le monde entier, et j'étais enchanté

d'être sur ce site historique si célèbre.» Nous n'avions pas le temps de visiter ni le PC du général de Castries, ni le musée de Dien Bien Phu car nous devions nous occuper de notre projet. Mais du haut de la colline A1 nous avons vu le panorama de la cuvette Mường Thanh en pleine moisson. Les rizières aux épis dorés s'étalaient sous nos yeux. Après le déjeuner, Michael demanda à visiter certaines familles Thaï qui étaient sur la liste des bénéficiaires du projet d'élevage des vers à soie et du tirage des fils. C'était la 1^{re} fois que j'entrais à l'intérieur d'une maison de l'ethnie Thaï avec la salle unique où la cuisine se fait au milieu de la pièce. D'un côté de la salle, un tout petit jardin planté d'herbes aromatiques. Michael interrogea lui-même la maîtresse de maison sur la production des fils de soie à partir des cocons de vers à soie, la culture des mûriers et l'élevage des vers à soie jusqu'au tirage des fils de soie. Au début la dame était timide, elle parlait laconiquement mais Michael l'écoutait et il ne voulait pas d'explications intermédiaires des femmes de l'Union des femmes. Il regardait attentivement la dame qui tissait une étoffe colorée. Elle disait que les fils de 1^{re} qualité seraient pour la vente et les autres destinés à l'usage domestique.

Dans la soirée nous nous sommes réjouis d'une petite représentation de chansons et danse *Xoè* thaï de nos deux compagnes de la journée. Elles chantaient, tandis que l'une d'elle nous traduisait cette chanson populaire «sans la danse *xoè*, nous ne sommes pas heureux, sans le *xoè*, le riz ne pousse pas, sans le *xoè*, les garçons et

les filles ne se rencontrent pas.» Je me rappelle que le général R. Salan avait beaucoup apprécié la danse xoè des Thaï dans son livre «Indochine rouge» édité en 1975. Puis c'était à notre tour. Comme il était déjà assez tard, j'ai demandé à Michael de chanter ensemble la chanson française «Alouette, gentille alouette...», et nous chantions tant bien que mal avec des gestes...

Le lendemain matin Mme Quang Thi Un de l'ethnie Thaï, présidente de l'Union des femmes de Lai Chau, était venue nous à notre rencontre pour nous emmener au district Muong Lay pour le projet d'élevage des truies destiné aux femmes de l'ethnie H'mong. Grâce aux discussions sur place avec les femmes H'mong menés par Michael, je comprenais la sédentarisation des H'mong venus de la haute montagne et la cause de leur appauvrissement dans un environnement non approprié. Les femmes H'mong ne parlaient pas la langue nationale. Heureusement nous avons Giang Thanh Xuan de l'ethnie H'mong qui travaillait à l'office de l'Union des femmes de Lai Chau et nous servait d'interprète. Elle était de niveau universitaire et était joviale et dynamique. C'était un cas très rare. Elle me racontait: «Je suis fille d'un chef de hameau H'mong et à la maison mon père travaillait avec des cadres Kinh qui venaient de la plaine. Ils lui avaient apporté des dépliants avec des dessins colorés attrayants qui aiguisaient ma curiosité et m'avaient poussé à apprendre à lire. Quand des enseignantes vinrent encourager ma mère à me laisser aller à l'école, mes parents consentirent aussitôt tandis que les autres

mères disaient: mes enfants pleurent pour demander du pain de maïs ou des bonbons, jamais pour apprendre à lire; à quoi bon de les emmener à l'école? Ils s'enfuirent sûrement. Alors les filles restent à la maison pour préparer les habits de noce en lin très colorés dès l'âge de 8-9ans. C'est un travail minutieux de plusieurs années pour chaque fille, car la jupe est très épaisse avec beaucoup de plis. D'abord elle tisse des fibres à partir des tiges de lin qui sont cultivées sur un lopin de terre réservé à cet effet. Elle se marie vers 13-14 ans et prend soin des beaux-parents jusqu'à leur mort, tandis que les maternités commencent vers 15-16 ans. À trente ans les femmes sont déjà fanées. À l'origine les maisons H'mong n'étaient pas sur pilotis mais comme chez les Kinh de la campagne, les murs étaient en torchis et le plancher en terre battue. En montagne les H'mong vivaient différemment, ils faisaient de la culture par essartage en brûlant une partie de la forêt puis selon les saisons ils semaient le riz. Pour éviter les incendies de forêt à la montagne dûs à ce type de culture sur brûlis, les autorités ont essayé de regrouper les familles en bas des montagnes. Le hameau H'mong que nous visitons donnaient sur la route menant au marché. Cela posait beaucoup de problèmes. Les femmes H'mong étaient spécialisées dans l'élevage des truies et des porcins dans l'environnement très sain et sec de la montagne. Pas de pollution. Les porcins étaient robustes sans maladie contagieuse ni vers intestinaux. Ainsi les autres ethnies achetaient des porcins chez les H'mong.

Malheureusement en descendant de la montagne, l'environnement a été perturbé, les femmes H'mong étant analphabètes, elles ne connaissaient pas l'emploi des vermifuges et leurs porcins contractèrent des maladies qui n'auraient jamais eu lieu en montagne. Elles n'avaient jamais utilisé des médicaments chimiques. Ainsi après des épidémies, les familles étaient ruinées. Avant la sédentarisation la plupart des familles avait un cheval pour le transport. Maintenant on ne voit plus de harnais devant leur maison. Le projet d'aide aux femmes pauvres sert à un micro-crédit pour qu'elles puissent développer leur compétence d'élevage des truies et porcins mais en même temps pour leur enseigner l'apprentissage de la nutrition, la prévention des épidémies avec des vétérinaires.

Comme Michael connaissait les coutumes des H'mong au Laos, avant de quitter ce hameau pour aller à Lai Châu il disait aux femmes H'mong: «Le projet vous aide à bien gérer le budget familial. Attention! Dites non à l'alcool pour votre mari, pas d'argent pour l'alcool au marché.»

J'étais étonnée de voir des filles H'mong très jeunes portant des bébés sur le dos qui se réunissaient à la porte et nous regardaient curieusement. Elles restaient silencieuses, sans sourire, les yeux tristes. Xuan me disait: «Ce sont des jeunes mères de 15 ans.» Je me suis dit: «Un contraste net entre Xuan et ce type de mères-adolescentes.»

Nous arrivions au chef-lieu de la province de Lai Chau à la fin de l'après-midi. Lai Châu se situe dans une

vallée étroite traversée par la rivière Noire qui coupe la ville en deux. Une petite ville paisible. Le lendemain, le 4^e jour de notre voyage, nous visitons un hameau de l'ethnie Kho Mu à une dizaine de kilomètres de Lai Châu. En traversant un ruisseau, nous pataugions dans l'eau. Une jeune femme Kho Mu parlant couramment la langue nationale, nous recevait dans sa maison très simple, en bambou sur pilotis, avec des nattes sur le parquet sans matelas pour l'hiver. Elle nous raconta que les habitants ne pratiquaient que l'agriculture et les femmes ne savaient pas tisser comme les femmes Thaï. Quand la moisson était médiocre, on tombait dans la misère. Les méthodes de culture vivrière sont trop rudimentaires: pour l'élevage des porcs, on les laisse librement errer çà et là, sans porcherie. Ainsi on n'utilise pas leurs excréments pour faire du fumier comme les gens de la plaine, dans le but d'un rendement plus élevé. J'ai trouvé des enfants tout nus qui jouaient sur le chemin. La vie des Kho Mu, non loin du chef-lieu Lai Chau était encore très pénible et le niveau d'instruction très bas. Les enfants surtout les garçons abandonnaient tôt l'école même en primaire. L'école n'était pas loin mais les enfants n'avaient pas envie d'y aller car ils n'avaient pas de souliers et de vêtements comme les Thaï ou les Kinh et ces pauvres enfants étaient trop timides et les autres les soumettaient à des brimades. Ainsi je comprenais que l'échec scolaire des enfants minoritaires était dû à des raisons bien spécifiques.

Nous avons passé toute une journée pour élaborer le projet de l'élevage des vers à soie pour les Thaïs à Điện Biên Phủ et le projet d'élevage des porcs chez les H'mong et les Kho Mu à Lai Châu. Au travers des discussions entre femmes de l'Union des femmes de Lai Chau et Michael représentant de l'OXFAM américain, j'ai remarqué que Michael était en même temps un ethnologue et un pédagogue persévérant qui savait encourager les femmes même très timides à prendre la parole et donner leur opinion. Je pensais qu'il avait beaucoup d'expériences dans le travail avec les femmes minoritaires. Il connaissait leurs problèmes et la manière de conduire un projet. À la fin il insistait: «Le sens du projet est d'augmenter le revenu familial, en même temps que de rehausser le prestige des femmes au sein de la famille et dans la société en leur apprenant les méthodes appropriées pour augmenter le rendement dans la production, la façon de gérer le budget familial et l'entraide entre les femmes de la communauté.» Comme le micro-crédit s'appliquait à tour de rôle, les femmes de la communauté qui étaient dans la liste des bénéficiaires devaient surveiller la gestion du projet pour avoir de bons résultats et chacune pourrait profiter de l'intérêt du projet.

Dans les échanges de vues, Michael était très déterminé et quelque fois il se montrait intransigent, mais je savais bien que c'était pour défendre fermement les intérêts des femmes pauvres. Par exemple pour la vente des fils de soie, il demandait d'aller à la firme d'Etat qui servait à acheter ces produits pour connaître le

mode d'achat. Tandis que le directeur-adjoint nous recevait, tout à coup le directeur qui revenait d'une course entra. Il exigea que son second lui laissât la place. C'était regrettable car il n'y connaissait pas grande chose, et enfin nous avons dû demander la présence de son adjoint pour régler le problème. Michael exigeait que les producteurs des fils à soie aient le choix de vendre à qui et où il leur semblait bon, à Hanoï ou ailleurs. La firme n'a pas le droit de les contraindre à vendre à un prix trop modeste qui ne stimule pas la production. Ainsi nous avons travaillé sans relâche jusqu'au dernier jour. Michael m'a confié: «Je dois examiner à fond tous les aspects des problèmes car j'ai à persuader le conseil d'administration américain de l'OXFAM en rentrant aux États-Unis. J'espère bien que le résultat sera positif et que dans peu de temps vous aurez l'argent nécessaire.» Ce fut vrai. Après quelques mois les femmes de Lai Chau ont reçu la somme de 40.000 dollars pour les 2 projets et j'ai su que le projet marchait bien grâce à un apprentissage dès le début. Quand j'ai dit à Michael qu'il était un vrai ethnologue il a hoché de la tête en disant: «Non, c'est trop tard.» A vrai dire il était un très bon pédagogue et grâce à ce voyage d'une semaine en travaillant avec lui, j'ai appris beaucoup de choses des femmes des ethnies minoritaires. Malgré la différence de race, et de langue, il a su montrer sa compréhension, son empathie et son attitude a gagné la confiance des populations minoritaires.

Il nous a fallu deux jours pour rentrer à Hanoï. Comme nous montions vers la frontière, le paysage était différent. Michael regarda les plantations de thé de Phong Tho et il me dit: « Elles ne sont pas bien entretenues comme à Moc Chau» Nous rencontrions des femmes d'autres minorités avec des costumes différents de ceux des Thaï et des H'mong sans sarong ou jupe mais avec des costumes comme ceux des Choang du Yun Nan de l'autre côté de la frontière chinoise. De Binh Lu à Sapa le paysage était très exotique et pittoresque comme on le voit sur les peintres sur soie chinoises. La voiture passait par des cols étroits, les montagnes étaient très hautes et abruptes avec de nombreuses cascades comme de longs et jolis châles en soie naturelle. De temps en temps Michael demandait au chauffeur d'arrêter la voiture et il contemplait le paysage et prenait des photos. Il me disait: «Etant végétarien, je ne chasse pas les animaux, mais je chasse avec mes photos. Je n'ai jamais vu de montagnes aussi superbes...». Certes, il était végétarien, et pendant le trajet ayant vu plusieurs fois des pancartes publicitaires avec le mot «*Bún Thịt Chó*» devant de petits restaurants il m'en a demandé la signification. J'étais embarrassée en traduisant ce mot qui signifiait «viande de chien au vermicelle». Je savais que le chien est considéré comme l'animal domestique préféré en Occident tandis que dans certains pays d'Asie, on les élève et on les mange.

Nous sommes passés par Sapa, au pied du Fansipan, le sommet le plus haut de l'Indochine qui est dans la

chaîne du Hoang Lien Son. Dans la province de Lao Cai, Sapa était un lieu de villégiature renommé des français à la période coloniale avec beaucoup de villas et de jardins très beaux. Une partie de ces villas et bâtiments ont été détruits pendant la guerre de résistance mais la plupart ont été rasées par les troupes chinoises en 1979 pendant la guerre à la frontière. C'est dommage qu'il n'en reste que l'église et quelques maisons en pierre. Quand pourra-t-on reconstruire cet endroit en centre touristique? me demandais-je. J'aime tellement ces paysages très diversifiés avec le «sa mu» ce conifère très original et les rizières en terrasse de l'ethnie Dao sur les flancs des collines. Le chemin de retour fut très intéressant. Pourtant après une nuit à Bao Thang, lieu où se tinrent des combats contre les Français puis les Chinois, nous avons constaté les crues des cours d'eau après la pluie nocturne. Et en chemin vers Yen Bai notre route était barrée par un grand arbre renversé glissé de la colline au bord de la route. Les cantonniers étaient déjà occupés par la réparation d'une autre route ainsi les chauffeurs, les mains croisées n'avaient qu'à attendre leur retour. Après une heure d'attente en vain, on voyait les voitures à la queue leu leu. On commençait à s'énerver. Alors l'un de ces chauffeurs se mit à hurler: «Allons, retroussons-nous nos manches et mettons cet arbre sur le bord de la route! Ho... Do ta!... Ho... Do ta!... » Et la route fut dégagée. Nous sommes arrivés à Hanoï dans l'après-midi. Michael n'avait qu'à reprendre les bagages pour

le retour à Bangkok le lendemain matin après 7 jours de voyage dans le Nord-Ouest.

Ce fut un voyage fatigant mais riche d'expériences pour moi-même. Michael semblait trouver normal tous les incidents de parcours. Je pense qu'il s'était habitué à la vie parmi les ethnies. Je me demande pourquoi tant de jeunes gens veulent s'installer au Canada considérant ce pays comme une Terre Promise. Michael s'était engagé à rester toute sa jeunesse dans le Sud-Est asiatique et j'admire son dévouement, sa persévérance, et son empathie envers les plus démunis.

L'attachement au Viet Nam depuis l'enfance

En 2003 je logeais quatre mois chez le Dr Marie-Eve Hoffet pendant mon stage pour la méthode des récits de vie. Elle était présidente de l'Association NT-Psy qui soutenait les activités du Centre N-T du feu Dr Nguyen Khac Vien. Un jour elle m'a demandé de traduire en français un texte sur son père, autrefois professeur à l'Université d'Indochine, écrit par le Prof. Dr Nguyen Van Chien, son ancien assistant en géologie à l'Université, à l'occasion de la conférence à Hanoï du sommet des pays francophones en 1997.

Le Dr Hoffet m'a raconté le parcours de la vie trépidante de son père Josué Heilmann Hoffet. Après être diplômé en études supérieures de Sciences naturelles, il s'embarqua pour l'Indochine en 1927 pour y préparer un doctorat de géologie, puis s'est intéressé à la paléontologie. Il travaillait au Service géologique

de Hanoï où il étudiera les formations continentales du Bas-Laos. Il devait parcourir toute la région du Centre de l'Indochine et la Cordillère annamitique (Truong Son). Quand il n'y avait plus de chemin, c'était à dos d'éléphant. Il avait perdu sa première femme au Vietnam en 1929 à la suite d'une maladie grave. En 1933 il rentra à Paris pour soutenir sa thèse de doctorat intitulée: *Etude géologique sur le Centre de l'Indochine entre Tourane et le Mékong*. Il établira par la suite une carte géologique du Bas-Laos. Il obtient à cette époque un prix de l'Académie des Sciences de Paris.

Après s'être remarié avec la jeune fille qui deviendra plus tard la mère de la Dr Hoffet, il retourna en Indochine où il devint professeur de géologie à l'Université d'Indochine. Il commença à rédiger ses travaux de recherches sur les dinosaures du Laos et dressa la carte géologique du Haut-Laos. Entre temps sa femme participa à l'entraînement des cheftaines vietnamiennes. Il était aussi un amateur d'ethnologie et prenait des notes minutieuses et des dessins sur les activités de l'ethnie minoritaire Ta Oi vivant sur les deux côtés des flancs du Truong Son. Ces rares documents sont conservés au musée de l'Homme à Paris. Pour les recherches appliquées il avait retrouvé des gisements d'or dans le bassin de la rivière Ma et défini l'approvisionnement de la ville de Danang en eau douce.

En 1940, les japonais entrèrent en Indochine, Le Prof. J. Hoffet s'engagea dans la résistance contre les

japonais et aida effectivement le mouvement des scouts vietnamiens. Il prit le maquis juste avant le coup de force japonais de Mars 1945. Il tomba sur une embuscade avec quelques autres résistants, tenta d'échapper mais fut tué par un cavalier japonais à coups de sabre lors d'affrontements à Nui Tho en avril 1945 dans la province de Son La. Porté disparu, sa famille resta au Vietnam encore un an puis regagna la France en 1946. Pendant les journées de la Révolution d'août et le 2 septembre 1945 l'épouse du Prof. Hoffet fut très étonnée en voyant de la fenêtre de sa maison des scouts parmi les manifestants, et ceux-ci connaissaient parfaitement son mari. M. Nguyen Van Chien et certains de ces scouts sont venus la tranquilliser après ces journées d'effervescence, lui disant qu'elle et sa famille n'avait rien à craindre des révolutionnaires vietnamiens.

Par l'intermédiaire du paléontologue Philippe Janvier qui avait rencontré le Prof. Chien à Hanoï, Mme M.E. Hoffet a pu contacter le Prof. Dr Chien, l'ancien assistant de son père car elle recherchait le lieu où son père était mort. A l'aide de Tong Duy Thanh, élève de Mr Chiên, elle y a posé une plaque commémorative avec ces termes: «Ici gît le géologue Josué H. Hoffet» et en parallèle une stèle apposée par le Prof. Chien: «Ici gît J.H. Hoffet, professeur de l'Université de Hanoï». Le Dr Hoffet m'a confié: «Tant d'années j'ai attendu le retour de mon père. Cette obsession m'a accablée car je n'avais pas pu voir sa dépouille et assister à ses obsèques. Grâce à la mémoire des vieux habitants

vivant au pied de Nui To et à cette plaque commémorative, je me sentais un peu soulagée ... ».

Je me rappelle que dans le texte écrit par M. Chien en 1997 «Un seul professeur, un seul étudiant », il avait raconté qu'en 1943 après la réunion des scouts à Sapa, *«le Prof. Hoffet m'avait emmené seul pour une exploration géologique dans une montagne qui a nom «5 doigts dirigés vers le ciel» avec un guide H'mong. C'était encore une région vierge, sans nom sur la carte. Il m'avait montré la manière d'observer minutieusement les phénomènes géologiques, la collecte des échantillons de minerais, la prise de notes minutieuses lors des excursions. En rentrant il m'avait guidé pour apprendre comment on fait un rapport scientifique et dresser une carte géologique ... Ainsi à la fin de cette première promotion (1941-1944) moi seul j'ai eu le diplôme de licencié en sciences géologiques. Puis il me choisit comme assistant. Finalement il m'a confié la clef du laboratoire de géologie lors de notre dernière séance de travail avant de quitter l'Université pour le maquis et ne plus revenir après le coup de force japonais le 9 mars 1945.»*

L'assistant du Prof. J. Hoffet deviendra ensuite pionnier dans la recherche géologique au Vietnam d'après-guerre rédigea beaucoup d'œuvres importantes et fut titulaire de la chaire de professeur de géologie à l'Institut polytechnique et à l'Université de Hanoï. Ce texte m'a révélé combien est important le rôle d'un maître: J. Hoffet a laissé non seulement à la postérité

des œuvres scientifiques méritoires mais aussi ce qui est le plus précieux: il a formé des successeurs compétents dignes des aspirations de leur maître.

Parmi les enfants du Prof. J. Hoffet, la première est Prof. de Sciences naturelles, et le Dr Marie-Eve Hoffet médecin, a reçu le diplôme de docteur en psychologie... à l'âge de 73 ans avec des études sur la comparaison de la relation entre la mère et l'enfant dans deux cultures différentes, la France et le Vietnam. Sa thèse a pour titre: «**Champ culturel de la construction de la vie psychique du tout-petit: Recherche à partir des observations de bébé au Vietnam.**»

J'apprécie tellement son ardeur et sa persévérance dans ses travaux de recherche au Vietnam. Elle m'a dit: «*Dès mon enfance, ma mère était très occupée par l'entraînement des cheftaines à Hanoï et c'était **chi hai** (la bonne) qui m'a pris en charge de l'âge de nourrisson jusqu'à l'âge de 5 ans. Ainsi dans mon for intérieur j'étais vietnamienne avant d'être française. Et j'ai un attachement de nature avec le Vietnam. De 1997 jusqu'à la fin de ma thèse en 2011, j'ai fait la navette entre Paris, Hanoï et Ho Chi Minh - Ville pour la collecte des documents sur le terrain. Quand je suis retournée au Vietnam, j'avais déjà 59 ans, mais je m'intéressais beaucoup à la relation mère-enfant. C'est un sujet qui permet d'étudier comment se transmet la culture entre les générations. J'ai donc décidé d'étudier cette relation au Vietnam et de préparer une thèse sur ce sujet. A mon avis, il ne faut pas appliquer un traitement aux enfants vietnamiens*

qui ont des troubles psychologiques de la même manière qu'aux enfants français, sans tenir compte des caractéristiques de la culture vietnamienne.»

Le Dr Hoffet avait fait des interviews des jeunes mères de famille nucléaire et de famille sur trois générations. Elle a aussi rencontré des grand-mères dans les familles élargies et elle m'a dit qu'au Vietnam, ces familles sont bénéfiques, une sorte de relai pour les jeunes parents qui travaillent au dehors. Selon elle, l'enfant auprès des grands-parents apprend beaucoup de choses de la vie grâce à l'ambiance et d'une communication plus diversifiée.

Une fois le Dr Marie- Eve Hoffet m'a demandé de l'emmener, elle et son groupe de spécialistes en voyage au Vietnam visiter un village ancien aux alentours de Hanoï. Heureusement je venais de découvrir le village natal de mon ancêtre paternel Nguyen Nhu Do qui était un homme cultivé célèbre au 15^e siècle. Son village est à 18km de Hanoi et sa biographie est marquée dans le livret de généalogie traduit dans l'idéogramme Han et transmise par mon grand-père. Notre groupe se composait de cinq personnes: Dr M-E. Hoffet et Dr Claude Pigott, psychiatres (membres de N.T. Psy et de l'Association d'amitié franco-vietnamienne), la fille du Dr Pigott, musicologue et un sociologue avec moi, interprète.

Dai Lan est un très ancien village au bord du fleuve Rouge, le berceau de la civilisation du fleuve Rouge, issu de l'époque des rois Hung il y a plus de trois mille ans. Ayant donné rendez-vous d'avance, on nous

accueillit chaleureusement en nous fournissant beaucoup d'informations intéressantes. Parmi les représentants du village, il y avait le chef du village, le chef de l'association des gens du troisième âge et Pham Xuan Lang, le responsable de la préservation de la culture du village.

Le Dr Hoffet demanda minutieusement les histoires sur l'identité de la culture du village, la relation entre le livret généalogique du village gardé pieusement sur l'autel des génies tutélaires du village avec la biographie des docteurs inscrits là-dedans et celui mentionné sur les stèles au temple de la littérature à Hanoï ainsi que les livrets généalogiques des familles. En plus des distinctions d'estime, des exploits des génies tutélaires préservés dans une boîte laquée devant l'autel, M. Lang nous a raconté de façon détaillée l'histoire des trois génies tutélaires qui ont réalisé des exploits dans les combats contre les agresseurs Thuc du Nord; après la victoire, le roi Hung les avait nommés seigneurs et leur avait offert un terrain sur la rive droite du fleuve Rouge et ceux-ci avaient construit un village qui prospéra avec le temps. Les habitants leur rendaient hommage en les vénérant comme génies tutélaires du village Dai Lan. A droite de l'autel principal on avait établi un petit autel pour Nguyen Nhu Do (1424-1526), 2^e lauréat de doctorat ès lettres au concours du mandarinat, inscrit sur la stèle à Van Mieu-Quoc Tu Giam (Temple de la littérature) en 1442, homme de culture émérite du 15^e siècle. Grâce à l'innovation dans la politique de l'éducation nationale de Nguyen Trai, le

grand stratège et conseiller suprême du roi Le Loi, héros de la libération nationale au début du 15^e siècle, Nguyen Nhu Do enfant doué issu de famille pauvre avait bénéficié d'une bourse de la commune très tôt, avait été exempté de corvées pour se consacrer uniquement aux études. Et il avait été promu au grade de docteur dès l'âge de 19 ans. Trois fois il alla en Chine, comme ambassadeur-adjoint, la dernière fois à l'âge de 35 ans; il avait réussi à persuader la Cour de Chine d'abolir l'offrande des perles qui causa tant de risques de mort aux nageurs. En rentrant au pays, le roi Le Thanh Tong l'avait promu ministre du personnel, une fonction qui exige de l'intégrité et de la droiture et un haut sentiment de responsabilité, ceci pendant tout son règne qui dura 36 ans. Tous ses cadeaux de la Cour de Chine il les offrit à la Maison communale une fois sa mission remplie. M. Lang nous avait **traduit les parallèles illustrant comment le talent d'une diplomatie ingénieuse pouvait repousser les troupes d'agresseurs menaçants**. Ayant participé à l'enseignement et été examinateur des concours de doctorat à Quoc Tu Giam (université nationale) durant sa carrière de mandarin, avant la retraite fut nommé recteur de Quoc Tu Giam (université nationale) pendant dix ans. Il s'est consacré à lier étroitement les études avec la réalité de l'administration des mandarins et à observer rigoureusement les capacités des étudiants. En plus des diverses activités d'administrateur, de diplomate, de conseiller et d'éducateur, il était aussi poète mais on n'avait pu

collecter que très peu de ses œuvres. Ses poèmes illustraient la vie simple et sereine d'un grand mandarin qui s'occupait de la culture des plantes légumières et médicinales après son travail à la Cour royale. Il a vécu jusqu'à 102 ans et le jour de sa mort devint jour de fête annuel du village Dai Lan, au 6^e jour du 1^e mois de l'année lunaire.

En quittant la Maison communale, nous sommes passés à la pagode qui se trouvait au voisinage. La bonzesse Dieu Tam qui connaissait parfaitement les caractères chinois nous servi de guide et elle nous a traduit toutes les inscriptions de la pagode. Le Dr Pigott et le Dr Hoffet s'intéressaient particulièrement aux écrits à la porte: «*Otez de vous toutes les poussières de la vie quotidienne avant d'entrer dans la pagode*» et aux deux statues des génies gardiens des préceptes de la religion de chaque côté du hall de la pagode: à droite celui qui encourage le Bien avec le visage serein et la main tenant une perle tandis que l'autre à gauche avec l'air farouche, le marteau en main, est prêt à punir les mauvais.

Le Dr Pigott nous montra que le premier génie illustrait aussi le rôle de la parole dans la persuasion en psychologie thérapeutique. Il était content des explications de la bonzesse sur le bouddhisme au Vietnam et la pratique du culte des villageois, lui qui avait vécu dans l'enfance en Inde mais dont il ne savait pas grande chose. Dans la pagode nous avons trouvé aussi un autel où trônait une statue de femme avec une voile sur la tête. Et c'était pour rendre hommage à la

dame qui introduisit au village la culture du mûrier et l'élevage des vers à soie pour le tissage de la soie. En plus le chef de l'association des gens du 3^e âge nous avait raconté les activités du groupe de gens qui s'exerçaient sur des poèmes et la troupe de musiciens traditionnels. Ainsi la musicologue de notre groupe appréciait beaucoup la préservation de la culture traditionnelle qui garde l'identité nationale. Durant tous les entretiens, le Dr Hoffet s'occupait du magnétophone pour la transcription des documents. Tout le monde était satisfait de la visite d'un village riche de traditions culturelles, Dai Lan qui avait aussi un paysage serein et pittoresque et des plantations de légumes verdoyants qui fournissaient des légumes frais à la capitale. Pour ma part, ayant assisté à la fête du village et écouté le discours du chef du village à la commémoration de mon ancêtre, cette fois-ci je comprenais mieux le parcours de la vie de cet ancêtre qui avait beaucoup influencé mon grand-père. Celui-ci montrait l'exemple de l'assiduité et de l'ardeur dès la prime jeunesse. En même temps il se consacrait à l'étude les plantes qui servaient de légumes et plantes médicinales à la fois. Mon père était pharmacien diplômé en France mais il s'intéressait aussi à l'utilisation des plantes médicinales léguée par le célèbre médecin traditionnel renommé Tue Tinh du 14^e siècle qui avait cette phrase célèbre: «les habitants de notre pays doivent savoir utiliser les plantes médicinales appropriées de notre terre». Maintenant la phytothérapie et l'ethno-thérapie illustrent parfaitement

cette notion qui vient de nos ancêtres. Et je pensais que si le Dr Hoffet se consacrait à la recherche comme son père, c'était peut-être aussi grâce à une tradition familiale.

En compagnie du Dr Bernard Doray à A Luoi

L'Association «Viet Nam, les enfants de la dioxine VNED» a été créée en France en 2001 juste après les tournées en Europe de Mme Nguyen Thi Binh, Vice-présidente de la RSVN. Mme Binh avait lancé un appel aux pays d'Occident pour qu'à l'unisson avec le Viet Nam ils participent à l'aide très importante aux victimes de l'Agent orange. Les épandages de l'Agent orange étaient finis depuis trente ans mais leurs séquelles étaient encore atroces et incommensurables pour les habitants. A ce moment-là j'étais présente à Paris et grâce à Mme Xuan Phuong, secrétaire générale de VNED, je suis devenue un trait d'union entre VNED et les familles victimes de la dioxine à Hanoï, comme interprète et traductrice des lettres entre les parrains et marraines qui aidaient les enfants victimes de la dioxine pendant les premiers temps. Le Dr Bernard Doray, vice-président de VNED et président du CEDRATE (Centre De Recherche et d'Action sur les Traumatismes et l'Exclusion, France) avait accepté de faire des recherches et des examens médicaux des enfants victimes de l'agent orange /dioxine figurant dans la liste de VNED pour le district d'A Luoi (Thua Thien - Hue, province frontalière avec le Laos) qui était

un des plus dévastés par la guerre chimique et dont 85% des habitants appartiennent à des minorités ethniques très pauvres dépossédées de leurs forêts ancestrales par les défoliants.

En 2002, la route montant à A Luoi était abrupte avec beaucoup de cols et l'auto-route Ho Chi Minh qui traversera latéralement le district était en pleine construction avec un pêle-mêle de terre, de pierres et de béton. L'ardeur pour la recherche des traumatismes sur le terrain du Dr Bernard Doray, psychiatre, et de sa femme Concepcion, psychanalyste, m'avaient donné beaucoup d'énergie pour mes 67 ans. Le couple d'enseignants qui dirigeait le petit restaurant était très étonné de nos causeries sans fin pendant les repas, sans attention aux mets bons ou non.

La première fois, rien que pour l'examen médical concernant le classement des maladies et la santé des enfants victimes de la dioxine, le couple Bernard Doray et Concepcion travaillaient sans relâche sauf une demi-heure de déjeuner à midi sous la chaleur torride sans ventilateur. En ce temps-là il n'y avait pas encore d'électricité à A Luoi. Le médecin venu de Hue était très étonné quand le Dr Doray s'est assis par terre pour causer et examiner le genou raide d'un garçon de 7 ans, sans souci des excréments de poule tout près de lui. Ce jour-là, nous avons rendu visite à une famille dont quatre enfants étaient sourds, selon l'agent de la Croix Rouge de la commune de Hong Van. Accueil cordial du père, seul dans la maison. Des médailles attestent de ses mérites aux combats. Cet homme avait été

gravement blessé et envoyé au Nord pour se soigner. Il y avait rencontré la jeune fille de même ethnies Pa Co, alors élève au lycée, qui devint son épouse. Sa femme exerçait des responsabilités civiles à l'Union des femmes de la commune. Lors de notre visite au siège de l'Union des femmes au Comité populaire de Hong Van, nous trouvâmes la femme joviale et ouverte. Sa fille cadette, collée à sa mère, réagissait pourtant à la stimulation sonore, mais par contre son regard était vide. Elle paraissait murée en elle-même. Sa mère nous a alors guidés à reconnaître là l'effet sur les enfants des fureurs d'un mari qui continuait à porter en lui l'effroi de combats vieux d'une trentaine d'années. Les enfants étaient bouleversés par les actes violents de leur père. La cadette, la plus fragile était peut-être en guerre avec ses oreilles qui lui rapportaient toutes ces horreurs. Tous les garçons et la fille avaient peur d'être renvoyés de l'école à cause de leur ouïe faible. Heureusement, les enseignants avaient de la compassion pour eux. Ainsi ils ont toujours été placés au premier rang en classe. Ils sont sages et assidus malgré leur handicap.

En rentrant le Dr Doray a rappelé le cas de Duong The Su dont nous avons visité la famille à Linh Nam, aux environs de Hanoï. Ce garçon gracile se protégeait des furies de son père. Non pas que celui-ci puisse frapper les siens, mais la nuit, dans la relative promiscuité de la petite maison, cet homme fort traumatisé, qui avait servi dans la défense anti-aérienne où il avait réalisé quelques brillants exploits, refaisait sa guerre avec ses ordres hurlés et ses bruits de mitraille. Son fils ignorait

tout de l'enjeu de la guerre de son père, et il s'appliquait visiblement à être une sorte d'homme à l'exact opposé d'un guerrier. Il aimait ce que sa mère aimait. Celle-ci payait cher pour monter des scènes de *Lên đông* qu'elle partageait avec d'autres dames en habits et brocarts somptueux. Su avait abandonné ses études. Il aimerait par-dessus tout être serveur dans un café-restaurant où il pourrait porter «des habits chics»... Et le Dr Doray expliquait que l'Association américaine de psychiatrie avait achevé en 1980 une classification des maladies mentales impériale, athéorique et purement descriptive, c'est-à-dire à vocation universelle: le DMS III (Diagnostic and Statistical Manual of Mentals disorders). Toute la problématique des traumatismes y devenait soluble dans le Post traumatic stress disorder – PTSD en abrégé. Le Dr Doray hochait la tête en disant que la définition du trouble n'appelait pas la moindre distinction morale relative à la signification de la violence.

En compagnie du Dr Doray et de son épouse pendant les trois voyages à A Luoi j'ai remarqué que malgré la différence de langage nous avons pu montrer quand même de l'empathie par l'attitude expressive du visage et le ton de la parole. Cela se montrait dans notre visite à la famille de Truong, dans la commune de Hong Kim, qui avait des problèmes mentaux graves. Lors de notre première rencontre en 2005, le père en vint rapidement à parler de sa guerre qu'il avait faite avec une bravoure dont témoignaient de multiples cicatrices qu'il nous montra. C'est d'ailleurs dans un hôpital du Nord où on

l'avait envoyé qu'il a connu son épouse. Et il nous relata la sueur qui pouvait le glacer une nuit d'orage probablement parce que cela lui rappelait un autre tonnerre, celui du canon.

Dans ses nuits agitées, il ne faisait pas de rêve, mais c'étaient des reviviscences: les mines anti-personnelles éclatent, il rampe sur un sol gluant de sang, ses camarades le secourent alors qu'il se vide. Il hurle. Mais le pire est l'horreur des blessures graves d'un camarade. Les entrailles qui sortent du ventre, ou une tête et un bras qui sont les seuls restes d'un autre. Et cette scène est revenue plusieurs fois dans les cauchemars. Parfois il hurlait à tue-tête dans la nuit; sa femme et ses enfants sursautaient d'angoisse.

C'est pendant cet entretien que Truong, le fils, surgit comme un diable farouche d'un apprentis obscur qui était un peu son territoire. Grand enfant? Adulte? Il sautillait sur son unique jambe. Mêlée au récit du père des morceaux de chair des morts au combat, son apparition semblait être celle d'une âme errante avant l'heure: son bras droit était amputé de la main, sa main gauche avait perdu plusieurs doigts, la jambe droite était amputée du pied. Et cet accident était survenu par l'explosion d'une grenade américaine plusieurs années après la guerre. Il apparaissait négligé, torse nu avec moustaches et cheveux longs en broussaille.

Tandis que je parlais avec ses parents, le Dr Doray essaya de causer avec Truong à l'aide des gestes de la main et du regard. La mère se lamenta: «Ce n'est pas la peine de causer avec lui. Il ne sait rien du tout, le

pauvre. Jusqu'à 3 ans il n'a fait que crier et pleurer. Depuis son jeune âge Truong a été à part, jamais scolarisé. Il aimait piocher au jardin. A l'âge de 16 ans, il a été projeté à 5 mètres, gravement blessé par l'explosion d'une grenade américaine dans le sol quand sa pioche la heurta par hasard. Privé de la main et de la jambe droite, il erre à cloche-pied soit pour regarder les enfants à la récréation soit au marché. Là les enfants se moquent de lui. Ils lui donnent des cigarettes et l'incitent à se faire des brûlures sur la peau. Vous voyez des traces de brûlures de cigarettes sur son thorax, sur son bras et sur son ventre. Il est très coléreux. Dans ses accès de rage, il bat n'importe qui, même ses parents.»

Mais c'est merveilleux que le Dr Doray ait pu lui faire ouvrir son cœur. Quand j'ai servi d'interprète pour le psychiatre, Truong parla presque comme tout le monde. Il exprima clairement ses émotions. Par exemple il dit: «J'ai haï les Américains... qui ont fait du mal à mon père et à moi. Mais s'ils viennent ici gentils comme ce monsieur qui a la peau blanche et des moustaches (le Dr Doray)... j'aurai plaisir à parler avec eux.»

Le Dr Doray nous montra que l'on se prend à penser que les cicatrices de brûlures des cigarettes offertes par les petits étaient à Truong ce que les cicatrices de guerre étaient à son père: la marque d'épreuves dont la douleur disparaissait avec la cicatrisation, ce qui n'était pas le cas de la blessure psychique. Truong a dit que

«les brûlures de cigarettes font mal, mais au moins, elles ne font pas peur.»

Le Dr Doray dit à ses parents de ne pas le laisser isolé, de lui parler gentiment et surtout de ne pas le railler pour son handicap et pour son retard mental. Pour ma part, je trouve que Truong a une sympathie bien expressive envers le Dr Doray. A un moment où le médecin s'est trouvé déséquilibré par les inégalités du sol en terre battue et qu'il est tombé du banc où il était assis, Truong s'est montré plein de compassion pour lui. Comme le docteur est souvent distrait, il a oublié son blouson sur le banc en sortant de la maison. Truong le lui a rendu gentiment malgré son déplacement à cloche-pied. Certainement l'état de Truong se trouverait amélioré si ses parents changeaient d'attitude avec lui en agissant comme le Dr Doray l'a fait. Mais je pense que ses parents sont trop déprimés, le père à cause de ses blessures de guerre et la mère, écrasée par des tâches familiales avec six bouches à nourrir. Avant de partir, je lui demande ce qu'il voudrait avoir comme cadeau la prochaine fois et il répond sans hésitation: «Un fauteuil roulant.»

Sa mère m'explique: «C'est tant qu'il ne peut pas prendre des béquilles; une organisation humanitaire étrangère a offert à Truong des membres artificiels mais c'est trop compliqué et trop douloureux pour lui.» Certainement le fauteuil ne présente pas les mêmes inconvénients, outre qu'un «véhicule» confère à son propriétaire plus de prestige. Avant de partir, le Dr Doray a tiré un portrait photographique de nature à

rehausser la dignité de Truong avec la promesse de lui donner le portrait à son prochain passage. Deux ans plus tard, j'ai pu me débrouiller pour exaucer ce vœu. Truong s'est réjoui de ce cadeau. Je ne suis pas venue à A Luoi avec l'équipe mais le Dr Doray m'a raconté en rentrant à Hanoï que ce fut un moment important de réhabilitation de sa dignité et même de réinscription de sa position dans la famille. Bien habillé, Truong serra longuement la main du visiteur mais plus encore la photo encadrée qui le représentait comme un homme valable.

Je suis contente car j'ai toujours pensé que si Truong a laissé pousser ses moustaches comme les vieillards, c'était pour attirer le respect des enfants au marché. Il était tellement triste de leurs moqueries sur sa manière de se déplacer à cloche-pied.

Malheureusement sa joie a été éphémère. A la dernière visite du Dr Doray en 2009, la famille lui a annoncé qu'à peine après avoir passé une semaine avec son fauteuil, il a eu un accident sur la route. Il n'y eut pas de dégâts corporels, mais le fauteuil roulant était hors d'usage. Cependant, on a vu que Truong avait bien mieux pris sa place au milieu des siens. Et il montra un autre visage de lui-même, appelant sa sœur au téléphone, jouant aux cartes avec son petit frère. «En somme, ce fauteuil roulant aura été une comète qui a fait une petite apparition pour dire à chacun que le pire n'était pas toujours sûr.» Le Dr Doray était soulagé par cette pensée.

En avril 2002, j'étais venue à A Luoi avec le Dr Doray pour une visite médicale organisée par l'association française VNED qui accordait en 2002-2004 une aide à une vingtaine d'enfants handicapés. Nous étions allés voir la famille de Ho Van Phong, contaminé par l'agent orange /dioxine, qui a un fils et une fille atteints de graves troubles mentaux et un petit garçon boiteux. Ce jour-là, nous n'avions pas pu parler avec Thieng, le fils aîné qui restait seul à la maison mais qui dormait dans un coin du lit unique en pièces de bambou battu; on nous avait déjà parlé d'un infanticide commis par ce jeune homme qui a noyé son propre fils; quant à la jeune fille, nous l'avions rencontrée sur le chemin mais elle s'était enfuie en nous voyant. Cette fois-ci, en Avril 2005, nous retournons dans cette famille. Au moment où je retrouve la maison, je ne peux pas en croire mes yeux tant elle a changé. Avant c'était une case en torchis longue de six mètres avec un seul lit en bambou mince qui reliait les deux murs pour les dix personnes de la famille. Durant la journée, on se tenait dans la cuisine à côté. Et cette fois-ci le même guide de la Croix-Rouge me montre une maison dont les murs sont en bois, la toiture en tôle, les fenêtres avec des rideaux comme chez certains cadres des communes. A l'intérieur, on aperçoit trois lits modernes en bois avec des nattes colorées et deux armoires vernissées dont la plus grande avec un miroir. Sur une commode trônent une télévision et un ventilateur. C'est comme l'effet magique du coup de baguette d'une fée! Ho Van Phong, le père de famille, nous reçoit tandis que son

épouse et sa belle-fille sont aux champs. Il a l'air excité et il nous explique la transformation étonnante:

«Cette maison a été construite depuis un an et demi par mon quatrième fils qui avait appris le métier de scieur de bois grâce à l'argent de VNED. Comme il y a un grand projet du gouvernement - le programme 135-pour remplacer les cases par des maisons en dur, il a gagné beaucoup d'argent et il y a toujours des nouvelles demandes. Il a acheté tous ces meubles. Hélas ! Il est mort il y a un mois. Il a été paralysé des membres inférieurs d'abord, puis de tout le corps en quelques jours; il ne pouvait plus mastiquer quand la mâchoire s'est raidie, il était perdu, le pauvre. Et c'était lui le soutien de toute la famille.»

A un moment où le père cherche fébrilement dans une grande armoire la carte d'identité de son fils pour savoir son âge exact, j'y aperçois cinq ou six sarongs neufs. Je me dis que peut-être ce jeune homme de vingt-cinq ans a travaillé sans relâche et le pauvre est mort d'épuisement. Que deviendra cette famille maintenant que le pilier a disparu. Le guide nous dit que Ho Van Phong avait participé à plusieurs combats acharnés et après la guerre il a eu des cauchemars qui le faisaient hurler dans la nuit... Maintenant, la mort de son fils est pour lui un nouveau choc très grave. Quand le Dr Doray demande au père ce qu'il en est de la fille, il répond: «Elle est hantée par les démons de la forêt. Il est inutile d'aller à l'hôpital. J'ai fait deux fois des rites avec deux vaches pour chasser les démons, mais elle continue d'errer çà et là.»

Nous abordons un entretien avec Thiêng, le fils infanticide. Il nous a dit qu'il croyait que son fils était un rat et il l'avait noyé dans le ruisseau ... Avant de partir le Dr Doray fait une photographie de lui en père de famille entouré de ses deux filles nées après le drame. Deux ans après, une dernière visite à cette famille fut empreinte d'une certaine chaleur. La famille paraissait moins en souffrance. Le Dr Doray lui montra la photo encadrée prise au passage précédent. Et Thieng la contempla longuement. Comme avec Truong à Hong Kim, le Dr Doray disait que cette photo restaure un peu de la dignité de cet homme que la maladie avait poussé hors du monde des échanges humains. Comme sa mère et sa femme étaient rentrées, le Dr Doray a fait se regrouper toute la famille pour prendre une photo ensemble. Thieng s'est réjoui d'être entouré de ses proches.

Sur le chemin de retour, je suis hantée par les problèmes des habitants d'A Luoi. Durant les recherches sur le terrain, grâce au travail clinique du Dr Doray et sa femme je me suis rendu compte que hors de l'aide matérielle, nous mesurons combien le soutien moral et psychologique est important et l'accompagnement absolument nécessaire. Le Dr Bernard Doray souligne que la prise de portrait photographique et leur présence dans la photo prise avec toute la famille sont de nature à réhabiliter la dignité de Truong et de Thiêng et même à réinscrire leur position dans la famille. Il ne pourra pas juger de la solidité des effets, mais cela nous est un

enseignement sur la transmission des traumatismes et sur la manière dont, parfois, il est possible d'influer sur le cours des choses.

Tandis que Jacques Maître, le sociologue nous confie qu'au crépuscule de sa vie, à A Luoi, (la dernière fois en 2009 il avait déjà 84 ans), cela a été pour lui une leçon d'humanité de rencontrer des personnes qui ont souffert l'impensable, l'indicible. Nous nous sentions tout-à-fait à l'aise avec des personnes qui comprenaient ce rapport d'êtres humains à êtres humains où il ne s'agissait pas d'agir dans la vengeance, mais de communiquer ce qu'il y a de commun entre des êtres qui s'efforcent d'être vraiment humains.

Pour ma part, je pense qu'après ma retraite j'ai de la chance de travailler avec une équipe de chercheurs en sciences humaines consciencieux, infatigables, qui m'amène dans une région lointaine et reculée, dévastée par la guerre d'extermination, chez des autochtones minoritaires de la cordillère Truong Son, intrépides en temps de guerre et de paix, pour une approche fraternelle affectueuse.

Les fruits de l'entraide né de la compassion

Une soirée d'été 2010, je reçois un coup de fil d'une jeune fille qui parle vietnamien sans accent:

«Vous savez qui est-ce qui vous parle au téléphone? Je suis Cam de A Luoi mais en ce moment je suis à Hanoï avec des gens du Comité populaire de Hong

Thuong. Je ne peux pas venir vous voir car je vais aller demain très tôt à la baie d'Halong.»

Comment puis-je oublier Cam, la fille Pa-Co à A-Luoi. Il y a sept ans je l'avais rencontrée chez son père, ancien combattant contaminé par la dioxine. Cette fille a deux doigts qui lui manque à chaque main. Je l'avais croisée par hasard en quittant la maison. Elle portait un sarong coloré, la peau blanche différente des femmes basanées de cette région. Elle avait des yeux tristes et la tête baissée après chaque réponse laconique. Elle avait vingt-trois ans. Elle avait échoué aux examens après la classe de terminale du lycée réservée aux élèves des ethnies minoritaires à Hue il y a quelques mois. Certes, avec son infirmité, Cam ne pouvait pas travailler aux champs. Et quel serait alors son sort? Je l'ai mise devant un choix. Je lui ai dit:

«Il vaut mieux que tu recommences à préparer tes examens en section complémentaire avec la ferme décision de réussir en Mai prochain. Je connais Phan Thanh Tam, médecin auxiliaire compétente au Centre de la démographie et du planning familial du district. Elle est de l'ethnie Ta-Oi et elle a échoué comme toi la première fois puis elle a réussi l'année suivante en section complémentaire. Ensuite elle a fait trois années d'études pour devenir médecin auxiliaire. Je pense que tu as bien connu les sentiments négatifs qu'on éprouve dans l'échec. Comme tu n'as pas l'argent nécessaire, je peux t'assurer les frais de scolarité pour cette année terminale et les frais pour passer les examens à Hue. C'est ta dernière chance.»

Pour lui rendre confiance je lui ai donné les 200.000 VND qui restaient dans ma poche et qui couvrait le premier mois de frais. Tout au long des mois

suivants nous avons échangé des lettres. J'étais très étonnée de l'expression claire et émouvante de ses sentiments. Elle m'a ouvert son coeur meurtri de souffrances de se trouver isolée des autres élèves par son sentiment d'infériorité devant les yeux stupéfaits de ses camarades voyant ses mains difformes et devant la nostalgie qui l'étreignait dans la Cité si étrange pour elle, éloignée de son village et ses proches. C'est pourquoi elle ne n'avait pas travaillé comme il faut et elle avait d'abord tout gâché. Quand je lui ai serré sa main sans peur de son infirmité, à l'inverse de tant d'autres camarades et avec mes mots encourageants, elle est sortie de sa torpeur et peu à peu elle a regagné la confiance en elle, pour trouver de l'ardeur devant les études. Enfin elle a réussi. Quelques mois après, elle a eu la chance de trouver une place comme apprentie comptable et classeuse de documents au Comité populaire de Hong Thuong.

En 2005 lors de ma deuxième campagne à Hong Thuong, lorsqu'elle m'a aperçu en train de parler avec sa mère devant leur chaumière, elle a pédalé très vite sur son vélo afin d'avoir le temps de me voir. Elle m'a montré aussi leur maison solide en parpaings avec un toit en tôle qui était en voie d'achèvement avec l'aide de l'Etat. Elle a bien changé depuis la dernière fois que nous nous étions vues. Elle n'est plus pâle, elle a les joues roses et elle se montre dynamique. Cette réussite est peut-être pour moi le plus beau fruit de notre aide pour encourager la scolarisation des jeunes filles à A Luoi depuis 2003.



*Assistante de la rédactrice en chef- adjointe de la
Revue Femmes du Vietnam. Eté 1980 en
Tchécoslovaquie.*



Enseignante de Chimie (de 1959 jusqu'à 1970)



*Colloque des rédactrices en chef sur l'égalité' en genre
au sein de la famille -Cuba 1986*



*Les participantes au séminaire sur les femmes et sciences
visitent l'Institut des sciences – Hanoi 1987*



*Atelier sur le genre organisé par l'PNUD et l'Union
des femmes du Vietnam (1990)*



*En compagnie avec Michael Call représentant de
l'OXFAM américain à Dien Bien Phu et Lai Chau pour
le projet d'aide aux femmes des ethnies minoritaires
Thai, H' Mong et Kho Mu-1990*

Quatre semaines aux Etats – Unis

Après onze jours à Los-Angeles (20 sept. – 02 oct. 1998), où nous nous étions réunis avec mes amies de l'école secondaire Trung Vuong à Hanoï avant 1952 et moi, j'ai pris l'avion pour New York comme prévu. Pendant ce séjour de dix jours sur la côte Est, je rencontrerai des amies américaines selon le programme que Lady Borton du Service Quaker m'avait tracé. Pour moi elle avait été une amie familière et intime comme une soeur lors de nos excursions au delta du Mékong et au delta du fleuve Rouge pour écrire "After Sorrow" publié à New York en 1995. Elle est devenue l'organisatrice de mon study-tour sur la côte Est sur l'enseignement préscolaire et élémentaire lors de ma visite aux États-Unis.

En ce jour d'automne, le ciel bleu clair était sans nuage. Du hublot de l'avion, je pouvais regarder en bas désert rocheux, hautes montagnes aux cimes couvertes de neige, rivières, artères routières, villes.... Comme j'aime la géographie Lady m'avait donné d'avance un atlas des Etats-Unis, donc je pouvais regarder d'en haut le paysage des États. En passant devant le Grand Canyon, parc national en Arizona, l'hôtesse de l'air a averti les passagers de regarder vers le bas des creux étroits et profonds (au plus profond, environ un kilomètre.)

Je me rappelle que la semaine dernière j'avais visité cet endroit avec un groupe d'amies dans une excursion de trois jours. Pourtant au bord des gorges on ne pouvait pas regarder vers le fond. C'est une destination touristique, mais je ne m'intéressais pas à ce désert rocheux. Le centre d'attraction majeur de cette excursion était Las Vegas au Nevada, célèbre pour les casinos-hôtels. La vie nocturne avec des divertissements extrêmement animées par de nombreux shows étranges attirait les touristes. Les casinos sont au bas des hôtels de luxe qui ont des prix attractifs pour inciter les gens à venir jouer aux jeux de hasard et... à perdre de l'argent ! Je n'étais pas séduite par le jeu dont je pensais qu'à la fin on perdait tout. Mais étant venue à la capitale des casinos, j'étais curieuse quand même de savoir comment est la sensation étrange de gagnant ou de perdant dans le jeu. Je n'ai échangé que six dollars en monnaie et j'ai choisi la machine à sous pour jouer. Le fait de voir tant de sous qui sortent comme de l'eau qui coule quand on gagne est très étonnant et excitant, mais en fin de compte j'ai perdu tous les miens.

C'est la seule soirée où je suis allée à un casino, et plus tard en France ou au Cambodge je n'y ai jamais mis les pieds. Ce qui était impressionnant au casino c'est que j'ai aperçu un homme grand et extrêmement mince, portant un chapeau comme Laurel dans les films

comiques Laurel et Hardy de Hollywood pendant les années 20-50 du 20^e siècle. Mais Laurel dans ma mémoire n'était pas aussi maigre. Ce type était comme un poteau où l'on accroche le chapeau et les habits! C'était peut-être un type qui était absorbé par le jeu au point de ne plus penser à la nourriture! Le lendemain matin, par la fenêtre de la chambre j'ai pu contempler le soleil comme un ballon rouge énorme bondi à l'horizon. Une scène de lever du soleil exceptionnel sur le désert rocheux. Après le petit déjeuner, nous nous sommes promenées à pied le long des avenues, prenant des photos des différents hôtels luxueux qui marquent le symbole du pays d'origine : Paris avec la tour Eiffel, la Russie avec le Kremlin, New-York avec la statue de la liberté et l'Egypte avec un énorme sphinx et la pyramide, ainsi que le MGM Grand Hotel & Casino avec l'image familière du lion des films MGM de Hollywood. Au retour à Los Angelès, la voiture a traversé le Hoover Dam, le plus grand barrage de centrale hydroélectrique des États-Unis. J'ai découvert que si la cité Las Vegas au milieu du désert peut être submergée par des lumières éclatantes toute la vie nocturne, des divertissements ininterrompus avec une gigantesque chaîne de casinos-hôtels, c'est grâce à l'électricité provenant de cette énorme centrale hydraulique.

Du hublot de l'avion, mes pensées retournèrent au paysage en bas. De vastes champs dorés s'étalaient à perte de vue. C'étaient les deltas du Missouri et du Mississippi que j'avais étudié il y a 50 ans dans le cours sur les États-Unis. À cette époque, j'ai été très impressionnée par le développement du réseau ferroviaire et fluvial dans le processus d'industrialisation de ce vaste pays d'Amérique. Maintenant, je voyais de mes propres yeux la grande production agricole. Des lignes droites routières convergent vers une certaine ville. Il n'y a pas de villages avec le clocher de l'église au centre, dispersés comme en Europe.

Après avoir traversé ces énormes deltas on passa aux collines parsemées de clairières vertes. Enfin, l'avion atterrit à l'aéroport de Newark, dans la ville côtière de New York. C'était la fin d'un vol de l'océan Pacifique à la côte de l'océan Atlantique avec tous les paysages diversifiés pour satisfaire ma curiosité. Arrivée dans la salle d'accueil, j'ai reconnu toute de suite Martha Hess, une amie proche depuis la première réunion pour la cérémonie de Thanksgiving chez Lady Borton à Hanoï en 1995. En ce temps, Martha travaillait comme éditrice en anglais et en français aux Editions The Gioi où Huu Ngoc est conseiller. Nous nous sommes donnés une chaleureuse accolade.

Un bref aperçu de New-York

Pendant le trajet en bus vers la maison de Martha à Manhattan, au centre de New York - la cité la plus grande et la plus peuplée des Etats-Unis - Martha commença à me présenter l'Empire State Building, le gratte-ciel à 102 étages, qui a au sommet une pointe ressemblant à un crayon dirigé vers le ciel. Ce célèbre bâtiment est considéré comme le cœur de New York ; au 86^e étage, il y a un observatoire pour que les touristes contemplent la cité de New York avec ses multiples buildings. Voyant en réalité ce gratte-ciel dominant qui s'appelle Empire State Building, soudain je me rappelle en référence la modeste image de la plume du poète renommé de Hanoi Nguyen Van Sieu, qu'il avait fait construire à la porte du temple Ngoc Son du lac Hoan Kiem: Et cela signifie qu'avec cette plume il dessine sur le ciel bleu d'azur (*tả thanh thiên*).

Il fait sombre. Mais soudain en quelques secondes New York change de visage. Tous les buildings de New York s'illuminent de milliers et milliers de lampes électriques et dans les rues des panneaux d'affichage multicolores embellissent la ville et la rendent plus vivante. Les deux tours jumelles du World Trade Center, symbole de la puissance économique des États-Unis, se montrent splendides, majestueuses dans la vie nocturne. Je me sentais joyeuse d'être en compagnie de Martha, une New-yorkaise, car j'aurais le mal du pays, si je me trouvais solitaire au crépuscule.

Michael Dolinger, magistrat au tribunal fédéral à Manhattan, compagnon de route de Martha, a assisté à la soirée chez elle. Étant belge de souche juive, sa famille avait dû fuir les fascistes hitlériens de Belgique pour s'installer à New York. Et Lady Borton, qui revenait de sa maison dans l'Ohio après toute une journée au volant, nous a rejoint. Nous étions réunis autour de la table ronde dans la salle à manger dans une ambiance intime. J'avais remarqué sur le mur les dessins des enfants qui entouraient une lettre au magistrat Dolinger, le remerciant d'être venu à leur école maternelle raconter les activités en tant que juge avec sa robe du tribunal. En outre, il y avait un petit dessin de mon petit-fils de 4 ans qui habitait chez moi, Cu Ki. Il aimait bien dessiner et Martha avait encouragé cette aptitude en lui donnant un tableau blanc avec des stylos – feutres. Cu Ki lui avait fait ce dessin en guise de remerciements et elle l'avait rapporté à New York.

J'avais eu la chance de connaître Martha le jour où nous avons assisté à la fête de Thanksgiving chez Lady Borton à Hanoï et Martha m'avait demandé si je voulais visiter les États-Unis. J'ai ri et je lui ai dit: «Bien sûr, ça me ferait grand plaisir d'explorer un pays prospère et de savoir comment les habitants y vivent, mais peut-être que ce n'est qu'un rêve... » C'était incroyable. Pourtant trois ans plus tard, Uyen, une de mes anciennes amies du collège Trung Vuong dans les années avant 1953 qui s'était installée non loin de Los Angelès, m'avait invitée à venir chez elle pour un

voyage de dix jours si j'en avais envie puisque nous étions déjà en retraite. Elle pourrait m'héberger et arranger des visites à condition que je m'occupe moi-même du visa et des frais d'avion aller-retour. Comme Uyen habitait non loin de Primera Preschool – une école maternelle du Dr F. Dodson - et que j'avais lu beaucoup de ses ouvrages fort intéressants pour les écoles des parents en France en 1994 quand j'étais allé faire des études sur l'éducation familiale, je me suis décidée à aller visiter cette école mentionnée dans le livre du Dr F. Dodson. Pour moi, je ne voulais pas aller aux Etats-Unis comme simple touriste. Alors c'était une bonne occasion de faire un study-tour sur l'enseignement préscolaire et primaire aux Etats-Unis, car le service Quaker américain à Hanoï m'avait fait une lettre d'invitation à ce study-tour afin d'obtenir le visa d'entrée aux Etats – Unis.

J'ai raconté avec enthousiaste à mes amies que la visite de la Primera school, avec un simple coup de fil pour prendre rendez-vous, avait été très intéressante, au-delà de mon attente. Je suis arrivé tôt le matin à la porte de l'école pour observer les parents qui emmenaient leurs enfants à l'école créative du Dr Dodson, y compris des parents japonais et coréens. Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de rencontrer le Dr Dodson; il était décédé deux ans plus tôt à l'âge de 72 ans. Mais j'ai été accueillie chaleureusement par son épouse Grace Dodson, la directrice de l'école. Elle me tint compagnie toute la matinée pour la visite des différentes classes maternelles, prête à répondre à toutes mes questions, y

compris la maturité de leurs trois enfants, et à me faire cadeau de documents scolaires pour mieux comprendre l'objectif et les activités rénovatrices de l'école, l'ambiance cordiale qui y règne. Le Dr Dodson avait de nombreuses années d'expérience en psychothérapie des enfants et des adolescents. Il avait des initiatives pour rendre les enfants heureux d'aller à l'école. Les enfants explorent leur environnement naturel de manière autonome et se réjouissent de leur découverte. J'avais également eu l'occasion de regarder les enfants prendre le goûter en plein air pendant la récréation. J'avais pris le déjeuner avec les enseignantes à la cantine pour avoir une bonne conversation avec elles avant de quitter l'école. Je ne parle pas couramment l'américain et c'était la première fois que je visitais une école toute seule. J'étais très étonnée et très heureuse à la fois d'avoir une demi-journée inoubliable auprès des enfants très gentils et des enseignantes compétentes et sympathiques.

Le weekend à New York a été très impressionnant. Le premier jour dans la matinée les parents de Martha sont venus nous voir puis nous sommes sortis ensemble pour faire une bonne promenade. M. John Hess restait alerte malgré son âge avancé et il parlait couramment le français tandis que sa femme Karen aux cheveux blancs avait l'air fatigué. Les parents de M. John Hess d'origine juive étaient venus aux Etats-Unis au début du 20^e siècle. La connaissance de plusieurs langues avait été un atout pour Mr John Hess afin de devenir un journaliste reconnu du journal *The New York Times* et

il a été envoyé à Paris comme correspondant permanent pendant neuf ans. Il m'a raconté une anecdote intéressante: une fois toute sa famille s'était réunie dans une démonstration devant l'ambassade des Etats-Unis à Paris pour protester contre l'escalade de guerre de l'administration Johnson. Grâce à sa carte de reporter américain il avait pu entrer à l'intérieur de l'ambassade afin d'observer l'attitude des diplomates américains devant la manifestation de la foule effervescente au dehors. Martha avait étudié au lycée et à l'université à Paris dans les années 1960 et elle appréciait et aimait la culture française. Quand j'ai demandé à M. Hess dans quelle université il s'était formé à sa carrière de journaliste, il a pointé son doigt vers sa poitrine en me disant: «Aucune université. Je suis journaliste autodidacte. Je l'ai appris dans la vie.»

Nous sommes allés ensuite devant le Low Memorial, ancienne bibliothèque de l'université Columbia bien connue à New York. C'est un grand bâtiment de style néo-classique dont la façade ressemble au Panthéon de Rome. En passant dans une large cour nous avons pris une photo avec les parents de Martha, elle et Michael, devant la statue en bronze de la déesse Minerve, majestueusement assise sur un socle en marbre sur lequel sont inscrits les mots **Alma Mater**. Elle a une main portant un sceptre et sur les genoux un grand livre ouvert. Michael, diplômé de Columbia, commença à m'expliquer en détail l'histoire de cette déesse. Elle est considérée comme la bienfaitrice de la musique, de la poésie, de la médecine, de l'artisanat créateur et du

commerce. En contemplant la déesse j'ai demandé à Michael:

- Le symbole du sceptre, est-ce que c'est le pouvoir de l'esprit ?

- Le prestige de l'esprit et de la sagesse, répondit Michael. La connaissance des livres transmise de génération en génération stimule les gens à développer leur intelligence. Les mots *Alma Mater* gravés sur le piédestal signifient «mère protectrice» qui aide les étudiants à remporter des succès. Par exemple Franklin Roosevelt (1882-1945) célèbre président américain qui avait dirigé le peuple des États-Unis pour surmonter la grave crise économique mondiale et soutenir les Alliés en remportant la victoire contre les fascistes hitlériens pendant la Seconde Guerre mondiale, avait été élu président à quatre reprises, grâce à l'Alma Mater de Harvard et de Columbia puisqu'il était sorti de ces deux universités.

Je me souviens que A. Adler, psychologue autrichien (1870-1937) spécialisé dans l'étude du complexe d'infériorité avait souligné qu'en fait, les humains sont beaucoup plus faibles que beaucoup d'animaux. L'homme ne nage pas aussi bien que le requin, ne vole pas aussi haut que l'aigle, ne court pas aussi vite avec l'autruche mais il a l'esprit créateur. Il voudrait toujours surmonter sa faiblesse, ainsi la civilisation a été créée dans le processus d'évolution et il y a tant de merveilles bien au-delà des autres espèces. Pourtant c'est dommage que les gens soient parfois trop fiers d'une invention qui vient uniquement de la raison, qui

montre la puissance matérielle et le confort, qui va au-delà des vraies valeurs du bien, du beau. Cette statue de la déesse Minerve nous rappelle que la science doit être combinée à l'art pour amener l'harmonie de l'esprit scientifique et de l'âme. Sans tenir compte du pouvoir spirituel, à la suite de la civilisation matérialiste du XXe siècle, les progrès scientifiques et technologiques sont devenus le seul moyen de stimuler des ambitions illimitées qui mèneront à la concurrence féroce en s'entretenant sans merci, inhumaine. Je souhaite sincèrement que les établissements d'enseignement supérieur entreprennent la noble mission incarnée dans cette œuvre d'art pour former des personnes à la fois imprégnées de la science et de l'art. Grâce à l'harmonie des deux on aboutira à construire un monde de paix et l'humanité pourra vivre en bonne entente sans être menacée par des armements de plus en plus catastrophiques et barbares sur notre planète fragile.

Vers la fin de la matinée, les parents de Martha, Michael et Lady me quittèrent, laissant Martha me conduire au Central Park juste à côté. Entre les bâtiments en béton armé, c'est un vaste espace de 341 hectares de verdure où ceux qui vivent dans des appartements peuvent se détendre en appréciant l'air frais. Le Central Park est parmi les plus grands parcs des cités des États-Unis, d'environ 4 km de long, coupé par plus de 50 rues et large de 800 m, coupé par 3 boulevards. Les frontières de ce parc immense n'ont jamais été violées. Le seul ouvrage situé ici est le New York Museum. A l'entrée du parc Martha s'arrêta

devant un chariot garni de pains et de saucisses et elle demanda « deux hot-dog ». J'étais curieuse de ce pain chaud avec une saucisse entière dedans. Je m'exclamai de joie :

- Alors le hot-dog c'est ce pain ?

J'ai dit à Martha que j'avais lu une fois un livre du célèbre pédiatre Benjamin Spock qui avait parlé du hot-dog. Je ne pouvais pas imaginer à quoi ça servait. Maintenant je peux le voir de mes propres yeux. Faute de temps, nous n'avions pas pu aller loin. Nous avons choisi un lieu rustique près d'un petit étang où quelques canards nageaient et où des oiseaux gazouillaient dans les buissons. Le paysage était exactement comme au Vietnam. Nous avons pris notre déjeuner avec le hot-dog et tout de suite un pigeon se hasarda à nous approcher pour prendre des miettes de nos pains. C'était très étonnant d'avoir pu profiter d'un moment de détente dans le calme au centre de Manhattan animé ! Je me rappelle que j'ai eu l'occasion de visiter Léningrad en 1988 par le train de nuit et l'on avait pu contempler une nuit blanche fin Juin. Nous avons comme guide une enseignante d'histoire. C'était regrettable que nous n'ayons pas pu aller au musée de l'Ermitage en ce jour de lundi. Nous nous contentions de visiter les sites culturels en plein air. Au déjeuner à l'hôtel, il y avait plein de monde et une queue tellement longue que je demandais à la guide que nous prenions un pique-nique dans un site pittoresque avec du pain, du jambon et des concombres au lieu de rester à d'attendre dans cet hôtel animé et énervant. Pourtant

par politesse notre guide russe refusa ma suggestion. Pas de pique-nique pour les invitées. Ici à New York on est plus à l'aise.

Après une heure de promenade en plein air Martha m'a menée visiter le Musée américain d'histoire naturelle près de Central Park. J'ai été au Museum à Paris, j'avais vu la collection d'animaux qui était impressionnante, mais au musée d'histoire naturelle à New York, on trouvait déjà sa façade grandiose. Je n'avais que deux heures pour la visite, j'ai d'abord choisi la zone des premiers fossiles de dinosaures du monde, puis les animaux dans les forêts tropicales d'Afrique et d'Amérique. Cependant, je ne voulais pas seulement regarder les animaux, mais je me préoccupais de l'environnement naturel dans lequel ils vivaient, surtout ceux de l'Afrique tels que les girafes et les lions. Les dinosaures sont très nombreux et merveilleux. Il y a des dizaines de millions d'années, ils ont disparu de la Terre. Les gens ont travaillé dur pour restructurer des grands squelettes à partir de tous les fossiles qui sont incroyables et sophistiqués, par exemple, le tyrannosaure carnivore trouvé en Amérique du Nord: le modèle complet mesurant 12,3 mètres de long, 4 mètres de haut, est estimé à près de 7 tonnes. Cependant, les dinosaures qui mangent les végétaux sont les plus gigantesques avec 37,5 mètres de long, 5,8 mètres de haut, vivant il y a environ 100 millions d'années. Je trouve soudainement que les gens sont tellement petits en comparaison des merveilles de la Nature. Je pense que les enfants de l'école primaire

qui regarderont ces dinosaures seront très étonnés et ravis. Mon petit-fils de 7 ans qui avait une collection de photos des dinosaures était tracassé par le fait que les dinosaures étaient si grands mais pourquoi étaient-ils disparus?

Le lendemain, Martha, Lady et moi avons pris le train du Port de New York pour regarder Ellis Island où la statue de la Liberté élève une torche avec la main droite. Notre temps étant limité, nous ne sommes pas allées sur l'île, juste un tour en bateau pour imaginer les navires qui y ont débarqué tant de personnes de 1892 à 1954 à la recherche de la liberté sur la terre promise. J'ai des amis américains dont les ancêtres étaient de différents pays: Michael natif belge, Martha de Serbie, Lady britannique, Paul allemand, Linda italienne, etc... Vraiment New York est une cité multi-ethnique, avec différentes communautés. Je souhaitais connaître une communauté de race noire. Nous avons pris le bus public pour Harlem. J'ai remarqué que dans le bus il n'y avait que des noirs, sauf Martha et moi.

Dans mon esprit, quand j'étais jeune, j'avais entendu le nom de Harlem, une communauté de race noire de la classe sociale la plus basse. Si Martha ne m'avait pas présenté que c'était Harlem je n'aurais pas pu m'y croire. J'ai découvert que les magasins ne sont pas grands mais normaux comme à Hanoï. Dans une librairie, j'ai trouvé des choses à acheter telles que des fournitures scolaires pour les enfants comme le tableau sans craie et des décalcomanies. Lors du passage au quartier résidentiel j'ai remarqué des terrains de jeu en

alternance entre les immeubles. Pour chaque terrain de football pour les adolescents il y a toujours des filets en fer assez hauts pour protéger les vitres des fenêtres des immeubles environnants.

Je me rappelle que lors de la construction de nouveaux immeubles à Hanoï dans les années soixante, on avait réservé des petits parcs de jeux pour les enfants avec toboggans, balançoires, etc. Mais peu à peu la plupart de ces parcs s'étaient transformés en garage de motos pour adultes. Les enfants dans les appartements n'avaient plus de lieux pour leur énergie débordante. Comme il n'y avait pas de terrain de foot-ball dans chaque quartier, les adolescents se mettaient à jouer n'importe où et cela menait à des disputes entre eux et les adultes.

Dans l'après-midi, Lady me conduisit en voiture pour les visites des établissements scolaires pour mon study-tour du Massachusetts puis du Connecticut pendant deux jours. J'étais sur une route avec plusieurs voies et à grande vitesse. Lady est un bon chauffeur ainsi je suis assurée de pouvoir contempler le paysage tout le long de la route. C'était magnifique l'automne au Nord-Est des Etats-Unis. Le ciel était bleu d'azur moutonné de nuages blancs. Le feuillage des forêts lointaines qui était doré et rouge vif sous le soleil, me fit soudain me rappeler les vers du poète Nguyen Du traduit par Nguyen Khac Vien dans son célèbre roman Kieu:

*L'eau, miroir tremblotant, renvoyait l'image d'un ciel azur...
Les coteaux étalaient leurs grandes nappes dorées.*

Nguyen Du avait vu les feuillages rouges certainement pendant son voyage en Chine comme ambassadeur car chez nous il n'y a pas d'érables et il avait des vers tels que «l'automne avait teint de couleur rouge les érables, couleur d'adieu.» À dix-neuf heures et demie, nous sommes arrivés au domicile de Sandy Johnson, directrice de la faculté de psychologie des enfants préscolaires du Collège Mount Holyoke à Amherst, Massachusetts, pas très loin de Boston. La maison donne sur la route, isolée. On ne voyait pas de lumière au voisinage. Sandy nous accueillit chaleureusement: "J'ai déjà préparé le dîner. Après ce long trajet vous devez avoir faim.» Et elle se tourna vers son mari qui se tenait dans un angle à l'écart en disant: «C'est Mark, le pilier et le lion de ma vie." Je vis un homme costaud en chemise à carreaux, ses mains serrant un énorme chien noir. Nous nous sommes vite habitués les uns aux autres. À table, Sandy tenant des serviettes m'a demandé:

- À quel signe du zodiaque vietnamien appartenez-vous?

- Le porc, lui répondis-je, surprise.

Elle choisit vivement une pièce en bois dont un bout avait une forme de porc parmi les pièces qui ont des formes de chien, de cheval, de buffle, etc, les douze signes du zodiaque, elle mit la serviette dans le creux de l'autre bout puis elle la posa solennellement devant moi. Si c'était le signe de taureau du zodiaque occidental je n'aurai pas été surprise mais ici dans une famille américaine, c'était vraiment bizarre. Je ne

rencontrais Mark et Sandy que pour la première fois, pourtant je me sentais à l'aise. Au dîner, Sandy m'a dit qu'elle me connaissait déjà car elle avait lu avec enthousiasme le livre "After Sorrow" écrit par Lady, une américaine au milieu des Vietnamiennes. Pour que la conversation soit sans interruption, chaque fois que le téléphone sonnait, on entendait la voix du répondeur et l'interlocuteur. Si Sandy savait que ce n'est pas urgent, elle restait sur place tranquillement. Après le repas, Mark nous laissa pour préparer son cours du lendemain tandis que nous causions d'un sujet à l'autre jusqu'à 11 heures du soir. Sandy aimait sa faculté et être parmi les jeunes étudiantes et les enfants préscolaires lui donna l'inspiration pour la recherche en psychologie des enfants. Elle me raconta sa famille de quatre générations d'enseignantes: sa grand-mère, sa mère, ensuite elle et son mari puis sa fille. Quand je suis revenue dans ma chambre, j'ai trouvé des étagères remplies de livres. Sur la table, j'ai trouvé un livre qui parlait de la profession d'enseignant: l'auteur est un docteur en littérature qui enseigne depuis longtemps. J'ai lu en diagonale les titres et quelques-unes des premières pages. J'appréciais le style attrayant et l'analyse rigoureuse de l'auteur. Malheureusement, il était trop tard et il fallait aller au lit afin de ménager mes forces pour le programme du lendemain.

Le matin Sandy organisa une promenade dans le bois tout près de la maison. Il faisait très froid. La rosée sur la pelouse gelée se transformait en de milliers de minuscules diamants multicolores scintillants. Un

phénomène merveilleux que je n'ai jamais vu ! C'était la première fois dans ma vie que je traversais le bois d'une région glaciale en automne. Le sentier qui nous mena à un lac étalait des tas de feuilles mortes sous nos pieds. Nous suivions le bord d'un ruisseau à l'eau limpide qui murmurait sans se lasser. La lumière du soleil à travers les arbres donnait au ruisseau étincelant une image vivifiante. J'étais très étonnée de constater que cette scène était exactement celle que le musicien Van Cao avait peint dans la chanson «*Suoi mo*» (Le ruisseau de mon rêve) au Vietnam avant 1945. Un rêve merveilleux. Je me demandais comment le ruisseau du paysage d'automne dont rêvait Van Cao était exactement celui du paysage automnal américain. Tout à coup j'ai oublié mes deux compagnons de route. Mes pensées sont quelque part dans une forêt du Vietnam et cette inspiration me fait brusquement chanter la chanson de Van Cao si familière depuis l'enfance:

Suôi mơ bên rừng thu vắng,

Dòng nước trôi lững lờ ngoài nắng...

(Le ruisseau de mon rêve dans la forêt automnale
silencieuse

Coulait nonchalamment sous les rayons du soleil...)

L'imagination de Van Cao avait dépassé l'espace et le temps d'une manière artistique incroyable. Après la révolution d'Août le musicien Van Cao, celui qui avait composé l'hymne national «*Tiến quân ca*», avait composé successivement les trois chansons sur les trois forces militaires (Les soldats de l'armée de terre, de la Marine et de l'armée de l'air) au moment où nous

n'avions ni marine ni armée de l'air sauf des troupes de soldats sortis des groupes de guérilleros. Pourtant nous avons chanté à tue-tête: «Les troupes de matelots ont pris le large aujourd'hui... Surmontant les vagues débordantes... laissant derrière eux les rives et les montagnes...ils s'élancent vers la haute mer...» et avec l'armée de l'air: «Nos ailes volent fébrilement au-dessus des nuages... nous sommes des planètes qui survolent au clair de lune.»

Plongée par l'esprit dans le passé, j'étais surprise que la piste nous conduise à un lac clair et paisible. Sandy a choisi un rocher plat où nous pouvions nous asseoir tranquillement en contemplant le paysage magnifique qui entourait le lac. Il était si calme que je croyais qu'il n'y avait que nous trois en ce monde. Le lac immobile tel un miroir reflétait les arbres environnants couverts de feuilles dorées mêlées de rouge vif, tandis que les sapins majestueux conservaient leur vert foncé éternel. J'ai raconté à Sandy et à Lady les chansons du compositeur Van Cao qui le rendirent célèbre après la Révolution d'Août. Il avait composé les chansons sur la Marine et l'armée de l'air dès que le Vietnam venait d'échapper à l'esclavage et elles nous montraient son imagination géniale. Puis pendant de nombreuses années je n'entendis plus la chanson sur l'armée de l'air et tout d'un coup pendant une scène de combat en 1967 entre les avions américains et les avions vietnamiens dans le ciel d'azur, un avion américain a été abattu et l'on a vu le pilote parachuté. Je me rappelais alors clairement les phrases de la chanson de

Van Cao longtemps endormies dans mon for intérieur qui décrivent fièrement la bravoure des pilotes au combat.

Après cette matinée merveilleuse, en rentrant Sandy me montra son jardin où se dressaient quelques statues de Bouddha. Sandy me demanda de parler du bouddhisme au Vietnam. Je lui dis que selon le bouddhisme l'origine des souffrances en ce bas monde provient des trois maux: la cupidité, la colère et l'ignorance. Donc il nous a enseigné par ses exemples la Voie à suivre afin d'éradiquer ces maux. Mais je mentionnais surtout la pratique dans ma maison: ma grand-mère allait souvent à la pagode pour réciter des psaumes, évoquer la compassion de Bouddha et le prier d'exaucer ses vœux. Elle pratiquait d'une manière dogmatique. Tandis que ma mère n'avait jamais de temps libre pour aller à la pagode sauf le jour du Nouvel An. Elle pratiquait à la maison par son amour du prochain: bien soigner et éduquer ses enfants orphelins de père en bas âge, aider les gens dans le besoin, et sans faire du mal à personne. Une autre incarnation de Bouddha est la déesse de la miséricorde (Bodhisattva). J'avais parlé à Sandy le jour où en 1996 j'emmenai le Dr Marjorie Nelson, une quaker amie de Lady de l'université d'Ohio, au temple dédié à Bodhisattva avec sa statue de plusieurs yeux et mains. Ce modeste temple qui s'appelle «*Chua Mot Cot* » (Temple sur un pilier unique) est situé sur un étang rempli de lotus en fleurs à Hanoï. Après être restée assise un bon moment devant l'autel de la déesse, en rentrant Marjorie m'a confié ces termes dont

je me souviens pour toujours: "Les gens disent que la Bodhisattva doit avoir tant d'yeux et tant de mains yeux pour essayer de sauver tous les gens en souffrance ou en détresse tandis que chacun de nous n'a que deux yeux et deux mains; alors pour nous entraider avec efficacité, avec la solidarité entre les peuples du monde nous aurons des millions d'yeux et de mains.»

Après le déjeuner, Lady et moi avons suivi Sandy à une classe de pratique pour les stagiaires de la maternelle à l'Université Mount Holyoke. L'architecture est du 19^e siècle et au début cette université était créée uniquement pour les filles. Autour du bâtiment en brique rouge sans peinture, la pelouse verte s'étale sans autre ornement que des feuilles d'automne dorées. Nous avons été conduites dans une pièce sombre à côté de la salle où deux étudiantes pratiquaient dans une classe d'enfants préscolaires. La chose intéressante est que nous avons vu tout ce qui se passait dans la salle de classe grâce aux vitres spéciales alors que les personnes de la salle ne pouvaient pas nous voir. Ainsi nous ne les dérangions pas du tout. Après la fin du cours, j'ai pu voir le matériel d'étude. Je m'intéressais surtout à un dessin marquant le cycle de vie d'un papillon. Les enfants peuvent trouver les dessins du papillon qui pond des œufs, de la larve à la chenille puis la chenille tisse un cocon de soie où elle s'enferme et subit la métamorphose en chrysalide avant d'en ressortir papillon adulte. Plus les papillons sont colorés, plus les rayures des chenilles sont colorées tandis que les

chenilles noires ne donneront que des papillons noirs. Cette sorte de dessin aiguise l'observation scientifique des enfants. Pour un pays d'agriculture comme nous on cultive encore le ver à soie et les enfants de cette région peuvent voir le cycle de vie du ver à soie comme celui de la chenille, mais pour les enfants des villes, sans ce dessin ou la vidéo comment peuvent-ils imaginer cette transformation?

Immédiatement après la visite j'ai dû quitter Sandy afin que Lady m'emmène chez Terry, le frère aîné de Lady à New-Haven au Connecticut. Je regrette de n'avoir pas pu prendre des photos avec elle; elle m'a laissé de si bons souvenirs malgré ce laps de temps très court. Une créature charmante très gentille pleine de vivacité aimant la nature et les enfants, assoiffée de connaissances des autres cultures tout en respectant leurs différences. En écrivant ces lignes je pense comme si je brûle des baguettes d'encens pour lui rendre hommage et la remercier de cette rencontre chaleureuse et charmante car elle a quitté ce monde depuis quelques années.

Souvenirs d'enfance inoubliables

Nous sommes arrivées au domicile de Terry vers 9 heures du soir. La lune était déjà au-dessus de notre tête. Ce jour était celui de la fête de mi-automne au Vietnam. Au clair de la lune, on voyait bien que la maison était tout près de la rivière Connecticut et il y avait quelques barques sur la rive. Lady m'avait déjà

raconté sa famille. Sa mère était d'origine française. Elle aimait la littérature française. Bien qu'elle ne soit pas écrivaine, elle avait écrit souvent des articles sur l'éducation des enfants et des nouvelles pour les enfants. Le père de Lady était de souche britannique, issu des quakers (Société des Amis) qui échappèrent aux persécutions du roi d'Angleterre au 17^e siècle et émigrèrent sur «la terre promise». Leur chef de file William Penn fonda en 1682 la ville de Philadelphie dirigé par un gouvernement inspiré des préceptes quaker, une cité de l'amour fraternel, pacifique et tolérant, soucieux de justice. Lady a deux frères. Terry est son aîné de 4 ans et c'était lui qui avait les initiatives dans les jeux à trois. Comme Lady est la cadette, elle suivait ses frères partout et elle participait à des jeux audacieux de garçon: la pêche, le kayak, la natation dès son plus jeune âge. C'était un garçon manqué.

Auparavant Terry était le rédacteur en chef d'un prestigieux magazine pour les élèves du secondaire. Depuis sa retraite, il est passionné de théâtre. Il devint un metteur en scène des œuvres de Shakespeare. Sa femme Debbie est actuellement la principale d'une école secondaire. Debbie a contacté Hans Stockmal, le directeur de l'école primaire de Chester, que sa fille fréquenta.

Grâce à elle j'ai pu visiter cette école le lendemain matin.

Dès l'arrivée, Lady demanda à Terry:

- Y a-t-il quelque chose dans le frigo pour notre dîner? Nous n'avons rien pris tout le long de notre chemin.

- C'est dommage qu'il n'y ait plus rien dans le frigo. répondit Terry - Debbie était à l'hôpital depuis ce matin à cause des symptômes d'appendicite. Restez tranquille. Reposez-vous un peu. On va vous apporter ce qu'il vous faut.

Une demi-heure plus tard, un employé d'un restaurant chinois nous apporta du riz sauté avec de l'œuf et des légumes verts parsemés de carotte et de petits pois et de la soupe de poulet avec des raisins pour le dessert... J'étais très étonnée de ce service si pratique dans un quartier résidentiel très calme et désert.

Pendant cette soirée j'ai vu l'album de famille, Terry et Lady ont évoqué des souvenirs d'enfance avec des histoires intéressantes. Par exemple, ils jouaient au journaliste. Terry a environ 11 ans quand il joue le rôle de rédacteur en chef, et Jim a deux ans de plus que Lady, il s'occupe de la finance et de l'édition. Le contenu consiste en des histoires autour des voisins. Lady ne sait pas encore bien lire, elle collecte des nouvelles très rapidement ramenées, donc elle est envoyée au dehors en tant que « journaliste ». Le père savait que ses enfants jouaient d'une manière créative, il leur a acheté au magasin de jouets toute une imprimerie pour qu'ils puissent développer leur aptitude. Le journal se compose de deux pages. Et le père achète un numéro pour chaque tirage. Le père montre aux enfants la façon d'ouvrir des comptes, utiliser des chèques avec souche de carnet de chèques,

signer des chèques etc. J'ai vu des photos de Lady à l'adolescence. On dirait qu'elle était une fille sérieuse, mûre avant l'âge. Quand Terry nous laissa pour son travail, Lady me raconta beaucoup d'histoires de son père, M. John Borton, un quaker convaincu:

«Mon père et mon oncle Hugh parlaient souvent des problèmes de la Seconde guerre mondiale quand mon oncle venait à la maison. Hugh qui travaillait à l'Académie était un érudit sur le Japon. Quand la guerre se déclencha entre le Japon et les Etats-Unis après l'évènement de Pearl - Harbour, il avait été muté momentanément au Département d'Etat. A la fin de la guerre il servit comme vice-président du comité du département d'Etat qui était responsable de la recherche de la politique avec le Japon d'après-guerre. Le président annonça que l'empereur du Japon Hirohito serait jugé et exécuté pour crime de guerre. Hugh comprit bien que le peuple japonais adorait l'empereur, le considérait comme un Dieu suprême méritant sa complète obéissance. Alors Hugh affirma que juger et exécuter l'empereur aboutirait tôt ou tard à une guerre catastrophique que les Etats-Unis n'avaient jamais vue. Mais le président avait la haute main sur l'assemblée. Par chance, le président était malade le jour où le comité vota le destin de l'empereur du Japon et la politique du Japon d'après-guerre. Hugh l'emporta. La coopération de l'empereur Hirohito permit à l'occupation américaine de se dérouler si pacifiquement que le général D. MacArthur cessa de porter une arme à son ceinturon moins de trois

semaines après son arrivée au Japon. Et après sept ans sous l'occupation, quand le gouverneur militaire MacArthur rentra aux Etats-Unis, les Japonais se rangèrent en foule le long du chemin vers l'aéroport pour rendre hommage au général MacArthur qui avait transformé le Japon ruiné et meurtri par les blessures de guerre incommensurables en un pays prospère et une grande puissance de l'économie mondiale.

La guerre froide a commencé avec l'Union soviétique et l'Europe de l'Est, dans les années 50 et j'ai grandi dans la région de Washington, DC. À ce moment mon père était directeur-adjoint du département de contrôle des exportations au ministère du commerce extérieure à Washington. Ses conversations avec ma mère pendant le dîner comportaient souvent des histoires de gens qui avaient essayé de contourner le rigoureux embargo commercial US alors renforcé contre l'Union soviétique et ses alliés. Bien que je sois sûre que ce n'était pas son intention d'élever un hors-la-loi, les petites histoires de mon père m'ont donné une éducation en techniques d'esquive d'embargo. Quand l'embargo des Etats - Unis contre le Nord Vietnam commença en 1964, dans les années 70 du 20^e siècle, étant membre du comité du Service Quaker (AFSC) à Quang Ngai (Sud du Vietnam) je contournai ouvertement l'embargo en médicaments et matériel médical et éducatif au Nord du Vietnam.

Mon père nous avait raconté son séjour en Allemagne et en Pologne après la 1^{re} guerre mondiale comme quaker américain volontaire dans un programme d'aide

alimentaire aux Polonais dans des régions reculées pendant l'hiver. Ce n'était pas encore le travail de l'ONU après 1945 ; à ce moment c'était une œuvre «de sans - noms pour les sans – noms», «de cœur à cœur». Il y avait abondance de nourriture mais le problème était la distribution. Si nous avions prévu des clous de fer aux sabots des chevaux, des traîneaux de nourriture auraient circuler tout l'hiver neigeux. Sinon par manque de clou de fer, le cheval se serait perdu et la nourriture ne serait pas arrivée à temps aux habitants menacés par la famine. Par chance, les clous étaient facilement fournis partout par les maréchal-ferrants. Ainsi il avait souligné qu'il faut faire attention à des détails infimes mais cruciaux comme le «clou de fer à cheval»".

Grâce à ces histoires de Lady je comprenais mieux pourquoi Lady s'acharnait à apprendre le vietnamien et tenait à comprendre la culture d'une nation, l'âme du peuple vietnamien, il faut se rendre d'abord dans les villages, et vivre avec des paysans. Dans les années 80, les avions étaient souvent retardés. En attendant à l'aéroport, pour ne pas perdre de temps, Lady ouvrait un livre en vietnamien et se mettait à lire tranquillement. Si elle ne comprenait pas certains mots, Lady me les demandait tout de suite. Par exemple le mot «*xiec*» qui signifie «cirque» dans le livre de Xuan Quynh. Dans l'avion quand elle lut un journal et trouva une phrase du Premier ministre Vo Van Kiet parlant de "*tham nhung*(qui signifie corruption) Lady demanda ce que cela signifiait. Bien qu'elle ne parlât pas

couramment le vietnamien, Lady utilisait toujours le vietnamien à l'oral. Avant chaque visite au Vietnam, Lady trouvait toujours des livres en vietnamien dans des passages lisibles.

Tout au long de ces l'histoire de Lady j'ai découvert beaucoup de choses : pourquoi Lady a-t-elle décidé d'apprendre le vietnamien, et d'apprendre par elle-même dans la vie, et non dans n'importe quelle classe de vietnamien. Avant chaque visite au Vietnam, Lady trouvait toujours des livres en vietnamien faciles à comprendre et demandait ensuite à une Vietnamiennne d'outre-mer de lire à haute voix des passages pour qu'elle puisse l'enregistrer sur des cassettes et puis elle écoutait ces passages par la suite. Chaque voyage au Vietnam, je vois ses progrès évidents en vietnamien. Cependant, le vietnamien est très difficile en termes d'accents pour les étrangers. Lady me demande toujours de corriger les signes faux parce qu'elle sait qu'il y a des erreurs qui faussent complètement le sens par exemple *nhà thơ* et *nhà thờ* (le poète et l'église).

Peut-être Lady était influencée par ses parents pour l'écriture. Je trouve souvent que les gens de l'Occident ne font pas attention à l'écriture, mais j'ai été surprise parce que Lady avait une très belle écriture. En outre, j'ai également trouvé que dans la vie quotidienne, elle notait bien dans son cahier les dépenses de la journée. C'est une bonne habitude dans l'administration. Cependant, en venant chez les fermiers au Vietnam, Lady montra ses mains aux paumes durcies à cause des coups de pioche dus au

jardinage. Elle venait d'un pays prospère mais Lady était très économe. Elle usa très longtemps les *ao dai* ou foulards qu'on lui avait offerts même quand leur couleur était déjà ternie par le temps exactement comme la génération de ma mère.

Je me rappelle qu'au début de l'année 1990, Lady était invitée au village de Ban Long pour le Tet et l'inauguration du pont Lady - Ban Long qui avait été détruit par les bombardements américains pendant la guerre. Lady avait offert les trois cent dollars qu'elle n'avait pas utilisés pour l'hôtel comme prévu puisqu'elle restait au village l'année précédente. Le projet pour la reconstruction de ce pont était toujours reculé par manque du budget nécessaire puis l'argent était utilisé pour les festivités et autre chose. Selon Lady son argent provenait de ses amis aux Etats-Unis. Ils lui l'avaient donnée pour combler les frais de son voyage au VietNam et en rentrant elle allait leur raconter ses périples et leur montrer les photos à la campagne. Ils voyaient ainsi ce qu'eux-mêmes n'avaient pas eu le courage d'aller voir malgré leur sympathie envers les villageois. Les villageois étaient touchés par cette générosité amicale si bien qu'ils se mirent à cotiser plus volontiers; leur argent modeste parvint à financer la reconstruction de ce pont sans délai. La main - d'œuvre était les jeunes du village qui travaillaient comme volontaires sous la direction de *bac Sau* ancien contre-maître dans la construction des petits ponts. Voilà comment l'énergie de tout un peuple

était mobilisé avec l'initiative de Lady pour pouvoir réaliser ce pont de l'Amitié longtemps attendu.

Sa manière de vivre très simple et de travailler avec ardeur tous les travaux champêtres avait amené les villageois à considérer Lady comme une amie intime et ils épanchaient leur cœur et ils parlaient de leurs souffrances longtemps refoulées dues aux bombardements et à l'épandage de l'agent orange des Américains au Vietnam.

Le lendemain matin, Terry m'a fait cadeau un livre marquant la commémoration du 30e anniversaire du magazine des élèves de secondaire, où il avait travaillé comme rédacteur en chef. Le livre contient d'images et d'essais bien choisis sur les événements importants qui ont eu lieu au cours de ces 30 années passées. Il est intéressant de savoir comment était l'inauguration de l'Empire State, le

gratte-ciel de New York qui a été accueilli par le peuple des Etats-Unis ou les milliers de cerisiers dont le gouvernement japonais avait fait don à Washington pour exprimer son amitié. J'ai soudainement pensé qu'un enfant jouant à l'éditeur, Terry, était devenu plus tard un docteur en sciences de l'éducation, puis un vrai rédacteur en chef d'un magazine pour les élèves de 1er ordre des Etats-Unis. C'est un phénomène merveilleux! Les parents observent les enfants et leur donnent l'occasion pour développer leur don naturel. C'est très important dans l'éducation des enfants. Pourtant les parents ignorent souvent le processus de jeu d'imitation et ils considèrent que ce jeu n'a aucun sens dans la

formation de la personnalité de l'enfant. Merci John Borton d'avoir laissé ce précieux héritage spirituel à vos enfants.

Visiter l'école Chester à New Haven

Je suis arrivée à la Chester School et j'ai été accueillie par M. Hans Stockmal, le principal qui a été très amical et sympathique. Il m'amena à la classe de 3e et 6e année (fin du primaire). Lorsqu'il m'a présenté à la classe de 3e et dit que j'étais venue du Vietnam, il a immédiatement tiré une grande carte du monde sur le mur et a demandé aux élèves qui savait où se trouve le Vietnam. Plusieurs mains se sont levées. Le principal fit signe à un élève. Celui-ci fit le tour du Japon et de la Corée sans pouvoir trouver le Vietnam. Puis un autre élève se montra compétent. J'ai constaté que de toute évidence, les enfants se respectaient; pas de bruit quand un élève ne trouve pas la solution. Le principal me suggéra: "Vous pouvez enseigner quelques mots de vietnamiens aux élèves pour qu'ils les montrent à leurs parents en rentrant à la maison." Alors je disais:

- *Chào* c'est Bonjour, mais le vietnamien a de nombreux accents, et chaque accent donne une signification différente au mot par exemple *cháo* porridge, *chảo* pan, *chảo* corde et *chao* sans accent signifie met... Les élèves trouvèrent ces explications intéressantes. Ensuite, on entra dans le dialogue. Un élève leva sa main immédiatement:

- Chez vous, quel pays a le plus de voitures?

- Le Japon, comme Toyota.

Les enfants s'esclaffèrent et des voix s'élevèrent: Aux Etats-Unis aussi.

En 6e année, nous sommes allés directement au dialogue.

- Où et quand avez -vous appris l'anglais?

- A Hanoï, à partir du collège, à l'âge de 12 ans; peut-être le même âge que vous maintenant. Les questions des élèves étaient plus sérieuses. Par exemple, un élève me demanda:

- Les Etats-Unis et le Vietnam ont fait la guerre entre eux, maintenant vous allez aux E .U. comment trouvez-vous notre pays?

- Même pendant la guerre, le peuple vietnamien ne considérait pas le peuple américain comme ennemi, nous voulions simplement que la paix soit revenue, c'est-à-dire que les bombardements cessent et que les troupes américaines rentrent chez elles. Maintenant, vous voyez Lady et moi, en tant qu'amies proches, nous nous considérons même comme des sœurs, Je désignai Lady qui resta près de la porte. J'ai étudié la géographie des États-Unis quand j'avais 15 ans. Maintenant, je suis très heureuse de voir de mes propres yeux votre pays avec des montagnes couvertes de neige, et la plaine très large, en particulier la circulation routière avec de nombreuses voies»...

Après avoir visité les classes, j'ai demandé au directeur de visiter la bibliothèque et de discuter avec la bibliothécaire pour voir quel intérêt les élèves avaient

pour la lecture, quel genre de livres ils aimaient le plus... Enfin, nous allâmes au bureau du principal et je discutai avec lui les problèmes qui me préoccupaient. Il avait de l'expérience dans l'enseignement élémentaire: il a enseigné dans l'enseignement primaire pendant trente-cinq ans, Mr Stockmal a partagé avec moi beaucoup d'informations utiles sur les questions clés au niveau élémentaire. Il me donna quelques livres de référence de base pour les parents tels que «Comment aider les enfants à se contrôler» et «comment former à l'auto- discipline, à la confiance en soi» etc. Ce fut particulièrement intéressant pour moi que le principal m'introduise à un nouveau sujet mentionné dans le livre "Emotional Intelligence 1995" du psychologue américain Dr Daniel Goleman où l'on parle du nouveau concept de E-Q (l'intelligence émotionnelle) au lieu de I-Q pour évaluer l'intelligence. L'intelligence ne peut pas garantir le succès de l'élève dans l'apprentissage, dans les relations avec les parents, les enseignants, les amis et ne le rend pas heureux. Il est important d'éduquer les enfants sur les types d'émotions qu'ils éprouvent, celles qui sont négatives et donc dignes d'être éliminées, celles qui sont positives et dignes d'être retenues afin d'amener à des relations qui facilitent la collaboration, le travail d'équipe. J'ai vu dans le couloir qu'il y avait un grand tableau avec des images des expressions émotionnelles sur le visage, non seulement des émotions communes comme l'état joyeux, triste, coléreux, affectueux, mais aussi les expressions comme la peur, l'horreur, la fierté, la

confiance en soi, la culpabilité, la honte, l'amitié... Je comptais 24 expressions d'émotion. Au-dessus du tableau, il y a des questions par exemple: Aujourd'hui, comment vous sentez-vous? ou: Savez-vous que vous pouvez changer vos émotions?

À l'heure du déjeuner, je fus invitée à la cantine pour manger avec les élèves. Les élèves pouvaient prendre des plats de la cantine, ou apportaient leurs gamelles de la maison. Chaque élève faisait la queue en tenant le plateau pour recevoir de la nourriture par la serveuse. Après avoir pris le repas, les enfants ont dû verser les restes de nourriture dans une caisse séparés des autres déchets. Les élèves de permanence nettoyèrent la table, et balayèrent le parquet.

Avant de quitter l'école, je présentai mes remerciements au principal pour cette visite intéressante et amicale et lui fis cadeau d'un calendrier 1999 avec le dessin du temple d'un pilier unique dédiée à Bodhisattva, imprimé sur soie.

Nous sommes retournés chez Martha dans la soirée pour passer une nuit seulement. Puis Lady m'emmena visiter Washington D.C. ensuite ce sera le tour de Ruth Cadwallader qui me prendra en charge jusqu'à la fin de la semaine.

Martha me prévint: «Ce week-end je serai chez mon fils à Seattle. Quand tu seras de retour je ne serai pas là . Ainsi je te donne ces deux clefs de la maison et je te montre tout de suite comment tu peux faire. Sois

tranquille.” Je me suis dit: De ma vie jamais j’avais eu cette proposition de rester seule dans un domicile étranger surtout dans une grande ville inconnue comme New-York, même pour deux jours. C’était vraiment bizarre. Mais la confiance en moi et la pratique m’ont rassurée. Je n’avais qu’à porter une attention particulière pour éviter les ennuis surtout quand elle m’a dit que les deux chats pouvaient se sauver au dehors lorsque j’ouvrais la porte. J’ai ri au sujet des deux chats et je lui ai dit: «Tu as peur pour les deux chats mais tu ne penses pas au gangsters de New-York qui peuvent me suivre pour entrer dans la maison?» Martha riposta: "Il y a déjà deux portes pour la sécurité. Pas de problèmes. Je suis certaine que tu peux te débrouiller parfaitement.» Michael qui se tenait à ses côtés ne dit mot, mais il siffla l’air de la phrase: «Liberté. Liberté chérie...» dans l’hymne national français La Marseillaise. Puis Martha m’indiqua sur papier la voie à suivre de l’aéroport au métro puis du métro jusqu’à la maison pour ne pas me perdre. C’est compliqué car les rues n’ont pas de noms mais des chiffres. Je me souviens que ma mère me disait dans le passé: "Si on ne sait pas, c'est difficile mais quand on sait déjà, c'est facile. La seule chose importante c'est d'apprendre pour savoir."

Washington, D.C. avec des sites historique célèbres

Nous partîmes tôt le lendemain matin et je demandai à Lady d'arrêter la voiture devant une boutique de fleurs et j'achetai quelques branches d'orchidées pour notre visite aux tombes des parents de Lady au cimetière des Quakers à New-Jersey. Les cimetières aux États-Unis étaient particulièrement simples. Pas de tombes, seulement des rangées de stèles qui marquaient le nom, le jour de naissance et le jour de décès du défunt. Ce cimetière des Quakers daté de la fin du 17^e siècle. Après avoir déposé les fleurs, je restais un bon moment devant la tombe de M. John Borton, le père de Lady qui l'avait encouragée à aller au Vietnam dans les années difficiles où le gouvernement américain appliquait encore l'embargo contre le Vietnam. Pas de communication téléphonique. Lady m'avait raconté que son père aimait l'autonomie; à presque 90 ans, il était encore en forme pour faire toutes les besognes quotidiennes y compris le jardinage. Quand elle lui disait au revoir pour aller plusieurs semaines au Vietnam il lui disait: «Sois tranquille. Je serai ton secrétaire pendant ton absence...». La dernière fois, Lady était venue le soigner une dizaine de jours avant sa mort, il était déjà très faible, mais il lui demanda encore de raconter des histoires sur le Vietnam.» Je me rappelle que la 3^e fois parmi ses voyages au Vietnam, Lady et moi avons la permission de rester au village Ban Long dans le delta du Mékong une dizaine de jours. Quand une vieille dame vit qu'elle était en train

de faire la moisson avec les paysannes avec ses jambes très blanches couvertes de boue, celle-ci s'écria: «O mon Dieu! Je remercie ton père qui a laissé sa fille aller au Vietnam vivre avec nous. Mais ces travaux champêtres sont trop pénibles pour toi. Restes au bord de la rizière et prends des photos pour montrer à tes compatriotes comment est notre vie campagnarde. Ça suffit.» Mais Lady n'était pas contente de cette sorte de proposition. Elle raconta qu'un journaliste américain avait arrêté sa voiture sur la route goudronnée, photographié un paysan avec son chapeau conique au dos, un bâton en bambou à la main en train de courir dans la rizière à la poursuite d'une bande de canards; avec cette photo il avait dit dans son reportage qu'il avait été à la campagne (!)

Dans la commune de Khanh Phu, le long de la rivière Day dans le delta du Nord ou à Ban Long dans le delta du Mékong près de la rivière Rach Gam, Lady s'impliquait dans le travail des agriculteurs, sous la lumière ardente du soleil tropical. Le gouvernement américain ne peut ignorer le Vietnam avec tant de blessures de guerre atroces, après avoir retiré ses troupes du Vietnam. Lady nous avait dit après le désherbage dans la rizière: «On dirait que les herbes qui poussent dans les rizières après les épandages de l'agent orange ont des racines qui se sont entrelacées avec les racines de riz à tel point qu'il est très difficile de les séparer. Ainsi les États-Unis devraient être chargés de résoudre les conséquences de la guerre au Vietnam. Pour moi, grâce à la langue vietnamienne et à

mon attachement au Vietnam en tant que deuxième foyer, j'ai le désir d'être un trait d'union entre les Américains et les Vietnamiens pour qu'ils s'aiment, se comprennent, sympathisent et travaillent ensemble pour résoudre les conséquences de la guerre..." Avec cette détermination, Lady a essayé de faire tout le processus de travail champêtre, du repiquage à la moisson jusqu'à la fin c'est-à-dire avoir le riz blanc pour le repas quotidien.

Le père de Lady qui avait connu les séquelles de la grande guerre du 1914-1918 était très content du travail de Lady. J'ai gardé quelques lettres de lui, cordiales et amusantes à savoir que dans la campagne du Nord Vietnam on avait des groupes des gens du 3^e âge - hommes et femmes- qui faisaient la plantation des arbres fruitiers au village.

A Washington nous avons commencé notre programme par une seule journée à pied pour visiter les principaux sites historiques, à partir du magnifique Capitole avec le plus haut dôme de Washington, puis on se rendit à la Maison Blanche, près du parc National Mall pour prendre une photo. Du parc, notre vue se dirigea à travers le lac Tindal pour contempler de loin le monument commémoratif de Thomas Jefferson (1743-1826), le penseur, homme d'État et troisième président des États-Unis, l'auteur principal de la Déclaration d'Indépendance 1776. Arrivant au centre de National Mall nous nous sommes arrêtés pour contempler l'obélisque commémoratif de Georges Washington (1732-1799), héros national, commandant en chef de

1775 à 1781 pendant la guerre contre les Britanniques afin d'obtenir l'indépendance en 1789. Il devint le premier président des États-Unis (1789-1797). La tour majestueuse en marbre et en granite sur l'axe gauche du parc ressemble à l'obélisque de 3.300 ans en Egypte qui a été le cadeau du vice-roi égyptien à la France, situé aujourd'hui à la place de la Concorde à Paris; mais la hauteur de 169m de la tour dédiée à Washington est le record des tours du monde entier et de tous les côtés de la ville on peut voir cette tour. En regardant à droite, le long de l'axe du parc, un lac rectangulaire entre les deux allées s'étend jusqu'au monument mémorial de A. Lincoln, le 16e président des États-Unis. Lady m'a dit qu'il y a le Mémorial des vétérans de la guerre du Vietnam tout près du monument de A. Lincoln, ainsi nous avons décidé d'aller visiter les deux à la fois. C'était midi passé, nous nous sommes arrêtés pour manger du pop-corn au bord du lac Tidal, tout en contemplant le paysage d'alentours. Le long du lac, des rangées de cerisiers-cadeau du gouvernement japonais au peuple des E.U. dont j'avais vu la photo dans le livre que Terry m'avait donné l'autre jour - miroitaient leur feuillage touffu dans le lac limpide. Je regrettai seulement que ce n'était pas la saison des fleurs. De l'autre côté du lac se trouve le « Jefferson Memorial Hall » de type néo-classique avec la grand statue du président Jefferson à l'intérieur et se dressant vers la Maison Blanche qui se tient à l'autre bout du National Mall.

Pendant la pause, Lady m'a suggérée: «Il y a beaucoup d'écureuils dans les arbres. Tu n'as qu'à jeter du popcorn pour voir s'ils vont sauter près de nous pour les manger?» Effectivement, quand je jetai une poignée de grains, un écureuil se précipita d'un arbre et mangea tout près de mes pieds sans avoir peur. J'ai même pu toucher les touffes de sa queue.

Après un bon moment de détente nous avons poursuivi notre chemin vers le Mémorial de A. Lincoln (1809-1865). Pendant le trajet j'étais absorbée par mes pensées. Sans compter G. Washington qui était un général, les présidents fondateurs des Etats-Unis étaient juristes ou avocats. Le deuxième président était John Adams juriste, le troisième président, Th. Jefferson juriste, le 16e est A. Lincoln avocat. Je me souviens de l'année dernière à l'occasion du sommet francophone à Hanoï en 1997 j'ai eu une entretien avec Vu Dinh Hoe, ancien ministre de la Justice dans le gouvernement Ho Chi Minh en 1946. À l'âge de 84 ans il a écrit le tome II de son livre qui s'intitule «Législation humanitaire de Ho Chi Minh». Je lui ai demandé: "Vous êtes descendant de quatre générations d'enseignants et vous avez réussi dans cette carrière dans les écoles privées de Thang Long, Gia Long à Hanoï. Je me rappelle que l'année dernière, il y avait vos anciens élèves aux cheveux blancs qui vous rendirent visite et ils ont parlé de vos cours éloquentes sur la Révolution 1789 de la France avec le critère "Egalité-Liberté-Fraternité" qui

les ont très impressionnés. Ainsi ils mettent de côté courageusement le lycée pour s'engager dans la révolution d'Août et faire la guerre de la résistance. Je me demande pourquoi vous n'avez pas choisi d'être pédagogue comme Hoang Minh Giam, mais d'être juriste?» Vu Dinh Hoe m'a répondu: «Pour abolir le colonialisme français, pour gagner l'indépendance, pour construire un nouvel Etat, pour établir une nouvelle Constitution..., il faut étudier les lois des pays déjà évolués. Donc j'ai étudié le Droit. Dans le gouvernement révolutionnaire après la révolution d'Août 1945, quatre ministres de la République démocratique du Vietnam ont obtenu leur diplôme en droit." Alors je comprends mieux la signification exacte du choix de l'ex-juriste Vu Dinh Hoe.

Nous trouvons beaucoup de visiteurs devant le Mémorial de A. Lincoln. Ce monument est un grand bâtiment de marbre blanc en forme de temple dorique grec. A l'intérieur il abrite une statue monumentale de Lincoln assis sur son siège, le regard pensif, regardant vers l'est au-delà de Lincoln Reflecting Pool. vers le Washington Monument, emblème de l'Union. Sur le mur derrière la statue, en hauteur, est inscrit:

«DANS CE TEMPLE COMME DANS LE CŒUR DU PEUPLE POUR QUI IL SAUVA L'UNION LA MÉMOIRE D'ABRAHAM LINCOLN EST PRÉSERVÉE À JAMAIS.» Au plafond, on peut

admirer des peintures qui symbolisent les valeurs défendues par Lincoln, comme la liberté, la justice, ou bien la fraternité. C'est à cet endroit que Martin Luther King a prononcé son discours mythique "I have a Dream", le 28 août 1963, devant plus de 200.000 personnes.

La visite du Mémorial des anciens combattants du Vietnam était la dernière étape de cette journée à Washington. Un mur de marbre noir de 3,75 mètres de haut a été construit en 1982 et 58.245 soldats américains ont été tués, dont 1.200 disparus lors de la guerre du Vietnam. Je me rappelle les tombes dispersées dans les villages à travers le pays, il y a tant de tombes inconnues. Alors que le soleil se couchait, regardant la faible lumière sur le voile, sur l'épaule et le bras de l'infirmière soulevant le corps du soldat blessé en bronze noir, je me sentis soudainement envahie par une tristesse sans borne sur la guerre cruelle et ses graves conséquences. En quittant le National Mall, je me suis assise tranquillement au bord de la rivière Potomac attendant le retour de Lady qui cherchait la voiture pour m'emmener à l'aéroport de Washington. Je devais me rendre à Atlanta où Ruth m'accueillerait pour un programme de trois jours à Pendleton et un jour à Atlanta. Nous ne voulions vraiment pas nous séparer mais Lady avait du travail dans les journées suivantes.

En prenant une soupe chaude à la station de métro avant d'aller à l'aéroport, je me souvins que depuis ce matin, nous n'avions mangé que du pop-corn sans besoin de porter une bouteille d'eau avec nous. Lorsque nous avions soif, nous prenions de l'eau au robinet public dans le parc. Il est vrai que nous étions d'accord de profiter du temps pour visiter les sites historiques sans prendre la peine de prendre le déjeuner. Avant de nous quitter, j'ai dit à Lady: "Heureusement à New York, j'ai eu la chance d'avoir comme guide une New-yorkaise tandis qu' à Washington c'est toi qui a eu des liens profonds depuis l'enfance avec la capitale qui m'a fit visiter». « Comme Martha et moi à Hanoï, répondit Lady doucement, tu nous avais conduit au Temple de la Littérature où tes ancêtres ont laissé des traces. Tu nous avais emmenées nous promener le long de la route Thanh Nien au bord du lac de l'Ouest où tu avais tant de souvenirs au temps de la jeunesse y compris la contribution du travail d'élargir au double l'allée Co Ngu.».

La lutte contre la discrimination raciale par le principe de non-violence des Afro-américains

Le vol dans la nuit noire de Washington à Atlanta dura environ 2 heures. Il y avait un orage avec la pluie battante au hublot pendant tout le trajet. Impossible de dormir car les secousses étaient permanentes. Pourtant je n'avais plus peur comme lors du premier baptême de

l'avion en 1953. En pensant à Ruth Cadwallader je me rappelais que Lady et Ruth étaient des Quakers américaines invitées par l'Union des Femmes du Vietnam en fin 1983 lorsque les deux pays n'avaient pas encore de relations normales. Je les avais emmenées au musée Con Son, dédié à Nguyen Trai, le héros national, l'éminent politicien, le stratège militaire talentueux, le remarquable diplomate de l'empereur Le Loi et poète renommé. Les deux visiteuses étaient très attentives à la phrase "Choisir la bienveillance pour vaincre l'inhumanité. Choisir la compassion pour remplacer la cruauté.» dans la «Proclamation sur la pacification des Ngo» de Nguyen Trai au 15^e siècle après la libération du joug de domination des Ming. Après avoir vu le musée, Ruth m'avait dit: «Quand j'ai regardé la photo du président Ho Chi Minh qui lit attentivement la grande stèle, j'ai soudainement pensé à la stratégie de la guerre du peuple, la tactique de combiner la guerre et les pourparlers de paix.» Ruth était une activiste sociale qui a été membre du Conseil exécutif de l'Union internationale des femmes pour la paix et la liberté (WILPF), qui jouit d'une réputation internationale pour ses efforts en faveur de la paix et de la justice sociale afin d'améliorer les conditions de vie des femmes pauvres. Ruth était aussi très active au Service des Quakers dans la région de l'Asie du Sud-Est lorsqu'elle s'est installée en Thaïlande avec sa famille pendant de nombreuses années. J'étais heureuse de rencontrer à nouveau Ruth, très touchée par l'accueil chaleureux de Ruth, 76 ans, et de Bill, son

mari. Bill, âgé de plus de 70 ans, s'était tenu au volant 120 miles par une nuit orageuse pour venir me chercher à l'aéroport d'Atlanta. Ruth m'a dit gentiment de m'allonger sur le siège arrière de la voiture et de dormir tranquillement. Après une longue marche, je dormais d'un trait dans le bruit monotone de pluie. Rentrée à la maison, j'étais déjà rétablie. Ruth me prépara du thé chaud et des biscuits. En mangeant les biscuits, j'écoutais Ruth qui me parlait de sa famille. Bill a travaillé jusqu'à sa retraite il y a quelques années à l'Université de Clemson, chargé de nombreux étudiants étrangers à Pendleton, en Caroline du Sud où il y a beaucoup de population noire. Les quatre enfants adultes ont tous quitté la maison laissant 4 chambres vides au 1^{er} étage. Cette nuit-là, Ruth m'arrangea une chambre de Beth, sa première fille.

Le lendemain à 10 heures, Bill nous emmena voir Edwin Moïse, professeur d'histoire à l'université de Clemson. Il était très occupé mais grâce à Bill, il nous a accueilli très chaleureusement dans la salle des professeurs juste à côté de son bureau. Au cours de la conversation, comme je mentionnais le dernier livre du pédiatre Benjamin Spock, le Pr. Moïse s'écria: «J'ai rencontré le Dr Spock dans la manifestation rassemblant des milliers de personnes organisée par les intellectuels américains devant le la Maison du Congrès à Washington en fin 1965, peu après l'auto-immolation de Morrison près du Pentagone pour protester contre le président Johnson qui faisait l'escalade de guerre en bombardant le Vietnam du

Nord. A l'époque j'avais 17 ans, et j'étais à la manifestation avec toute la famille. L'atmosphère était bouillonnante. A l'université, j'ai décidé de choisir l'histoire et me spécialisai dans la recherche sur la guerre américaine au Vietnam. » Le professeur était venu au Vietnam en 1987 pour rencontrer les historiens du Vietnam et collecter des documents pour la recherche. Quand il est retourné aux États-Unis, il a écrit le livre « L'incident du golfe du Tonkin et l'escalade de la guerre américaine au Vietnam », récemment publié aux États-Unis en 1996. Le livre a 300 pages avec beaucoup de références provenant des États-Unis et du Vietnam. Le Pr. E. Moïse m'a donné ce livre puis il nous a invités au déjeuner à la cantine de l'université. Après cette rencontre cordiale, nous avons visité la bibliothèque de l'université puis le grand jardin botanique très riche en variétés d'arbres où des étudiants étaient en train d'étudier les plantes. Ruth m'a raconté que tandis que les États-Unis ont une agriculture des plus avancées du monde, chaque université met fortement l'accent sur les recherches en agriculture et elles ont obtenu des réalisations efficaces. Je regrette que chez nous on ne parle que de l'industrialisation et que les étudiants se soient entassés dans le secteur technique, économique et juridique tandis que dans le secteur agricole très peu d'étudiants excellents choisissent l'agronomie. Etant un pays agricole tropical avec tant de ressources naturelles riche en végétation, nous manquons d'investissement

en personnel pour avoir un développement et un progrès scientifique dans ce secteur de base.

Dans l'après-midi, nous sommes passés au supermarché pour acheter les ingrédients pour le *Pho* (soupe au poulet), au dîner. J'aurais voulu faire moi-même la cuisine car j'avais remarqué que Ruth avait les mains qui tremblaient quand elle faisait la cuisine. Heureusement on a eu tout ce qu'il faut pour préparer le *Pho*. En plus j'ai ajouté la salade de chou et d'oignon avec la viande du poulet bouillie. Ruth a mis de côté les deux plats purement vietnamiens pour les voisines qui allaient venir nous voir dans la soirée. Quand les voisines afro-américaines sont venues Ruth les a régalingées de ces deux plats et m'a présentée comme l'auteur. Elles les ont trouvés délicieux et m'ont demandé de leur apprendre ces recettes. Comme j'étais faible de l'ouïe et que les voisines parlaient vite je n'ai pas bien saisi ce qu'elles disaient. Au début, je ne savais pas que Lyse était venue avec sa fille. Quand j'ai demandé à Lyse quel âge elle avait, elle m'a dit "fifty". J'ai entendu "fifteen". Très étonnée je répétais: "Fifteen?" Tout le monde éclata de rire, on était à l'aise. Je leur ai dit que moi et mes enfants sommes très intéressés par le livre "La case de l'Oncle Tom" de la romancière américaine Beecher Stower traduit en vietnamien. Là-dedans on parlait des Quakers du Kentucky qui donnèrent refuge et aide aux esclaves noirs des Etats du Sud qui s'enfuyaient des plantations pour aller au Nord chercher du travail. Maintenant Lyse travaillait comme infirmière à l'hôpital tandis que

May enseignait les maths au lycée, aidant les lycéens noirs qui ont réussi la terminale à préparer les concours du Collège ou de l'Université. Nous avons causé assez tard dans l'intimité. En nous séparant des voisines je leur dis: «Depuis le début de ma visite aux Etats-Unis c'est la 1re fois que j'ai fait la connaissance avec les afro-américaines. Je dois remercier Ruth pour nous d'avoir organisé cette bonne soirée.»

Le lendemain vers midi, quand Bill entendit la sonnerie, il alla ouvrir la porte d'entrée et accueillit le visiteur au salon. J'étais surprise de voir un homme noir très haut de taille en complet et cravate qui vint me donner un cadeau de sa femme Lyse et de sa fille May en guise de souvenir d'une réunion amicale hier soir. J'étais très enthousiaste de ce cadeau inattendu. C'était un oeuf blanchâtre en marbre qui était peint d'un oiseau au plumage tout rouge avec une longue queue comme une queue de poisson rouge. L'oiseau se tenait sur un rocher entouré de feuillage vert, des fleurs de tournesol jaunes et de lys blancs. En contemplant cet œuf dans la paume de ma main je me suis dit: l'oiseau est en posture d'élever la voix pour chanter la joie de vivre, les fleurs semblent fragiles, mais caressées par la lumière du soleil, et le rocher solide symbolise l'immortalité. Elles m'ont donné aussi une carte de vœux avec les célèbres paroles de Bouddha, Jésus Christ, Confucius, Gandhi, Luther King qui ont le même but: souligner la noble mission de l'homme sur la terre: L'amour du prochain, l'action au profit de la communauté. Je chéris toujours le précieux petit

cadeau. Chaque fois que je me souviens de cette soirée spéciale, je remercie Ruth pour cette joyeuse rencontre.

Le deuxième jour à Pendleton, Ruth m'a emmené dans deux écoles élémentaires. À la J. Brown School, les élèves comme à Chester n'étaient pas assis à des tables fixes parallèles comme chez nous mais les tables sont de forme ovale, ils peuvent se retourner d'un côté à l'autre suivant les thèmes. Il y a des cartes, des tableaux, des dessins aux quatre murs pour les matières: géographie, histoire, maths, littérature, êtres vivants. Le plus intéressant a été de visiter la classe de 5e de l'enseignant George Olbon qui était très animée. Il a posé beaucoup de questions aux élèves et ceux-ci étaient eux aussi heureux de lui poser des questions très naturellement.

Dans l'après-midi, nous avons assisté au cours d'orthophonie pour les élèves qui ont des troubles de la voix. A travers des jeux intéressants l'enseignante Rosellen se chargeait d'aider les enfants bègues dont la plupart étaient des enfants noirs. Ce serait plus facile de le faire à la maternelle mais ces enfants provenaient des familles pauvres et n'avaient pas fréquenté la maternelle.

Dans le cas où l'élève était en retard en certaine matière, l'enseignante l'annonçait tout de suite au Principal et il envoyait une enseignante compétente en pédagogie pour venir en aide à l'enfant par un accompagnement en classe pour révéler d'où venait ce retard puis elle l'emmenait dans le couloir et le guidait

pour compléter les «trous» de connaissances... Après ce rattrapage, l'élève pouvait améliorer son travail scolaire.

Dans le cas des enfants difficiles qui ont des problèmes de troubles disciplinaires, le traitement exigeait l'aide de plusieurs personnes. Par exemple j'ai assisté à une réunion pour la classe 2. Un élève mexicain borgne faisait des bêtises en classe pour faire rigoler les autres. On avait convoqué la mère et la soeur de cet élève car la mère est analphabète et sa soeur en terminale sert d'interprète pour sa mère et elle assume la responsabilité de soutenir sa mère dans l'éducation de son frère. Outre son enseignante il y avait encore une pédagogue compétente pour aider l'enseignante de la classe et une assistante sociale pour aider la mère à résoudre des difficultés économiques puisque son mari a quitté la famille sans laisser de trace. La réunion a duré plus d'une heure et finalement chaque membre a su ce qu'il faut faire pour aider efficacement l'élève. La réunion se déroulait dans la classe de l'élève et j'ai eu l'occasion de voir les expériences que cet élève avait pratiquées avec des tubes pour observer la croissance d'une plante de haricot. Grâce aux expériences les élèves tireront la conclusion que les plantes ont besoin des éléments indispensable pour leur croissance: le sol, l'eau et la lumière, sans quoi elles auraient péri. Ainsi avec la pratique les élèves de la classe 2 se développent par leur manipulation, l'observation scientifique et le jugement personnel.

Cette nuit-là, Ruth m'a fait voir les albums de la famille de Ruth et de Bill. Ruth est née dans une famille d'agriculteurs avec 10 enfants et elle avait soif d'apprendre. Dès l'enfance elle aimait beaucoup la lecture et la littérature. Les parents l'encourageaient à développer cette aptitude. La famille de Bill aimait l'art. Tous les enfants savaient jouer d'un instrument de musique et chanter en chœur. Lorsqu'ils retournaient chez leurs vieux parents à l'occasion des fêtes, les enfants et petits-enfants organisaient des spectacles artistiques en famille pour les fêter. Ruth m'a montré aussi des photos lors de notre visite ensemble au musée Nguyen Trai à Con Son et de notre soirée à Hai Duong chez l'Union des femmes de la ville en 1983.

Ruth m'a dit d'un ton joyeux: «Cette soirée était le plus beau souvenir pour Lady et moi pendant notre première visite au Vietnam. Voyez-vous, on n'était plus enfermées à l'hôtel, mais parmi vous. Giang, l'interprète pour notre délégation, avait chanté une chanson qui était si jolie que je garde encore cet air de jeunesse.»

Très étonnée, je m'écriais: «Ah! C'est "La petite Rose" de Trinh Cong Son pour les enfants à la maternelle. Je me rappelle bien qu'en ce temps là nous avions beaucoup de difficultés. Nous manquions de tout. La lampe électrique était si faible nous nous mettions à chanter pour nous divertir. Et Lady profita de cette soirée ensemble pour me demander des proverbes vietnamiens qui illustrent la solidarité, l'entraide etc."

Comme je savais que Ruth avait quatre enfants dont deux garçons, je lui avais posé une question: Quand votre enfant est à l'adolescence, comment résout-on les désaccords pour ne pas aboutir à des conflits entre parents et enfants? Ruth m'avait répondu gentiment en racontant cette histoire vécue: "Quand notre famille est retournée aux Etats-Unis après plusieurs années en Thaïlande, Marc, mon premier-né avait 15 ans. Pendant l'année scolaire il gagnait de l'argent en travaillant le dimanche et les jours fériés soit à couper l'herbe dans les jardins des voisins, soit à nettoyer les voitures dans les garages afin d'acheter un vélo pour les vacances... Puis au début des grandes vacances, il m'a demandé la permission de réaliser un projet couvé depuis longtemps. Il partirait avec deux amis faire la découverte de quelques Etats d'Amérique en vélo pendant un mois de vacances. J'ai été stupéfaite par cette idée audacieuse. Trois garçons encore immatures qui ne connaissaient pas le pays, ce projet était trop risqué. J'ai essayé de lui conseiller de remettre ce voyage à 3 années plus tard. Mais Marc était déterminé à ne pas différer parce que ces adolescents avaient chéri le projet tout au long de l'année scolaire et à cet âge ils méprisent les dangers. Finalement, j'ai dû donner à Marc la satisfaction d'y aller à condition que chaque soir, à l'auberge, il devrait téléphoner à la maison pour nous donner des nouvelles. Il était tellement enthousiasmé qu'il accepta volontiers cette condition. Et à la fin en revenant à la maison, il nous a montré son journal de voyage avec des observations très

intéressantes dont je ne pouvais pas imaginer qu'un garçon de 15 ans puisse en avoir de telles. Je trouve que les conflits surviennent lorsque vous vous mettez en opposition, chacun garde obstinément son point de vue. Il faut savoir négocier. Normalement les parents sous-estiment les capacités de leur enfant, tandis que les adolescents veulent montrer qu'ils sont déjà assez grands pour être plus autonomes."

Alors je demandai à Ruth: "Comment va ce garçon maintenant?" Ruth sourit et montra une photo de Marc avec Bill, Ruth et ses quatre enfants. Marc a le visage rond et souriant comme sa mère. Elle me montra aussi une autre photo de sa femme Susan au milieu de leurs six enfants (cinq garçons et une fille) en forme de V. Ruth poursuivit: «Susan est l'enseignante pour six enfants de la maternelle à la classe 6 dans la famille, pas à l'école. Marc est un ingénieur consultant. En plus de son travail professionnel, il partage avec Susan les activités d'apprentissage musical et sportif de ses enfants en pleine croissance.»

Après deux jours à Pendleton, le dernier jour nous avons visité Atlanta, en Géorgie. Ruth dit que nous passerions la nuit chez leur ami quaker Siceloff Courtney. Sa maison avait un jardin par derrière adjacent à un bois. Sa femme, Elizabeth, malade, était sur fauteuil roulant toute la journée; mais son mari était actif, débrouillard et aimable. Chaque jour il emmenait sa femme en voiture, mettant le fauteuil dans le coffre et ils se promenaient ensemble au parc, lui poussant le fauteuil roulant de sa femme.

Dans notre causerie, nous parlions de Martin Luther King le leader des afro-américains qui a mené la lutte pacifique pour les droits civiques des afro-américains et qui a été assassiné en 1968. Siceloff a raconté qu'il avait accueilli Luther King, ici dans ce salon même peu avant sa mort. Nous avons déjeuné dans la salle à manger qui sert aussi de cuisine. J'ai remarqué que les fenêtres de cette pièce sont toutes vitrées donnant sur le large balcon; et on y trouve un grand plat de graines couvert d'une cloche pour inciter les oiseaux à venir y manger. Le hobby de Siceloff est de regarder de temps en temps les différentes espèces d'oiseaux venant au balcon. Un moment, Siceloff m'a fait signe de regarder un étrange oiseau au plumage rouge vif qui était en train de picoter les graines puis il a sorti une carte d'oiseaux de différentes couleurs et a montré la photo de l'oiseau rouge, en l'identifiant avec le nom en latin. J'ai trouvé que lorsque les gens aiment la liberté, ils ne piègent pas les oiseaux et ne les enferment pas dans des cages, même s'ils les nourrissent suffisamment. J'étais contente de l'arrangement de M. Courteney, je pouvais regarder alors les oiseaux qui venaient prendre des graines et puis les voir s'envoler dans l'espace en direction du bois en toute liberté.

Dans l'après-midi, Bill et Ruth m'emmenèrent visiter la maison-musée de Margaret Mitchell, romancière célèbre avec un seule oeuvre historique "Gone with the wind" (Autant en emporte le vent). C'est là que j'ai appris que son mari, John Marsh, qui connaissait le don littéraire de sa femme, a emprunté pour elle beaucoup

de livres d'histoire sur la guerre civile 1861-1865 à la bibliothèque. Il l'a encouragée à écrire le roman quand elle a subi une blessure à la cheville qui la força d'arrêter tout travail d'éditrice et la fit souffrir de l'exclusion. En trois ans, elle a tapé les chapitres du livre, basés sur les souvenirs de guerre des anciens combattants de cette guerre civile et des connaissances qu'elle avait acquises dans la presse, les interviews, etc. Le succès résonna au-delà de l'imagination de l'auteur lui-même avec un livre de 1037 pages publié en 1936. Au premier semestre, un million d'exemplaires ont été vendus, avec l'achat de cinq mille exemplaires par jour, un record sans précédent, et l'année suivante, elle a reçu le prix Pulitzer. C'est un mois seulement après la sortie du livre que le réalisateur David O. Selznick a décidé de donner 50.000 dollars à M. Mitchell pour que le livre soit filmé. À la fin de 1939, le premier film projeté à Atlanta, deviendra bientôt célèbre dans le monde entier. Le film a reçu huit grands prix. Les deux personnages principaux Scarlett O'Hara et Rhett Butler joués par Vivien Leigh et Clark Gable les ont rendus fameux à l'échelle mondiale. Chez nous on dit que derrière l'homme célèbre il y a sans doute sa femme qui le soutient. Mais ici c'était le contraire. Coïncée à son bureau par l'accident, grâce au soutien de son mari Margaret Mitchell a laissé à l'humanité un chef-oeuvre exceptionnel et voilà " A quelque chose, malheur est bon".

Je n'aurais jamais pensé qu'un jour j'irais rue Cherry à Atlanta pour visiter la villa où l'auteur de "Gone with

the Wind" avait écrit ce livre. De nombreuses personnes venues des cinq continents nous ont montré l'influence énorme de ce livre dans le monde entier. C'est bien triste que sa vie a été fauché par un taxi conduit par un chauffeur ivre qui l'a renversée au bord de la route.

Ma dernière visite à Atlanta fut la visite du tombeau et du Mémorial Martin Luther King dans sa ville natale. Un tombeau en marbre blanc rectangulaire avec un pilier blanc placé au milieu d'un lac bleu en forme rectangulaire qui ressemble à une piscine. Le devant du tombeau est marqué par ses mots:

REV. MARTIN LUTHER KING JR

1929- 1968

Free at last, Free at last

Thank God Almighty

I'm Free at last.

Je me répétais: «Remerciez Dieu Tout-Puissant, Je suis libre enfin.»

Ces mots étaient extraits de son discours le plus célèbre intitulé "I Have a Dream" (Je fais un rêve) qu'il a prononcé le 28 Août 1963 devant 250.000 personnes lors de la marche pacifique rassembleuse dans le National Mall en face du Mémorial Lincoln, le président qui a signé le décret d'émancipation des Noirs contre le joug de l'esclavage 100 ans plus tôt. Pourtant dans son discours, M.L.King observe que 100 ans plus tard le Noir vit encore à l'écart sur son îlot de pauvreté au milieu d'un vaste océan de prospérité matérielle. Il se trouve encore exilé dans son propre

pays, à subir de nombreuses injustices dans l'emploi et les conditions de vie, à être victime de la ségrégation raciale dans les restaurants, dans les écoles publiques, les terrains de jeux et les lieux publics.

De 1957 à 1968, date de son décès, Luther King a fait face à de nombreuses difficultés. Il a été arrêté à plusieurs reprises. Persistant et confiant dans la méthode non-violente, influencé par Gandhi (le leader de l'Inde pour la lutte contre la domination coloniale britannique), il a mené le mouvement pacifique pour les droits civiques des noirs américains qui a obtenu des résultats considérables. Certaines lois ont été inscrites dans la loi américaine (1964) et le droit de vote pour les Noirs dans le Sud a été adopté par le Congrès en 1965. En 1964, il a été la plus jeune personne à recevoir le prix Nobel de la paix pour avoir lutté de tout coeur pour les droits civiques et la liberté des noirs américains et pour son dévouement au service de la communauté. Le prix total a été de 54.126 \$ qu'il a donnés au mouvement de lutte contre la ségrégation raciale.

Le long du mur du Mémorial il y a est un très grand tableau où on voit de nombreux personnages qui luttent pour la liberté, la paix, l'antiracisme et contre la pauvreté à travers des méthodes non-violentes. A l'intérieur, en lisant les citations des discours et les extraits des livres de M. Luther King je comprends mieux

pourquoi le discours d'espoir «Je fais un rêve» a eu cette notoriété mondiale avec des expressions telles que:

«Je rêve qu'un jour, sur les collines rouges de la Géorgie, les fils d'anciens esclaves et les fils d'anciens propriétaires d'esclaves pourront s'asseoir ensemble à la table de la fraternité.

Je rêve que mes quatre jeunes enfants vivront un jour dans une nation où ils ne seront pas jugés sur la couleur de leur peau, mais sur la valeur de leur personnalité. Je rêve aujourd'hui!»

Je trouvais très persuasif ce que M. Luther King avait analysé de l'origine de la peur qui séparait les gens, extrait de son premier livre «En marche vers la liberté (1958): **«... Souvent les hommes se haïssent les uns les autres parce qu'ils ont peur les uns des autres. Ils ont peur parce qu'ils ne se connaissent pas, ils ne connaissent pas parce qu'ils ne peuvent communiquer; ils ne peuvent pas communiquer parce qu'ils sont séparés.»** Et je me rappelais que la soirée joyeuse passée ensemble avec Lyse et May chez Ruth l'autre jour illustre la fraternité qui n'était pas entravée par les préjugés raciaux. Mais c'est une oeuvre de longue haleine et il faut la cultiver chaque jour avec persévérance. Les quakers pensent que tous les êtres humains sur la terre ont le même Seigneur créateur dans leur coeur, sans distinction de race, de langage, de croyance et d'opinion. Ils ne vont

pas à l'église mais ils se sont regroupent chaque année ou deux pour se raconter de leurs bonnes actions au service de la communauté. Ils donnent l'exemple par des actes modestes et simples dans la vie quotidienne.

Le lendemain matin, Bill et Ruth m'ont emmenée à l'aéroport très tôt pour le vol à 7 heures du matin. Lorsque nous avons glissé nos bagages dans le coffre de la voiture, un agent de police est soudainement apparu sur sa moto. Il a demandé si nous avions besoin d'aide de sa part. Bill a répondu doucement: «Nous allons à l'aéroport tôt pour ne pas rater le vol pour New York. Les bagages sont légers, pas besoin de vous déranger.» Je pensais qu'il s'était rapproché discrètement pour contrôler avec politesse si nous étions des voyous qui venaient de faire un vol dans la maison à cette heure si matinale? Je trouve étrange que, normalement, aucune ombre policière ne soit visible. Dans les aéroports, le policier apparaît subitement si quelqu'un gare sa voiture dans un endroit inapproprié ou dans notre cas: il est encore très tôt, la route est déserte, on ne voit personne et ce policier surgit avec sa moto, on ne sait pas d'où il vient.

A l'aéroport avant de nous quitter, Ruth sourit en me voyant glisser mon sac à dos sur l'épaule et lui faire un signe d'adieu de la main. Je les remerciai de mon séjour chez eux, plein d'égards et de charme grâce au

programme bien organisé et fructueux. Une moisson d'automne au-delà de mon attente!

L'amie newyorkaise

Pour le retour à New-York, Lady et Ruth m'ont pris un billet de vol d'Atlanta – New York avec escale à Chicago. Je serai ravie d'avoir une brève vue de cette grande ville, Chicago. Beau soleil matinal, le passager qui était assis près du hublot a eu la gentillesse de me céder sa place pour que je puisse voir à mon gré les paysages du Kentucky, de l'Indiana et de l'Illinois. J'étais donc arrivée dans la région des Grands Lacs. Lorsque l'avion plana avant d'atterrir, j'ai été submergée par la ville gigantesque dont les rues étaient distribuées en carré, et par les habitats en forme des boîtes d'allumettes empilées près du lac Michigan, bleu clair comme l'eau de mer.

Je suis retournée chez Martha par le métro sans difficulté car ses indications étaient claires. Certainement j'ai dû faire attention aux deux chats. Michael a laissé un papier sur la table de la salle à manger notant de la nourriture complète dans le réfrigérateur et un billet pour visiter le Metropolitan Museum de New York (MET). Je dois y aller toute seule mais ça vaut la peine de visiter l'un des plus grands musées du monde, avec plus de 2 millions d'œuvres du monde entier, couvrant plus de 5.000 ans d'histoire. Il y a des œuvres provenant des collectionneurs données au musée en fin de vie. Je n'ai

que le temps pour visiter les oeuvres de l'Amérique du Nord et du Sud. Je me souvins le plus d'une peinture qui décrit une bataille imminente ; les deux parties, les unes en face des autres avec des armes étincelantes sont prêtes à se lancer les uns sur les autres. Encore la guerre. Que c'est triste cette scène!

En rentrant à la maison j'ai reçu un coup de file de Mme Kaven Hess. Elle m'a demandé si j'avais besoin d'aide et m'a rappelé de ne pas laisser les chats se sauver au dehors. Je regarde attentivement deux chats américains, mes copains quand je suis seule. Jamais je n'ai trouvé des chats d'une telle grosseur, peut-être de taille deux fois plus grands que le chat siamois. C'est bizarre qu'ils ont leur propre petite salle de toilette avec une très grande assiette munie de petites boules qui ressemblaient à de la chaux vive.

Après le repas, en me reposant dans le fauteuil au salon je me rappelais ma rencontre avec Martha Hess à Hanoï 4 ans auparavant.

La première fois chez Lady Borton lors de la fête de Thanksgiving à Hanoï en 1995. La deuxième fois je l'accompagnai visiter le Centre des invalides de guerre à Thuan Thanh où elle avait interviewé en 1990 cinq personnages dont trois hommes qui avaient des blessures à l'épine dorsale et deux femmes qui avaient perdu les deux bras. Cette fois-ci elle leur montra le livre «Then the americans came » dans lequel il y a ces interviews. Quatre personnes ont été mariées ici, dont M. Dung qui ne peut pas avoir d'enfants mais il a adopté deux enfants abandonnés. Elle avait visité

chaque famille et elle m'a demandé de traduire le paragraphe où elle les a interviewées pour voir si ce qu'elle avait entendu était exact.

Il était midi quand le directeur nous accueillit et nous invita à rester déjeuner au Centre. Mais elle refusa. Puis elle me murmura à mon oreille: "Je n'ai que 100 dollars pour aider le club des invalides à compléter l'équipement de tennis de table. Si nous mangeons ici, combien de sous resteront au club?" Sur le chemin de retour, Martha me confia: "J'avais participé au mouvement anti-guerre «yankee go home» quand mon père était correspondant à Paris. En 1989 j'ai eu assez d'argent pour faire un voyage au Vietnam quand je travaillais comme greffier bien payé dans un tribunal à New York. Partout où je vais, je trouve que les gens se souviennent bien de la période de guerre atroce. En 1990, j'ai décidé de passer deux mois sans salaire au Vietnam pour trouver un guide anglophone qui m'a conduite du nord au sud du Vietnam pour les interviews sur des souvenirs de guerre, particulièrement dans des endroits qui avaient subi les plus néfastes conséquences de la guerre, du littoral de la mer aux régions montagneuses, et dans la rue populeuse Kham Thien à Hanoï. J'ai choisi des civils de différentes couches sociales et certains anciens combattants et invalides. L'année suivante je suis revenue au Vietnam pour compléter les documents pour mon livre à éditer. Ce livre de 240 pages intitulée

«Then the Americans came » contient plus de 100 entrevues avec 50 photographies d'archives dont 37 photographies prises par moi et 13 photographies des correspondants de guerre vietnamiens prises au front. Quand nous sommes allés chez Dung (ancien étudiant en hydraulique, blessé et fait prisonnier à Khe Sanh) il était au lit torturé par les douleurs dues aux éclats d'obus restant au cerveau et à la colonne vertébrale. Martha pleurait en suivant sa femme infirmière qui lui donna une piqûre de morphine. Elle hocha la tête en disant: "Je suis très déçue que l'ex- président des Etats-Unis R. Nixon ait eu des funérailles nationales solennelles.»

Martha me rendait visite de temps en temps et nous parlions beaucoup sur les sujets de la famille et de l'éducation de l'enfant au sein de la famille. Une fois Martha fit cadeau à mon petit-fils Cuki, 5 ans, d'un grand tableau blanc avec une boîte de stylos-feutres de couleur. Elle ajouta ces remarques: «J'ai vu CuKi faire des dessins très expressifs sur papier; il faut lui créer des conditions pour développer son aptitude sans quoi le don va s'étioler. Et c'est un gaspillage regrettable.»

Le lendemain matin, Martha revint de Seattle. Je lui racontai de mon récent voyage dans le Sud. Elle sourit et me dit gentiment: «Tu as vraiment de la chance. Je ne suis pas encore allée à Atlanta, ni au Grand Canyon ni à Las Vegas. Je fus surprise en pensant: «Elle a voyagé au Vietnam beaucoup plus

qu'aux Etats-Unis». Dans l'après-midi Martha m'emmena à la plus ancienne librairie de la ville créée vers la fin du 19^e siècle et probablement la plus grande à New York. J'ai eu l'impression d'aller dans une bibliothèque de la ville. Martha m'a laissé choisir des livres sur la psychologie des adolescents. Ensuite nous avons pris notre dernier dîner ensemble dans un restaurant chilien avec des épices, surtout le piment rouge très piquant.

En rentrant à la maison Martha me fit cadeau d'un livre d'histoire et de géographie de base sur le Vietnam réservé aux élèves en primaire, écrit par elle-même. Ce cadeau est très intéressant, avec des photos sélectionnées lors de ses voyages au Vietnam. Le matin suivant, c'était lundi jour de travail. Ainsi nous nous séparâmes devant sa maison. Martha loua pour moi un taxi directement à l'aéroport de Newark. Cette fois-ci le ciel était nuageux et j'étais fatiguée. Je m'endormis tranquillement pour récupérer mes forces avant des rencontres avec des amies vietnamiennes pendant les trois derniers jours à Los Angelès. Et ce sera la clôture des quatre semaines aux Etats- Unis avec tant de souvenirs aimables.



Prendre soins de deux petits-enfants dans la décennie 90.



*Lady Borton et Valérie Guyen chez Dam Thu le jour du
Nouvel An 1994*



Guide-amateur et interprète pour les visites des sites historiques et touristiques.





Discussion au réunion hebdomadaire chaque samedi après-midi sur les soins aux enfants qui ont des troubles psychologiques au siège de N-T, 46 Tran Hung Dao - Ha Noi 1996-



A la remise des prix Nguyen Khac Vien au siège du Ministère des Sciences et l'Environnement en l'an 2.000. Dam Thu debout ,1re de droite (2^e prix)



Chez Martha Hess à Manhattan- New-York: Michael Dolinger, Dam Thu & Lady Borton.



Lady & Dam Thu avec les parents de Martha et son compagnon Michael devant l'ancienne bibliothèque de l'université Columbia- New-York 1998.



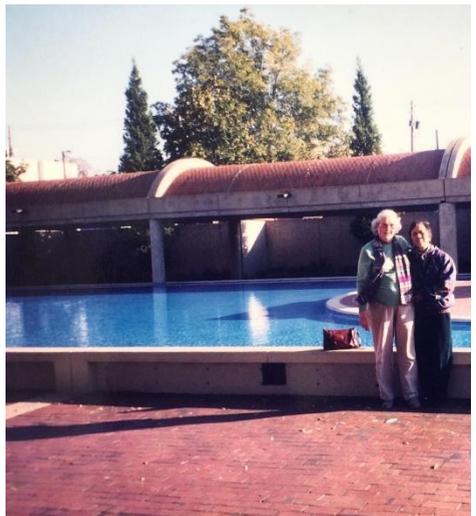
Aide à l'élève en retard a` l'école primaire .



*Réalisation d'un projet scientifique en primaire.-
Pendleton (South Carolina) 1998*



Devant le Mémorial de A.Lincoln à Washington D.C.



*Devant le Mémorial de Martin Luther King a` Atlanta
avec Ruth Cadwallader*



Ruth et Dam Thu au dernier repas dans un restaurant vietnamien a` Atlanta.



Martha au retour à Hanoï visitant chez la famille de Mme Phong, ancienne membre de la jeunesse de choc dans la réfection d'une route à Quang Binh, perdu 2 bras par une roquette américain. Elle habite avec sa belle-fille et son petit-fils au Centre des invalides de guerre Thuan Thanh, province de Bac Ninh.

Les timbres restitués après plus de 40 ans

Quand je suis venue à Paris en Septembre 1994 pour assister aux noces de Valérie, puis faire le projet sur la protection de la mère et l'enfant avec l'aide de Xuan Phuong, secrétaire générale de l'Association de soutien au Centre d'études de la psychologie de l'enfant du Dr Nguyen Khac Vien dont j'étais membre, Marion m'a proposée un rendez-vous chez elle dès la première semaine. J'étais tellement prise par mes activités à Paris que nous n'avons pu nous rencontrer qu'à la mi-octobre.

Je me rappelle qu'elle avait été ma bouée de sauvetage quand je commençais ma vie d'étudiante à la Sorbonne en 1954. Après quatre mois à Paris chez ma tante qui habitait dans un appartement près de la bouche du métro Nation, ma tante a dû quitter Paris pour Robinson et il n'y avait plus de place pour moi. D'ailleurs c'était trop loin. Dans l'embarras, je confiais ma peine à Marion Pierrard, une amie avec qui j'avais noué amitié depuis le premier mois en France à la classe de MPC à la Sorbonne. Heureusement elle m'a présentée pour entrer dans son internat Serviam dirigé par les religieuses Ursulines. Mère supérieure Marie Angèle l'aimait beaucoup et comme il restait juste une chambre libre, elle m'a acceptée de bon coeur. Ma vie prenait un tournant positif. Serviam est tout près de la bouche du métro Luxembourg et non loin de la Sorbonne. Plus de course de quarante cinq minutes en métro chaque matin ni

de queue au Foyer des Mines pour le déjeuner. Et j'ai du temps pour aller à pied à la bibliothèque Sainte Geneviève. En plus j'ai pu pratiquer le français, assimiler la culture française, emprunter des livres traduits en français des écrivains célèbres à la bibliothèque du foyer Serviam. C'était la vie en rose qui complétait les dures heures d'études en Mathématiques. Et cette fois c'était miraculeux de rencontrer non seulement Marion et son mari chez elle mais nous avons aussi la présence de Bernadette avec son mari, Arlette et Suzanne. Une coïncidence bizarre, car j'ai gardé encore une photo de ce même groupe de filles à Serviam dans les années 1955. Les retrouvailles se sont passées dans une ambiance joviale et exubérante.

Après le déjeuner nous sommes promenés dans le parc de Versailles en prenant des photos sous l'ombrage des feuilles jaunes d'or des arbres centenaires; les arbres séculaires venus d'Amérique avec leurs feuilles rouges rendaient le paysage si éclatant que je n'avais jamais vu rien de tel en automne. Et les photos que nous avons prises ce jour devinrent uniques car tous les arbres centenaires de Versailles ont été abattus complètement après les deux typhons survenus successivement en l'an 2000. Avant que l'on se sépare, Arlette nous a invités Louis, Marion et moi à venir en Novembre pour une visite des châteaux de la Loire, sites historiques et lieux touristiques célèbres que je n'avais jamais vus. Et

Louis était d'accord pour nous conduire avec sa voiture.

Je suis restée cette nuit chez Marion. Dans le petit salon intime, Marion m'a raconté quel a été le chemin de nos retrouvailles après des années de guerre sous silence, surtout elle avait tant d'inquiétude au moment des bombardements des B-52 américains fin Décembre 1972. Et puis une dernière chance s'est présentée en automne 1989, quand sa fille lui a dit qu'une de ses amies d'origine vietnamienne, en MPC, allait visiter son pays natal à Danang puis passer à Hanoï. Marion dit: «J'ai juste eu le temps de lui donner ton nom et ton adresse à Hanoï pour lui demander d'aller te voir si tu étais encore là."

- Oui, elle ne savait pas ton nom Marion Pierrard. Elle ne connaissait que le nom de ton mari Patarin si nouveau pour moi, J'ai cru que c'était le nom du mari de Françoise à Serviam. Et je confondais l'un et l'autre.

- Et quand cette jeune fille m'a transmis le cheval en porcelaine de ta part avec la photo de toute ta famille j'étais tellement contente mais en lisant la lettre, j'étais paralysée par cette erreur car je pensais que ce cadeau et cette lettre n'était pas pour moi. Quelle Françoise? Je t'ai tout de suite écrit une lettre mais malheureusement elle m'a été renvoyée car j'ai oublié de mettre le mot Hanoï sur l'enveloppe.

- C'est seulement après deux mois que j'ai pris connaissance de cette erreur regrettable. Mais enfin ce cheval était bien chez toi, ici sur la petite table.

- Et toutes les deux nous avons bien ri de cette histoire. Et je dis à Marion que chez nous la femme garde son nom après le mariage donc cette erreur n'aurait pas été possible au Vietnam.

Le lendemain matin, en prenant le café au petit déjeuner, Louis m'a confié: «Pendant des années je me suis dit: «Comment est cette amie étrangère de Marion? Elle avait gardé vos lettres dans un coffret comme on fait pour des bijoux. Une fois elle m'a montré les enveloppes aux timbres variés avec des dessins très fins tandis que chez nous c'est toujours une dame en rouge. Et quand je m'exclamai: Tiens, quelle chance pour les amateurs de timbres s'ils trouvent ces timbres exotiques... Marion rétorqua: Oh non! Pas du tout. Il n'en est pas question. Et elle les a mis dans l'armoire toute de suite pour que personne n'y touche. Elle avait tant de soucis pour vous pendant ces années de guerre.»

Selon le rendez-vous pris avec Arlette lors de notre première rencontre, Louis et Marion m'emmenèrent chez Arlette à Tours. J'étais très surprise d'entendre le mari d'Arlette jouer l'air d'une chanson nostalgique vietnamienne à la mode dans les années cinquantes au Vietnam avec sa clarinette. Il m'a raconté qu'il avait été professeur d'anglais en ce temps dans la ville balnéaire de Nha Trang. Puis au début de 1960 il a quitté le Vietnam pour enseigner ensuite au Maroc. Il aurait bien aimé revoir Nha Trang mais à cause de sa santé il n'a pas pu y revenir.

Dans l'après-midi nous avons commencé la tournée des châteaux dans la vallée de la Loire avec Arlette. D'abord le gigantesque château de Chambord, le plus grand des châteaux avec de vastes forêts aux alentours réservées au roi François 1^{er} qui aimait la chasse. Nous n'avons pu que regarder la façade car il était en restauration. Louis m'a dit: «Nous avons de la chance de venir en Novembre car les grandes vacances sont finies sans quoi des foules de touristes y affluent avec les longues queues pour les tickets. Nous n'aurions pas pu visiter quatre châteaux en une journée et demi.» Non loin de Chambord nous prenions beaucoup de photos à Chenonceau qui a le style caractéristique de la Renaissance. Au château de Cheverny j'ai eu le loisir de contempler les collections renommées des beaux meubles royaux et des précieuses tapisseries. J'aimais bien le château de Villandry qui n'est pas grand de taille mais qui a de beaux jardins-potagers bien entretenus avec de légumes très variés. Je savais bien que mes amis étaient déjà venus ici plusieurs fois et ainsi ils ont bien choisi les plus impressionnants châteaux à visiter en si peu de temps. Heureusement les photos que nous avons prises ensemble en souvenir de cette visite merveilleuse avec mes amies restent intactes dans mon album de famille.

En 2005 lors de la conférence internationale du soutien aux victimes de l'agent Orange au Sénat à Paris à

laquelle j'ai participé, Marion est venue me rendre visite chez Leslie Wiener, cinéaste. Marion m'a donné toutes les enveloppes avec les timbres précieux les photocopies des lettres que je lui avais envoyées et qu'elle avait gardées, en gage d'une amitié durable, pendant presque un demi-siècle. Elle a regretté que sa santé précaire ne lui permette plus de visiter le Vietnam. Quelle joie pour Marion et moi quand le petit - fils de Marion a pu venir voir toute ma famille avec sa copine récemment le jour du TET (Nouvel An lunaire) 2019. Nous avons passé une bonne soirée paisible sur le balcon avec une belle vue sur la rivière Saïgon après un repas à la vietnamienne en évoquant mes souvenirs avec Marion. Et les deux jeunes gens ont trouvé que le Vietnam est un beau pays avec des paysages très diversifiés. Ils ont fait un parcours du Nord au Sud de Hanoï à Sapa avec le Fansipan, plus haut sommet de la chaîne de montagnes Hoang Lien Son qui porte le nom de «toiture du Vietnam», la baie d'Halong, puis ils sont allés de Halong terrestre à Ninh Binh, puis à l'ancienne capitale de Hue, le vieux port commercial de Hoi An très animé au 17^e siècle, enfin à Dalat, cité de fleurs au milieu des collines de pins du haut plateau Lam Dong. Notre rencontre renouait une amitié fidèle trans-générationnelle.

Tournées culturelles à la recherche de la souche paternelle

Lors du stage de mon mari Nghi en France en l'année 1990, il a eu la joie de retrouver son ancien ami Nhon de sa jeunesse à Hué, leur ville natale à tous les deux. Quand Nghi quitta Paris pour Hanoï en 1956, Nhon a eu la gentillesse d'être le correspondant épistolaire pour Nghi avec son père à Saigon et lui à Ha Noi via Paris depuis 1956 jusqu'à 1963. Les lettres avec des photos étaient plus denses depuis notre mariage au début de 1958. Et puis depuis la mort du père de mon mari nous n'avons plus eu de nouvelles de sa famille à Saigon. A son retour de Paris Nghi m'avait dit que cette fois - ci en plus de Nhon, il avait gagné en plus comme amis (ies) toute la famille de Nhon, c'est-à-dire son épouse, son fils et trois filles. Nhon avait épousé Jeanne, une institutrice de maternelle. Comme elle n'avait que deux mois de congé de maternité pour chaque naissance, tandis que Nhon était ingénieur en électricité dans une entreprise privée, c'était lui qui se chargeait du nourrisson. Et les enfants étaient très attachés à leur père depuis que la mère, devenant directrice de l'école maternelle avec beaucoup de préoccupations avec les parents des élèves, avait peu de temps pour s'en occuper. Mais les enfants étant nés en France et ne parlant que le français le lien de sang avec en France était dominant.

La visite de Nghi en 1990 dans sa famille a éveillé en Valérie, la première fille de Nhon, la curiosité de retrouver le Vietnam, pays natal de son père. Et elle a

décidé de faire une tournée d'un mois du Nord au Sud avec sa copine Marie Claude, parisienne, au mois d'août 1991. Comme je commençais ma retraite et que j'étais encore libre avant d'être la baby-sitter du bébé de ma fille qui était encore en congé de maternité, je suis devenue le guide et l'interprète à la fois pour Valérie et Marie Claude pour le trajet en train de Hanoï à Saïgon avec l'arrêt de quelques jours à Hue et Nha Trang où j'avais des parentés qui y vivaient.

Pendant le trajet, les trois jours à Hue ont été les plus impressionnants. Nous nous baladions dans les anciens temples bouddhiques renommés pour leurs jardins fleuris et les lieux de sépultures des rois de la dynastie Nguyen couronnés de pins séculaires. On a fait aussi une jolie excursion dans un petit bateau avec une tête de dragon pour visiter la pagode de Thien Mu (la Dame Céleste) au beau milieu de la colline verdoyante près de la rivière des parfums et le mausolée du roi Minh Mang. Il n'a pas l'air somptueux mais l'on a l'impression d'un lieu de villégiature paisible, en harmonie entre l'homme et la nature. La dernière soirée on a passé par Kim Long, le quartier natal du père de Valérie non loin de la pagode de Thien Mu où on y trouve l'originalité et le charme de l'ornementation du feuillage et des fleurs des maisons - jardins, lieu où les lettrés viennent pour réciter des poèmes tout en contemplant le soleil couchant miroiter ses éclats sur la rivière des Parfums. Mais c'était des souvenirs d'antan. Pour nous ce jour là il s'agissait de savourer les mets raffinés de la cuisine locale. Après la journée à Hué

Valérie m'a confié: "Je comprends maintenant pourquoi mon papa a un rythme très lent dans ses activités quotidiennes."

Après le retour de Valérie à Paris nous avons reçu une lettre de Nhon en ces termes: «On peut dire que l'arôme champêtre et le vent parvenu de la montagne pendant son voyage au pays natal paternel ont intéressé Valérie à tel point qu'elle parle sans cesse de ses périples au Vietnam depuis sa rentrée à Paris. Et elle m'a reproché de ne pas avoir pris le temps pour retrouver mon beau pays plus tôt malgré les dégâts de la guerre atroce... ».

L'année suivante, après ses fiançailles avec Xavier, son condisciple en sciences politiques, elle a passé cette fois trois mois logeant chez moi pour mieux comprendre la vie quotidienne en famille, et faire la cuisine avec le riz sauté, le «nem ran» et le «cha ca» (filet de poisson grille') qui sont les spécialités de Hanoi ainsi que les rites traditionnels de la fête du Tet avec les festivités dans les villages alentours y compris la fête des pétards Dong Ky. Elle a suivi aussi un cours d'ornementation des fleurs à la maison. Etant eurasienne au teint clair, des cheveux noirs et un passeport avec le nom Valérie Le Minh Guyen, elle a pu habiter chez moi sans problème tandis que Nghi était en France quatre mois pour travailler sur les manuels français laissant ainsi une modeste chambre pour elle. Valérie a abandonné sa carrière de juriste d'entreprise pour le professorat de français qui convient mieux avec la vie de famille et les soins des

enfants. Elle devait passer sa licence en littérature française après son retour en Juin puis après son mariage en Septembre elle commencera à préparer son agrégation. Pendant son séjour au Vietnam elle a apporté des livres pour ses études par correspondance et chaque semaine elle a envoyé régulièrement ses devoirs à Paris par voie postale. Les moments de loisirs, je l'accompagnais visiter des sites historiques et des villages de métiers artisanaux telle que Bat Trang pour la porcelaine et la poterie, Dong Ho où l'on fabrique des estampes, des ex-votos en papier colorés non loin de Hanoï.

Après ce temps le prince charmant Xavier est venu chercher la princesse Valérie à Hanoï. Valérie a choisi certains sites touristiques au Nord pour présenter le Vietnam à son fiancé puis le couple est parti par le train selon le même itinéraire de Hanoï à Ho Chi Minh-ville que Valérie avait fait avec moi. Avant de quitter Hanoï ils m'ont invitée à leurs noces à Paris en Septembre 1994. Cette fois j'ai pu assister à trois cérémonies, à la mairie du XIIème arrondissement, à l'église St Severin avec des rites religieux émouvants, à Meudon près de Paris sous le feuillage rouge des érables au crépuscule. A ma surprise après l'apéritif, lors duquel j'avais déjà goûté tant de petits sandwichs excellents, à 20h on nous dit: «A table» alors que je pensais que c'était l'heure du bal (!). Ainsi je n'avais plus envie de prendre les mets délicieux du dîner.

Mme Xuan Phuong secrétaire générale de l'Association de soutien au Centre d'études de psychologie de

l'enfant en abrégation N-T créé par le Dr Nguyen Khac Vien dont j'étais membre était venue à l'occasion du cinquième anniversaire de N-T et elle avait fait pour moi un projet de study-tour de la protection de la mère et l'enfant en France pendant trois mois. Je suis venue en France avec le billet d'avion que Xavier m'avait offert. Pendant ce séjour de trois mois en France grâce à de nouvelles relations avec les psychologues, des éducatrices, avec les parents des écoles des parents etc. j'ai pu élargir mon horizon de connaissances acquérir de nouvelles connaissances utiles sur l'éducation des enfants en bas âge et commencer à traduire des livres des psychologues occidentaux bien connus dans le monde entier.

A l'automne 2013, je suis venue une dernière fois en France pour rendre hommage à Jacques Maître, mon maître et recevoir le livre sur la renaissance de la vallée d'A Luoi après les bombardements et l'agent orange (1961-2011) où nous sommes allés pour étudier les retombées de l'agent orange sur la population. Comme je n'avais jamais visité La Bretagne, Xavier et Valérie ont profité des vacances pour m'inviter à se rendre dans leur maison au bord de la mer près de Saint-Malo. C'était une grande chance pour moi de découvrir les sites historiques et culturels de la région tel que Mont Saint-Michel, le Fort Lalatte, faire le baptême très aventureux du voilier en mer dirigé par Xavier et suivre le rythme de la marée montante et descendante juste devant leur maison. C'était très impressionnant pour moi de voir le cheminement d'une femme qui a passé

le grade d'agrégée puis le doctorat en littérature, car pendant toutes ces années elle a élevé quatre enfants. C'est une bonne organisatrice en vie familiale, débrouillarde et laborieuse qui fait elle-même les rideaux, les oreillers... et elle me rappelle les mères de famille de la génération de ma mère. Et les enfants sont dynamiques et gentils. Les deux premiers font la cuisine selon leur tour avec leur mère et les deux autres font le ménage et le jardinage. Xavier s'occupe des excursions... Chacun son travail, chaque chose a sa place, il n'y a que des mots de récompenses quand les tâches sont bien remplies.

Je me rappelle vingt deux ans avant, le jour de son départ pour Paris, Valérie m'avait demandé d'aller voir un astrologue. Valérie était très contente que celui-ci lui ait dit qu'elle aurait un époux intelligent et riche et que le couple serait bien assorti. En plus les enfants seraient faciles, bien éduqués...

Vingt- quatre ans après, en 2016 ce couple uni est revenu au Vietnam au moment de Noël et du Nouvel An avec leurs quatre enfants bien en forme dont deux sont à l'université. A l'embarcadère de la rivière des Parfums à Hue, ce n'est pas une seule « vedette de cinéma » que le chauffeur du canot à tête de dragon m'avait dit avoir transposé autrefois mais aujourd'hui toute une famille de six personnes rayonnantes de jeunesse. Une famille eurasienne formée par deux cultures de l'Orient et de l'Occident bien harmonieusement intégrées.

Pour qu'il y ait un grand livre sur la vallée d'A Luoi, dans la cordillère Truong Son

J'ai été très surprise d'avoir l'occasion de retourner à Paris à l'âge de 78 ans. Cette fois, je m'y rendais sur invitation de la famille de Jacques Maître, un chercheur en sociologie du CNRS, à l'occasion d'un hommage organisé par son centre de recherche le 17 octobre 2013. Il y avait la présence de très nombreux représentants des diverses institutions de recherche en sciences humaines et sociales, des anciens amis et collègues de M. Maître et enfin quelques jeunes collègues. Dans cette atmosphère assez impressionnante mais en même temps chaleureuse, il y avait eu de nombreux discours : ceux des anciens collègues, celui d'Odile Maître, sa compagne de toujours, depuis 65 ans, et celui de François Maître son enfant. Puis, on assista à la projection d'un film documentaire sur la vie de Jacques Maître, un chercheur en sociologie certes, mais qui avait aussi été un combattant pour la paix et le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, au Vietnam et en Algérie.

C'était un honneur pour moi de participer à une telle cérémonie d'hommage. J'ai pu alors prendre la mesure de l'importance scientifique de l'œuvre de Jacques Maître. Sa carrière avait été également tout aussi exceptionnelle, riche et diversifiée, ce que je ne soupçonnais pas lorsqu'il était venu pour la première fois à A Luoi, même si j'admirais beaucoup son érudition (Maître est d'ailleurs le pronom que l'on utilise pour s'adresse aux professeurs en vietnamien). C'était un homme modeste, simple, mais qui avait une

grande force de travail. En dépit d'un âge qui était déjà assez avancé, il gardait une grande curiosité pour l'étude de l'histoire, de la culture et de la société des groupes ethniques minoritaires tels que les Ta Oi, les Pa Co, les Co Tu, qui vivaient tous dans la zone frontalière du Laos. C'était d'autant plus remarquable que les routes pour se rendre dans cette région étaient difficilement praticables et qu'il avait déjà plus de 80 ans. Je ne me doutais pas non plus que son travail de recherche s'était étiré de nombreuses années et qu'il avait commencé alors qu' A Luoi était encore une localité très enclavée, en raison des conséquences terribles et destructrices de la guerre. Alors qu'à présent, les pailloles en bambou sont devenues des maisons en dur, les communes ont l'électricité, les télécommunications, une école, un dispensaire et il y a même une route bien goudronnée permettant aux véhicules de filer à toute allure sous l'éclairage des lampadaires.

Tout au long d'un parcours de recherche qui s'est étalé sur dix ans (2002-2012), avec une application et un dévouement rare, Jacques Maître avait donné naissance à un premier travail qui s'appelait: «Vietnam central – Renaissance de la vallée d'A Luoi après les bombes américaines et l'agent orange (1961-2011)».

J'ai été très émue lorsque ce livre m'a été offert en cette occasion. Jacques Maître n'était pas retourné au Vietnam après 2009 mais grâce aux nouvelles technologies et à internet, il pouvait continuer d'actualiser ses recherches. Nous échangeons souvent afin de vérifier chacune des informations, car il était un

scientifique très scrupuleux et méticuleux. Parmi la grosse centaine de photographies que nous avons rassemblées à A Luoi, il y en avait beaucoup sur les activités quotidiennes de la population autochtone Ta Oi, Pa Co, Co Tu. Néanmoins les habitants de la vallée ne mangeaient principalement que du manioc avec du pigment rouge. J'ai vu Jacques Maître sourire et être très joyeux, - il rajeunissait presque, lorsqu'il prenait en photo les patriarches des villages. Je me souviens notamment de Quynh Hiem, ancien patriarche de 104 ans qui était un livre d'histoire à lui tout seul, et dont les récits avaient une très grande valeur pour l'ethnie Ta Oi. Et de Ho Ki de l'ethnie Pa Co 80 ans qui avait refusé d'aller habiter dans une maison en dur avec son fils au bord de la grande route et continuait de vivre dans une paillote sur pilotis en bambou imprégnée de suie. Et, dans sa paillote, Ho Ki se souvenait de l'époque où il vivait près de la jungle et entendaient les rugissements des tigres et les barrissements des éléphants pendant la nuit. Sa jeunesse, cela avait été de dompter les éléphants pour qu'ils rapportent du bois vers le village! Après ça, Ho Ki nous a raconté qu'il avait offert deux éléphants pour qu'ils transportent les armes et les vivres, pour l'armée, pendant la guerre. Cet homme parlait des éléphants avec une telle tendresse! C'était bien simple à comprendre, l'éléphant avait été pour lui sa camionnette, sauf qu'il n'y avait pas besoin de mettre d'essence ni même besoin de route; l'animal trouvait lui-même, sans effort, son chemin dans la forêt.

Cela a été un grand honneur et un véritable bonheur pour moi de travailler avec Jacques Maître. Il était à la fois un maître et un grand frère qui arrivait à vivre selon les idéaux de liberté, d'égalité et de fraternité, nés pendant la Révolution de 1789 et qui ont forgé les républiques modernes. Son internationalisme, qu'il avait si intelligemment mis en pratique avec ses amis vietnamiens (parmi lesquels des gens a` A Luoi), a pour moi quelque chose d'immortel. Je pense en tout cas que c'est le souvenir qu'il laissera dans le cœur de tous ceux qui l'ont connu, à côté bien sûr des centaines de photographies et du livre sur la vallée d'A Luoi. Ce livre a été le dernier d'une vie bien remplie, mais c'est une recherche qu'il avait menée avec ardeur, comme pour laisser une trace avant de partir définitivement.

Au soir de ma vie, je pense à mes amies

Grâce à la mise en relation qu'avait faite Jacques Maître, l'ancien président de l'Association d'amitié France-Vietnam (AAFV), j'ai fait connaissance avec l'artiste Dominique de Miscault, l'ancienne rédactrice en chef de la revue Perspectives, et Marie-Hélène Lavallard, l'ancienne secrétaire générale de l'AAFV. Bien que nous ne nous connaissions que depuis le début du 21^e siècle, soit l'époque où le Vietnam a véritablement commencé à s'ouvrir au monde, notre amitié est très étroite et très profonde, notamment du fait que nous ayons collaboré pour soutenir les victimes de l'agent orange au Vietnam. Ce fut tout particulièrement le cas avec Marie-Hélène, qui a été

pendant de nombreuses années enseignante en psychologie différentielle à l'Université Paris-Descartes. Nous avons organisé un grand nombre d'activités et d'événements des plus variés en faveur de la prise de conscience internationale quant à la situation des victimes de la dioxine. Pour cette raison, j'ai pour elle de l'admiration et j'accorde une très grande importance à cette amitié. Nous sommes devenues en quelque sorte des sœurs, surtout après le séjour d'un mois que j'ai fait à son domicile, à l'automne 2013.

Je me souviens qu'au mois de septembre 2009, un ouragan avait frappé le district d'A Luoi, causant la perte des récoltes et l'effondrement de nombreux toits. La situation était désespérante. Quynh Hien, un ancien combattant Ta Oi, invalide de guerre, amputé d'une jambe, était le président de la Croix Rouge dans la commune d'A Ngo. Il m'a envoyé une lettre en demandant de l'aide pour les familles, même si, depuis le début de l'année 2007, notre groupe d'enquêteurs sur l'agent orange n'était pas retourné là-bas. Grâce à l'aide de Marie-Hélène, nous avons contribué à hauteur de 13,5 M VND. Lorsque je suis passée à l'hôtel Que Huong, Marie-Hélène m'a remis la somme de 500 euros. Je n'étais que trop ravie et me suis exclamée: «Merci! C'est très important car le nombre de personnes sans abris dans les six communes qui ont été touchées est très élevé. Il leur faut une somme d'argent pour continuer l'élevage des animaux (poulets, canards, et poissons).» Quynh Hien, et l'enseignant Khanh Phong ont pris des photographies lorsqu'ils ont remis l'argent aux vingt-huit familles victimes des

inondations. En regardant ces photos Marie-Hélène était très heureuse que cette contribution ait été utile aussi rapidement.

En 2013, la famille de Jacques Maître m'a envoyé une lettre, pour m'inviter à son hommage organisé par le CNRS et les instituts de sciences sociales à Paris ainsi que la remise de l'exemplaire du livre auquel j'avais eu l'honneur de contribuer comme auteur. Je me creusais la tête pour savoir comment j'allais bien pouvoir faire ce voyage, car il y a pas mal de contraintes à aller à l'autre bout du monde à l'âge de soixante-dix-huit ans, seule, sans compter l'argent qu'il faut dépenser pour les billets d'avion, le logement, et le visa avec toutes les paperasses qui s'ensuivent.... Cela m'inquiétait assez. Peut-être Marie-Hélène s'était-elle imaginée mes tracas, ou alors était-ce la famille de Jacques Maître? Dans une nouvelle lettre que j'ai reçue, Elisabeth, la fille de Jacques Maître, m'apprenait que Marie-Hélène s'était occupée de tout, qu'elle avait fait toutes les démarches nécessaires.. J'allais en plus séjourner chez Marie Hélène pendant plus d'un mois. C'était elle qui avait rendu ce voyage possible, voyage qui était très important pour moi. Il ne s'agissait pas seulement de rendre un dernier hommage à mon ami Jacques Maître, mais aussi de voir l'aboutissement de ce projet de livre pour lequel j'avais mis beaucoup de cœur à l'ouvrage. Chez Marie-Hélène, j'ai été très surprise de constater le très grand nombre de livres. Il y avait des livres de toutes sortes: de l'Orient, de l'Occident, anciens et modernes, dans toutes les pièces sauf dans la salle de bains! Quand je lui ai demandé pourquoi son

appartement ressemblait à une bibliothèque, elle m'a répondu: «Ma grand-mère et ma mère vendaient des livres anciens, et j'ai hérité de leur passion pour la lecture depuis l'âge où j'ai appris à lire. Cette habitude m'a accompagnée tout au long de la vie.» Marie-Hélène a trois ans de moins que moi; nous avons ce goût pour les livres et nous nous entendons très bien. Par ailleurs, elle a fait en sorte que je puisse retrouver des vieux livres et des images dans le fonds d'archives de l'AAFV et dans la revue Perspectives. Elle m'y a accompagnée pendant trois jours chaque semaine, au cours de mon séjour, car elle s'y rendait tous les jours.

Ce fut une vraie chance de pouvoir visiter ce fonds d'archives. Il y avait beaucoup de documents et d'images, tirées d'expositions, en lien avec l'amitié franco-vietnamienne et les différentes générations d'acteurs de celle-ci. Cette amitié franco-vietnamienne, l'historien Philippe Devillers, l'un des membres fondateurs de l'AAFV, disait qu'il s'agissait d' «une amitié très spéciale» qui avait su perdurer au-delà des vicissitudes du temps et des conjonctures historiques. J'y ai retrouvé plusieurs personnages célèbres, comme la journaliste Madeleine Riffaud, celle qui avait rencontré Ho Chi Minh lorsqu'il était en France en 1946 et qui ensuite, pendant la guerre contre les États-Unis, avait visité le Sud et le Nord du Vietnam pour faire des reportages. En 1968, Madeleine Riffaud avait visité la zone libérée, dirigée par le gouvernement provisoire du FLN. Elle portait un "ao ba ba" noir et un casque de soldate pour interviewer la générale Nguyen Thi Dinh et rencontrer «l'armée aux cheveux longs.»

Quand elle a été au Nord ensuite, elle s'est rendue dans le village de Tran Dang Khoa, qui n'avait que dix ans à l'époque, mais était célèbre pour avoir écrit un recueil de poèmes intitulé «Depuis le coin de ma maison», et quelques autres qu'il avait commencé à composer à partir de l'âge de huit ans. Le poète Xuan Dieu avait raconté qu'en rentrant à Paris, Madeleine Riffaud avait écrit un article qui s'appelait «Tran Dang Khoa, l'enfant poète du Vietnam. Un chant qui est plus fort que l'éclatement des bombes.» Cela avait paru dans L'Humanité Dimanche, et il y avait une présentation de quelques uns des poèmes: *Le chant du passereau, La pluie, Pourquoi ne reviens-tu pas, Vang? Quand maman n'est pas à la maison, Je raconte cette histoire*, etc. Madeleine avait beaucoup aimé tous ces poèmes qui montraient que le peuple vietnamien n'avait pas peur de faire face à son ennemi, et ce à travers le regard d'un enfant: «*Dans l'étang de l'école fleurissent encore les nénuphars – Au bord, dans les bambous, les grillons s'amuse encore dans le pistil.*» A cette occasion, j'avais également trouvé des photos d' Henri Martin, le courageux marin qui avait distribué des tracts en réaction face à la sale guerre au Vietnam, et qui avait été emprisonné plusieurs années pour cela, ainsi que de Raymonde Dien, qui s'était mise en travers d'une voie ferrée pour arrêter un train qui transportait des armes vers le Vietnam, au cours de l'année 1950. Il y avait une photo d'elle alors qu'elle était au tribunal où elle devait être jugée: Je regrette vraiment de n'avoir pas eu l'occasion de leur rendre visite, ni à Madeleine Riffaud, ni à Henri Martin, ni à l'historien Philippe

Devillers. J'ai alors écrit une lettre à Philippe Devillers et demandé à Marie-Hélène de m'aider à lui transmettre. Dans celle-ci, je me remémorais son discours à l'occasion d'un colloque international en 1980 sur le président Ho Chi Minh. Devillers avait alors dit: *«Depuis ce matin, j'ai l'impression que le discours de la partie vietnamienne étaient en état d'esprit de défense active, en réponse à l'attaque des troupes chinoises. Pourtant après que l'armée chinoise s'est retirée de la frontière vietnamienne, je suis allé à Pékin et j'ai interviewé les dirigeants chinois. Ils m'ont dit qu'ils ne s'attaqueraient plus militairement au Vietnam. S'ils le faisaient, l'opinion internationale les condamnerait. Mais ils vont s'en prendre au Vietnam sur le plan économique, soit de manière plus douce, mais sans doute plus efficace. Pour cela, en raison de mon amitié profonde pour le Vietnam, je pense que vous devriez réfléchir au développement de la production, à une forme de démocratisation de la société, et à arrêter cette politique de «Barrer la rivière, interdire le marché», afin que le Vietnam puisse se développer de manière forte, que ce soit sur le plan économique ou quant au sentiment patriotique des citoyens.»* Il parlait en sa qualité d'historien qui a consacré corps et âme à comprendre les questions vietnamiennes, et ce depuis l'année 1945. Ses analyses étaient profondes, et la suite des événements a démontré qu'il avait raison. Il est mort en 2016, à l'âge de 96 ans. Il était doué d'un grand humanisme et aimait sincèrement le Vietnam, depuis qu'il l'avait connu en devenant reporter dans le sillage du général Leclerc en

1945. Il avait gardé ce lien avec le Vietnam tout au long de sa vie.

Dans ce même fonds d'archives, j'ai trouvé un document qui m'a beaucoup émue: un article du reporter du journal «Le Petit Parisien», Louis Roubaud, qui avait été publié en Une de l'Humanité le 18 juin 1930, avec pour gros titre: «Les treize personnes assassinées à Yen Bai étaient des révolutionnaires». En dessous, il y avait la photo de la tête de Nguyen Thai Hoc juste après sa décapitation par la guillotine avec la déclaration qu'il avait faite au moment de monter sur l'échafaud: «Pourquoi voulez-vous que je regrette quoi que ce soit ? Je ne regrette rien.» Après, Nguyen Thai Hoc avait lu un poème français: «Mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.»

La légende de la photo indiquait: «Une preuve de la répression de l'impérialisme français après l'échec de l'insurrection à Yen Bai.» Évidemment, de tels articles étaient rares à l'époque, en métropole, et l'étaient d'autant plus dans le Vietnam colonisé. Le système colonial français les camouflait. Pourtant, ces gens qui étaient qualifiés de «séditieux» étaient d'authentiques révolutionnaires.

J'ai ramené des copies de ces documents, à partir de photos que j'avais prises, à Hanoï. Tout particulièrement, j'accordais une grande importance au livre «Les baguettes de jade» de la journaliste Madeleine Riffaud, écrit en 1952 et publié en 1953. C'était un livre très connu, que j'avais voulu lire depuis sa publication, sans en avoir jamais eu l'occasion jusqu'alors. Maintenant, le livre a les pages jaunies,

salies par le temps. La couverture, même si elle est plastifiée, est écornée ; les pages ont dû passer entre les mains de si nombreux lecteurs. Le titre est tiré d'une chanson populaire vietnamienne: «Nous sommes tous les deux comme une paire de baguettes de jade sur un plateau en or». J'étais aussi surprise qu'émue lorsque Marie-Hélène m'a offert ce livre, d'autant plus qu'il contenait des informations sur l'écrivain Nguyen Dinh Thi, que Madeleine Riffaud avait consignées avec soin lorsqu'ils s'étaient rencontrés à Berlin, en 1951. Cette rencontre avait eu lieu à l'occasion du Festival de la jeunesse et des Fédérations internationales des étudiants, alors que la guerre faisait rage au Vietnam et que le napalm, fourni à la France par les Américains, commençait à être largué dans les régions du Nord du pays. Cette expérimentation – criminelle – préfigurait son usage de masse par les Américains dans la guerre qui a suivi, ainsi que l'usage de l'agent orange, ce toxique qui a fait tant de dégâts aux habitants.

Quand j'ai dit à Marie-Hélène que je voulais inviter trois amies de l'époque où j'étais étudiante au pensionnat de l'Institut Serviam en 1954-1955, sans doute la dernière chance que j'aurais jamais de les revoir car nous avons déjà 78-80 ans, Marie-Hélène m'a dit avec beaucoup d'enthousiasme: «Faites ça chez moi, ce sera plus sympa. Tu peux faire des “*nem ran*”? Comme lors du repas où nous avons invité le couple Anjuska Weil, la présidente de l'Association d'amitié Suisse-Vietnam la semaine précédente. Ils avaient autrefois participé à l'accueil du général Giap en

Suisse. Lorsqu'ils sont venus manger ici, ils ont adoré les “*nem ran*”.

Mes amies Marion, Françoise, Bernadette et son mari, sont venues avec joie. Pendant que je cuisinais, Marie-Hélène préparait la table et mettait le couvert. Six personnes devaient manger dans le salon dont les murs étaient recouverts de livres. Après avoir mangé, nous sommes restées à discuter comme si nous étions encore étudiantes, et j'avais chanté une des chansons de potaches des étudiants de notre université sur le fait d'échouer aux examens, ce qui nous a fait rire de bon coeur. Les adieux furent difficiles. C'était sans doute la dernière fois que je voyais ces amies, auxquelles je parlais rarement mais nous nous comprenions tellement bien, à peine la moitié d'une phrase suffisait à ce que nous saisissions ce que l'autre voulait dire. Finalement, il n'est pas besoin de lien du sang, ou d'ethnicité. Depuis l'âge de seize ans, j'ai ainsi compris que:

Notre vie est comme le nuage là-bas

Qu'on soit séparé ou ensemble, entre les étoiles

Peu importe la distance, nous continuons de nous voir

Si nous avons le même idéal et la même âme.

Cet idéal, c'est: «Liberté, Égalité, Fraternité», un esprit internationaliste, la recherche de la justice sociale, le respect de l'être humain quels que soient son âge, sa langue, ses idées, ses croyances. En me remémorant cela, je me dis que les amitiés, quel que soit le temps passé ensemble, ou la distance, ont quelque chose d'éternel.

Texte : Nguyen Hac Dam Thu (traduit par Louis Raymond)



Quynh Hien invalide de guerre, chef de la Croix Rouge de la commune A Ngo- 1^{re} de droite et Leslie Wiener 2^e de droite



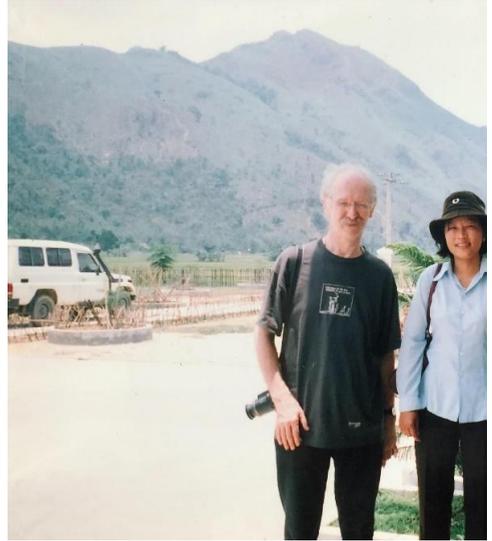
Récolter de l'argent pour le budget du VNED avec Xuan Phuong secrétaire générale de VNED (1^{re} a` gauche, Dam Thu 1^{re} a` droite) a` Yerres 2003.



Chez Marie - Eve Hoffet.



Le 1^{er} groupe des membres de VNED a` Lyon 2002.



Dr B. Doray et J. Maitre avec le corps enseignants de l'école primaire à Hong Kim – A Luoi 2005.



Visite d'une famille à Dong Son (A Luoi), nombril de dioxine près de l'ancienne base américaine A So -2003



Leslie Wiener, cinéaste, venue à A Luoi pour le tournage du film «La guerre n'est pas finie» de TV France 5 demandant justice aux victimes de la dioxine au Viet Nam- A Luoi 2005



J. Maître écoute les récits de vie des victimes de la dioxine après le dîner



*J.Maître chez l'ancien patriarche
Quynh Hiem age' de 104 ans.- ADot 2003*



*Jeune fille Pa Co Le Thi Cam victime de la dioxine
perdu des doigts de la main et Dam Thu*



*Au Parc de Versailles avec Suzanne, Marion,
Bernadette et Arlette*



A la forêt de Fontainebleau avec Françoise Merklen



Devant le château de Chambord avec Louis Patarin, le mari de Marion



Les timbres du Vietnam datant de plus de 40 ans chez Marion



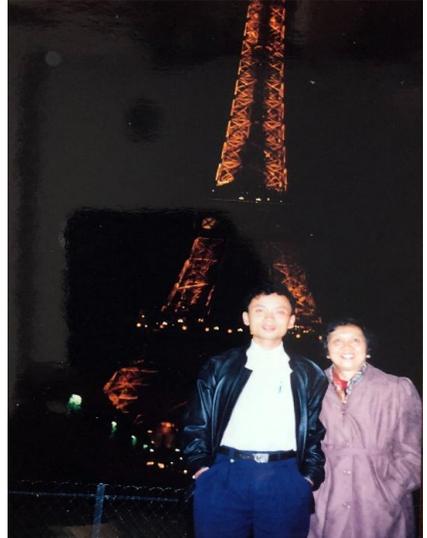
Marie - Hélène Lavallard, amie au soir d la vie, même goût pour les livres



Valérie et ses trois enfants



*La mere et la juine
de Dam Thu -1961*



*mere et fils
devant la tour Eiffel.*



La fille et petite-fille de Dam Thu - Canada 2018



La 5^e génération francophone vient au monde



Réunion de la famille au Nouvel An – 2011

Epilogue

Maintenant à l'âge de quatre-vingt-deux ans je me mets à réfléchir sur le cours de ma vie qui a eu beaucoup d'épreuves et de chances en temps de guerre et en temps de paix.

Avant sept ans, j'étais très chétive. Chaque année en hiver, je me rappelle que j'étais souvent malade et j'étais enfermée dans une petite chambre partagée avec ma mère, clouée dans mon lit avec moustiquaire, solitaire, sans jouets, sauf les livres, subissant de temps en temps des piqûres et avalant des médicaments amers... tandis que j'entendais les rires, les cris joyeux de mon frère et des cousins et cousines qui jouaient dans la cour. Je dois rendre hommage au médecin qui me libéra de ces corvées atroces: c'était le docteur Tran Duy Hung, chef des scouts de Hanoï fraîchement diplômé vers 1941-1942. Il avait fait une visite médicale chez moi et avait dit à ma mère que mon problème principal était que mon corps ne pouvait pas supporter tous les médicaments que le Dr Chuong m'avait donnés. Je devais seulement prendre de l'huile de foie de morue à partir de l'automne pour résister au froid et aux maladies infectieuses. Il fallait me laisser aller au jardin pour avoir de l'air frais et du soleil. En plus mon cousin Tan, scout au lycée Buoi m'entraîna à la gymnastique. Depuis lors ma santé s'améliora nettement et je pris l'habitude de faire de la gymnastique régulièrement et des jeux en plein air. Jusqu'à aujourd'hui je peux encore jouer au ping-pong,

aller à la piscine pour fortifier ma santé et rester alerte et ce malgré un âge avancé.

J'ai eu la chance d'avoir ma mère, qui aimait les études et le travail tout le long de sa vie. Veuve à l'âge de vingt-neuf ans, elle a consacré toute sa vie à notre famille et élevé trois enfants en bas âge jusqu'à la maturité. En plus elle s'est chargée d'élever mes deux enfants dès leur plus jeune âge et de les protéger durant la guerre de destruction des Américains quand je travaillais comme enseignante et journaliste, jusqu'à la fin de sa vie à l'âge de soixante-sept ans en 1975. Bien des fois je me demande où elle pouvait puiser ses forces pour remplir tant de tâches et les mener à bien en temps de guerre durant presque toute sa vie de veuve? Elle m'a donné une base culturelle solide pour toute la vie: la gratitude à l'égard des bienfaits des autres, cela nous donne la joie de vivre et aussi la motivation de faire du bien à l'égard d'autrui. Elle a su mobiliser son énergie à l'intérieur d'elle-même et cultiver un espace spirituel comme un jardinier assidu qui cultive sa terre en semant les graines utiles, enlevant les mauvaises herbes sans se lasser.

Ma mère m'a dit que parmi les histoires que mon grand-père paternel lui a racontées pendant les trois années passées sous son toit avant sa mort elle nous a transmis celle-ci: dans les pagodes, les temples et les maisons de culte des ancêtres, on trouve souvent deux paires de grues –tortues inséparables devant l'autel. La tortue et la grue représentent la longévité; la tortue est protégée par une carapace très dure qui sert de base

solide pour que la grue aux pattes grêles puisse s'envoler au ciel. La tortue incarne la base matérielle, tandis que la grue incarne l'instruction et l'éthique. Il est le messager qui lie la terre et le ciel en montrant que grâce au désir de savoir et l'entraînement de la culture, il s'envole dans l'espace pour avoir une large vision du monde et se réjouit d'une vie sereine dans la haute montagne près des pins séculaires dotés d'une verdure immortelle. On honore ce couple tortue-grue dans les lieux de culte pour montrer le mérite des valeurs éthiques telles que l'affection mutuelle, la fidélité, l'entraide désintéressée. Chacun à sa place et joue son rôle spécifique ; ils se complètent, sans être jaloux de la position élevée ou basse en remplissant humblement leur devoir.

Après ma retraite en 1991, grâce à l'ouverture du pays au monde entier et au développement du tourisme, je suis devenue le guide amateur de mes amies et de mes parents qui venaient de l'Occident et d'Australie, pour visiter les monuments historiques et les sites pittoresques à Hanoï. J'ai plusieurs fois visité le Temple de la Littérature, la première université de notre pays qui date de 1076, sous le règne du roi Ly Nhan Tong. Au début les mandarins – lettrés enseignaient aux princes et aux fils des hauts mandarins de la Cour mais depuis la dynastie des Tran, les étudiants excellents venant du peuple dans les provinces y participaient aussi. Quand je contemple le gigantesque couple tortue-grue en laiton devant l'autel de Chu Van An, le premier doyen émérite de cette

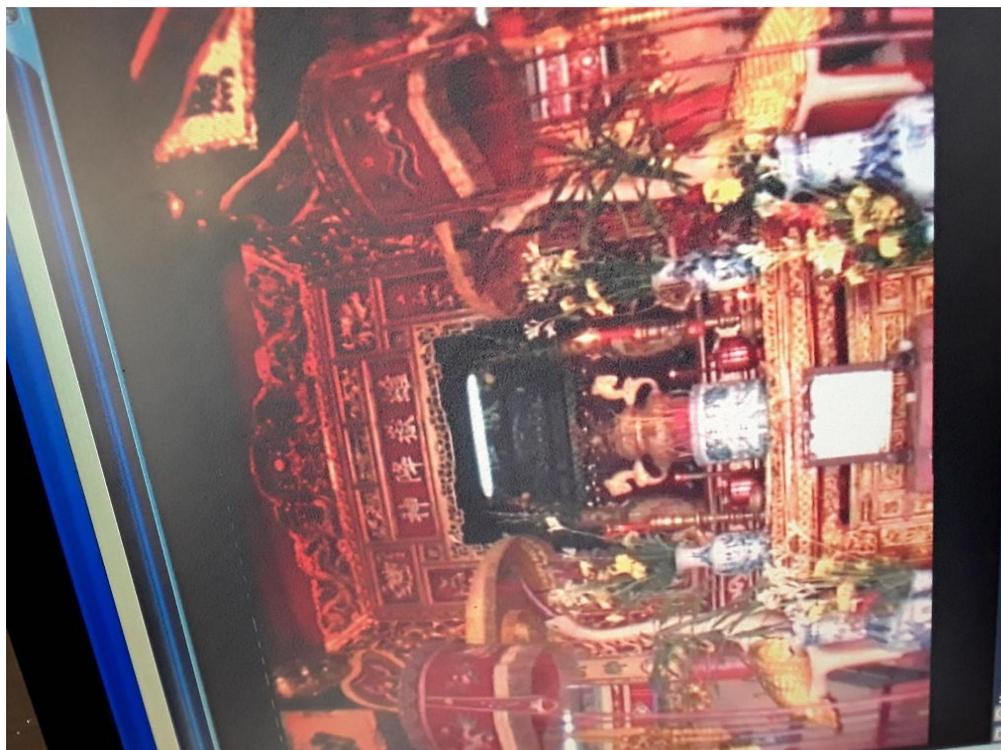
université nationale je comprends mieux la signification de cette histoire que ma mère m'avait racontée. La tradition culturelle de notre peuple est d'apprécier le rôle de l'instruction et de l'éthique pour la formation du personnel de l'Etat afin de garder l'indépendance, la souveraineté nationale et la prospérité de la nation et le bien-être du peuple.

En suivant les préceptes de mon grand-père, ma mère s'est occupée de notre instruction et de notre éducation dès l'enfance sans interruption même pendant les durs moments de guerre avec des pénuries atroces. Avec ce bagage culturel j'ai eu assez de confiance et la chance de communiquer avec des personnes de divers pays, pour avoir la compréhension et l'affection mutuelle et cette fraternité qui se crée sans distinction de race, de langage, de croyance ni d'opinions.

En ces temps où les moyens de transports routiers, aériens et navals modernes se développent rapidement, on peut communiquer facilement. Pourtant si l'on ne se préoccupe que des biens matériels sans cesse accrus, on tombe dans une concurrence toujours plus violente et plus inhumaine. Sans l'aspiration au Vrai, au Bien et au Beau, la cupidité et l'égoïsme, l'apathie, l'arrogance et les préjugés persistent et l'humanité ne peut certes pas vivre dans la paix et la sécurité. Par des expériences vécues au cours de ma vie, je pense que nous sommes tous comme des êtres vivant dans le même bateau fragile ballotté dans l'univers immense sans être protégés par des puissances surnaturelles.

Alors pourquoi ne pas nous aimer et aider mutuellement afin de vivre en bonne entente et d'agir en commun pour nous protéger contre les calamités naturelles au lieu de nourrir aversion, hostilité et désir de vengeance ?

Avoir une vie sereine c'est toujours nourrir en soi cette phrase: en ce monde toutes les choses ne sont que des bulles de savons multicolores, tandis qu'au cours de mille siècles persiste toujours l'amour, c'est à dire l'affection mutuelle, l'indulgence, et la bienveillance.



Annexe

Publication d'un livre sur A Luoi à Paris

*La journaliste et chercheuse Nguyen Hac Dam Thu s'est rendue en octobre 2013 à Paris afin de recevoir le livre **La renaissance de la vallée de A Luoi après les bombardements américains et l'agent orange.**(1961-2011 l'interview qu'elle a donnée à la revue *Les nouvelles économiques de Saïgon (TBKTSG)*. Elle raconte la genèse de ce livre ainsi que les efforts des intellectuels français pour mettre en perspective les conséquences de la guerre au Vietnam.*

TBKTSG: Chère madame, pour quelle raison vous êtes-vous rendue en France afin de participer à l'hommage à Jacques Maître et au lancement officiel du livre?

Nguyen Hac Dam Thu: J'avais participé à ce travail depuis longtemps et, à l'intérieur du livre, il y a des parties qui sont issues de reportages que j'avais menés à A Luoi, ainsi que des histoires des gens de cette vallée que j'ai recueillies. C'est un ouvrage collectif d'un groupe de chercheurs français et vietnamiens, issus des diverses disciplines des sciences humaines et sociales: l'anthropologie, la sociologie, l'agronomie, l'architecture... Le livre a été édité et dirigé par Jacques Maître. C'était un projet de recherche conjoint de deux organismes: le CEDRATE (Centre de Recherche et d'Action contre les Traumatismes des Enfants, présidé par le docteur Bernard Doray, dont Jacques Maître était

trésorier) et le CGFED (Centre de recherche sur le genre, la famille et l'environnement face au développement, qui était dirigé par la professeur Le Thi Nham Tuyet). Ce projet avait commencé en 2002 et s'est achevé dix ans plus tard.

Avant que je ne devienne reporter à la Revue *Femmes du Vietnam*, j'ai travaillé comme enseignante en chimie. J'ai en particulier été responsable de classes composées d'élèves issus des ethnies minoritaires du centre du pays, le long de la cordillère Truong Son, et des hauts plateaux, qui étaient partis étudier au Nord entre 1962 et 1970. J'étais aussi une étudiante à la faculté des sciences à Paris, rentrée au pays après trois années en France. J'avais été membre en France de l'association VNED depuis 2001 grâce à laquelle nous avons commencé à aider des dizaines d'enfants handicapés à cause de l'agent orange à A Luoi. J'avais été sur place, avec le docteur Doray et son épouse qui travaillait comme psychologue, afin de nouer un premier contact et de mieux comprendre les enfants handicapés.

TBKTSG: Et vous êtes devenue chercheuse de cette manière, en participant à l'écriture du livre? Quelles ont été les difficultés pour mener à bien un tel travail, qui s'est étalé sur dix ans?

En 2002, lorsque j'ai été pour la première fois à A Luoi avec les chercheurs du CEDRATE, je pensais que mon rôle allait se limiter à être interprète, à faire la

traduction et à nouer des contacts avec mes compatriotes autochtones. Ce n'était déjà pas facile: il fallait faire beaucoup d'efforts et montrer patte blanche. Après plusieurs séjours, les «Occidentaux» ont commencé à gagner la confiance de nos compatriotes des ethnies dont la vie était si difficile, ou qui étaient handicapés à cause de l'agent orange, afin que ceux-ci racontent leur histoire. Chaque séjour là-bas nous causait beaucoup de peine et de tristesse. Les chercheurs ont souvent été très émus d'entendre ces récits. Ils ont ainsi pris la mesure de la situation terrible et extrêmement douloureuse que la guerre avait provoquée chez des habitants et surtout des enfants innocents.

Jacques Maître avait décidé de former cinq stagiaires-chercheurs vietnamiens dont deux venues de Hanoï pendant cinq mois pour la méthode d'entretien non directif afin de recueillir des récits de vie des familles victimes de l'agent orange. Nous avons dû participer à de colloques et formations, et il y avait eu cinq séances de travaux pratiques à l'Institut d'études politiques (Sciences Po) avec le professeur de sociologie Guy Michelat. De mon côté, je me rendais sur place, mais c'était très difficile. J'ai interviewé de nombreuses personnes, depuis le patriarche du village de Quynh Hiem âgé de 104 ans, un témoin précieux car il avait connu l'époque où l'armée française avait construit des pistes d'atterrissage pour les avions, pendant la guerre, en pleine campagne. Il racontait des histoires de tueries absolument affreuses aussi bien qu'il commentait les

effets des politiques de développement d'après-guerre, pour l'éducation, l'électrification, la construction de maisons ou le raccordement aux réseaux d'eau. Je rassemblais tous ces témoignages, en faisais la transcription, les traduisais, puis les envoyais en France.

TBKTSG: Pourquoi ont-ils choisi A Luoi comme sujet de recherche?

En 2003, après une coopération dont le sujet était en lien avec les femmes, nous nous sommes rendus compte que le plus grand préjudice que celles-ci subissaient n'était pas dû à la guerre ou à la pauvreté, mais à l'impossibilité de donner naissance à des enfants «normaux». Jacques Maître et le docteur Doray ont choisi ensemble la localité de A Luoi car c'était un des endroits qui avait le plus subi les conséquences de la guerre chimique, sans compter qu'en raison de sa situation géographique à la frontière avec le Laos, c'était un endroit enclavé où la circulation était difficile...

TBKTSG: D'après vous, quel est l'apport de ce livre quant au développement des zones montagnardes en difficulté au Vietnam?

En lisant ce livre que Jacques Maître a édité avec passion, il est possible de comprendre beaucoup de choses sur la terre et les hommes au Vietnam, ainsi que sur ce qu'il semble nécessaire de faire aujourd'hui. Grâce aux informations scientifiques issues d'analyses

multidisciplinaires, le lecteur peut avoir un panorama de l'histoire, la culture et la société de ces ethnies. Cela permet de développer un point de vue humaniste pour imaginer l'aide la plus pertinente à apporter, et ce de manière concrète, en évacuant les stéréotypes et les simplismes. **Ce qui est en jeu, c'est de ne pas créer de rupture avec la culture traditionnelle en mettant en place un changement trop rapide, avec la modernisation et l'économie de marché. Il y a beaucoup d'exemples détaillés et de propositions à partir de l'économie, de la culture, des services, du commerce et du développement des métiers. Pour réussir les projets humanitaires, il faut à la fois que les personnes pauvres participent et également qu'ils en tirent des bénéfices.** Ce livre parvient à élucider beaucoup de problèmes quant au développement économique en cours. Ce n'est pas seulement le livre d'un groupe de chercheurs rassemblés par Jacques Maître, je crois au contraire qu'il peut être utile pour les gens de A Luoi ainsi que pour les cadres administratifs locaux.

TBKTSG: Jacques Maître n'a-t-il pas mené ce travail parce qu'il y avait une tradition de la recherche orientaliste française à propos des us et coutumes indochinoises, tradition qui se plaisait à «faire des expéditions» sur des terres inconnues?

Ce n'était pas de l'amusement, mais un travail des plus sérieux, humaniste, et très difficile à mener. Le père de Jacques Maître était un ingénieur électricien qui a été

tué par les fascistes pendant la guerre. Prenant exemple sur son père, Jacques Maître a pris le maquis à 14 ans, puis il a toujours soutenu le Vietnam et a été l'ami de Mme Nguyen Thi Binh, depuis l'époque des accords de Paris sur le Vietnam. Quand j'allais sur place avec lui, j'étais admirative devant sa force de travail, alors même qu'il était déjà très âgé, ainsi qu'en constatant l'amour et le dévouement qu'il portait à son prochain. Chaque soir, il prenait consciencieusement des notes et m'écoutait pendant que je lui faisais le résumé des entretiens que j'avais menés pendant la journée. Je pense sincèrement que j'ai été très chanceuse de travailler pendant toutes ces années avec un scientifique de si haut niveau, un combattant pour la paix qui avait un cœur si généreux pour les gens de A Luoi, ce lieu qui a été si durement touché pendant la guerre.

(Jacques Maître était directeur de recherche au CNRS. Alors qu'il travaillait jusqu'à la dernière étape du manuscrit avec l'éditeur, il est tombé malade et est décédé au mois de mars 2013, à l'âge de 88 ans. Ses enfants ont alors poursuivi sa tâche et travaillé avec les éditions L'Harmattan afin que le livre puisse être présenté lors de l'hommage à Jacques Maître organisé par ses collègues du CNRS à Paris, le 17 octobre 2013)

Entretien réalisé par l'écrivaine-journaliste Nguyen Thi Ngoc Hai (traduit du vietnamien par Louis Raymond)

Remerciements

Avec ces quelques mots, je souhaite exprimer ma gratitude aux amis(et amies) français qui m'ont encouragé à mettre sur papier ces récits de vie. Je remercie particulièrement Bernadette Sternberg, avec qui j'ai été étudiante au foyer Serviam en 1954-1955, ainsi que mes amis de l'Association d'Amitié France-Vietnam (AAFV), Dominique de Miscault, Marie-Eve Hoffet, Marie-Hélène Lavallard et Jean-Marc Turine de



t
s
.
t
n
s
i
l
e
b
b
l
s
t

TABLE DES MATIERES

Nguyễn Hạc Đạm Thư	1
PREMIÈRE PARTIE	3
L'OBSESSION DE LA GUERRE	3
Je m'échappe.....	4
Loin de la patrie.....	8
Le ciel et la terre dans un tourbillon de vent et de poussière.....	9
Souvenirs d'enfance	9
Tragédie familiale.....	9
Les premières conversations.....	11
L'orage sur la Méditerranée	13
La dernière étape.....	14
Trois années d'exil	15
La bouée de sauvetage	15
La bataille de Dien Bien Phu vue de loin	16
La joie de la paix revenue – Le chagrin de la séparation	16
Le dilemme	16
DEUXIÈME PARTIE	24
Les habitants des Quatre Océans	24
sont tous frères et sœurs.....	24
Refuge à Vientiane	25
Un chercheur infatigable aimant la Nature	25
Un ami excellent en vietnamien	26
Un explorateur passionné de l'Extrême Orient	26

Un exemple de dévouement pour la lutte contre la famine dans le Sud-Est Asiatique ...	28
L'attachement au Viet Nam depuis l'enfance .	29
En compagnie du Dr Bernard Doray à A Luoi.	29
Les fruits de l'entraide né de la compassion ..	31
Quatre semaines aux Etats – Unis	35
Un bref aperçu de New-York.....	35
Souvenirs d'enfance inoubliables	37
Visiter l'école Chester à New Haven	38
Je suis arrivée à la Chester School et j'ai été accueillie par M. Hans Stockmal, le principal qui a été très amical et sympathique. Il m'amena à la classe de 3e et 6e année (fin du primaire). Lorsqu'il m'a présenté à la classe de 3e et dit que j'étais venue du Vietnam, il a immédiatement tiré une grande carte du monde sur le mur et a demandé aux élèves qui savait où se trouve le Vietnam. Plusieurs mains se sont levées. Le principal fit signe à un élève. Celui-ci fit le tour du Japon et de la Corée sans pouvoir trouver le Vietnam. Puis un autre élève se montra compétent. J'ai constaté que de toute évidence, les enfants se respectaient; pas de bruit quand un élève ne trouve pas la solution. Le principal me suggéra: "Vous pouvez enseigner quelques mots de vietnamiens aux élèves pour qu'ils les montrent à leurs parents en rentrant à la maison." Alors je disais:	38

Washington, D.C. avec des sites historique célèbres.....	39
La lutte contre la discrimination raciale par le principe de non-violence des Afro-américains	39
L'amie newyorkaise	40
Les timbres restitués après plus de 40 ans ...	50
Tournées culturelles à la recherche de la souche paternelle.....	50
Pour qu'il y ait un grand livre sur la vallée d'A Luoi, dans la cordillère Truong Son	51
Au soir de ma vie, je pense à mes amies.....	51
Epilogue	65
Annexe	67
Publication d'un livre sur A Luoi à Paris	67
Remerciements.....	68
TABLE DES MATIERES	69